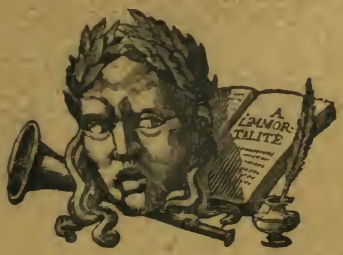
SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,
AVEC
UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES,
ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE
PAR M. LEPEINTRE;
ET PRÉCÉDÉES DE NOITCES SUR LES AUTEURS.
Le tout terminé par une Table générale.



A PARIS,
CHEZ Mme Ve DABO, LIBRAIRE,
rue Hautefeuille, n° 16.

lité, était peu digne de son amitié. Cependant, bientôt las d'une société qui lui déplaisait, et au moment où milady Arthur venait de lire dans ses yeux l'expression d'un amour qu'on lui persuadait qu'il ne ressentaitplus, il sortit de table et passa près de son fils dans l'appartement d'Adèle, qui voyant dans les regards d'Elisa une joie maligne dont elle n'était pas assez instruite pour deviner le motif, et craignant même de gêner milady dans la dernière soirée qu'elle devait passer avec mademoiselle de Saint-Genets, le suivit presqu'aussitôt.

Elisa remarqua qu'il n'y avait plus à balancer, et Malvina jura de ne plus les revoir, et passant avec elle dans sa chambre, elle fit dire à Edouard qu'elle souperait seule avec

PQ
1213
S93
1822
SMRS
v. 11

SUITE
DU REPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

II.

SENLIS,
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

TRAGÉDIES. — TOME XI.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16
1823.

JEAN-SANS-PEUR,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. LIADIÈRES,

Représentée, pour la première fois, sur le second Théâtre-Français, le 15 septembre 1821.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/suitedurpertoi11lepe

NOTICE

SUR M. LIADIÈRES.

LIADIERES (Pierre-Chaumont,) est né à Pau, département des Basses-Pyrénées, le 28 septembre 1793, n'ayant encore que treize ans. Il perdit son père, homme d'une vertu et d'une austérité de principes inébranlables. Le soin de sa tutelle et de son éducation, fut confié à M. Auguste Sorde, alors directeur du lycée provisoire de Pau, et depuis recteur de l'Académie de Grenoble. Les progrès de l'élève répondirent au talent et à la tendre affection du maître. Le jeune Liadières obtint les premiers prix dans toutes ses classes de littérature et de mathématiques. A l'âge de 16 ans, ses études se dirigèrent spécialement vers les sciences. Les circonstances appelaient toute la jeunesse française sous les drapeaux. Horace et Virgile, cédèrent tout-à-fait le pas à Newton et à Lagrange. Conduit à Paris en 1809, par son tuteur, Liadières entra vers la fin de l'année suivante à l'école poly-

technique, et fut admis, en 1812, dans le corps du génie militaire. Il ne fut envoyé à la grande armée que pour être témoin de nos désastres. Après le combat d'Arnheim en Hollande, il fit partie de la garnison de Gorcum, commandée par le sénateur comte Rampon. Prisonnier en Prusse, après le bombardement de cette place, et la violation du traité qui permettait aux troupes françaises de rentrer dans leur patrie, il fut délivré par les événemens du mois d'avril 1814, obtint la croix de la Légion-d'Honneur, à la demande du comte Rampon qui avait su le distinguer, et il continue à servir son pays dans le corps royal du génie.

Le goût de la poésie que M. Liadières avait eu dès son enfance, s'accrut à l'école polytechnique par les leçons de M. Andrieux, professeur de belles-lettres à cette école célèbre. Il composa à Grenoble, en 1818, la tragédie de *Conradin et Frédéric*, qui eut un brillant succès en 1820, au second Théâtre-Français. Elle fut suivie en 1821, de la tragédie de *Jean-Sans-Peur*, dont le succès ne fut pas moindre, mais qui occupe un rang bien plus élevé dans l'estime des connaisseurs. Ces ouvrages sont le fruit de ses loisirs, et ne nuisent en rien aux travaux importans de son état.

M. Liadières ne prend la lyre qu'après avoir déposé le compas.

Les éditions séparées de ses deux tragédies, sont dédiées à M. Auguste Sorde, son ancien professeur et son ami. C'est une dette que M. Liadières paie à la reconnaissance. Il n'en fut jamais de mieux sentie, ni surtout de mieux méritée.

La pièce, telle qu'elle est imprimée, renferme des améliorations faites tout récemment par l'auteur.

—

PERSONNAGES.

LOUIS DE VALOIS, duc d'Orléans, frère de Charles VI, et régent de France.

JEAN, duc de Bourgogne, surnommé SANS-PEUR, cousin-germain du roi et du régent.

LOUIS, duc de Bourbon, comte de Clermont, oncle maternel du roi et du régent.

ARTHUR, comte de Westmoreland, ambassadeur de Henri de Lancastre.

RAOUL, sire d'Octonville, gentilhomme du duc de Bourgogne.

ISABEAU-DE-BAVIÈRE, reine de France.

MARGUERITE DE HAINAUT, duchesse de Bourgogne.

AMÉLIE, dame de la suite de la duchesse.

TURENNE,
D'ESTAING,
CLISSON,
NESLE,
TANNEGUY-DUCHATEL,
} Seigneurs français, personnages muets.

SUITE du régent.

SUITE de la reine.

PAGES.

SOLDATS du duc de Bourgogne.

La scène se passe, en 1407, à l'hôtel Saint-Paul.

JEAN-SANS-PEUR,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LA REINE, L'AMBASSADEUR.

LA REINE.

Oui, Milord, j'y consens ; dites à votre roi
Qu'il se peut désormais reposer sur ma foi
Par un traité secret la sienne m'est promise.
Mais quel soin le retient aux bords de la Tamise ?
Des droits de son aïeul c'est peu de se couvrir,
Pour mériter un sceptre il le faut conquérir.
Croyez-moi, les Français, après tant de désastres,
Au trône des Valois appellent les Lancastres :
Mon époux malheureux, repoussant mes secours,
Traîne, dans l'abandon, ses déplorables jours ;
Du fils de Charles V la démence fatale
Désunit et le peuple et la maison royale :
Henri doit profiter de ces sanglans débats.
Qu'il se montre ; Isabelle, accourant sur ses pas,

Aux portes de Paris le viendra reconnaître,
Et l'époux de sa fille est aujourd'hui son maître.

L'AMBASSADEUR.

Reine, vous le savez, pour prix de vos efforts
Vous devez, en son nom, commander sur ces bords.
Si nos vœux sont remplis, sous vos lois tutélaires,
La Seine roulera ses ondes tributaires;
Le généreux Henri, par un si noble choix,
Honore en vous la fille et l'épouse des rois.
Mais ne nous flattons point d'une fausse espérance;
Calais nous dévoila le secret de la France.
Par les malheurs des tems, désunis en ce jour,
Les Français pour leurs rois ont un égal amour;
Et vers quelque parti que l'erreur les entraîne,
Pour les Anglais surtout ils ont la même haine:
Contre nous à l'envi, nous les verrions s'unir.
Instruits de nos dangers, il les faut prévenir.
Du héros de Crécy les phalanges guerrières,
Toujours sur des débris ont planté leurs bannières.
Henri connaît la France; il n'espère jamais
Sous son joug, par la force, attacher les Français;
L'exemple d'Édouard a trop su le convaincre.
Mais on peut les tromper si l'on ne peut les vaincre.

LA REINE.

Quel est votre dessein?

L'AMBASSADEUR.

Député par mon roi,
Sachez quel grand projet il confie à ma foi:
La jeune Catherine à son amour est chère,
Et ses vœux sont comblés s'il l'obtient de sa mère;

Mais le conseil gouverne et, jaloux de ses droits,
Il prétend disposer des enfans de Valois.
Tandis qu'à ce conseil ma prudence s'adresse,
Il faut de votre époux subjuguer la faiblesse;
Aux yeux de ses sujets il faut légitimer
L'audacieux complot que nous osons former.
Qu'en faveur de Lancastre il abdique l'empire.

LA REINE.

Et comment l'y résoudre? en son affreux délire,
Charles, vous le savez, s'éloigne de mes yeux;
Il évite partout mon aspect odieux,
Les soins de son épouse irritent sa colère.

L'AMBASSADEUR.

Cherchons dans sa famille un appui salutaire.
Ce frivole Orléans, ce frère de Valois,
Fut toujours en esclave enchaîné sous vos lois.
Vous pouvez tout sur lui. Ce faste qu'il étale,
La splendeur d'une cour qui n'a plus de rivale,
Ces fêtes, ces tournois, où l'on vient, chaque jour,
Disputer de beauté, de vaillance et d'amour,
Ces plaisirs qu'à vous seule il prodigue sans cesse,
Tout nous livre ce prince et trahit sa faiblesse.
A la voix des plaisirs facile à s'émouvoir,
C'est pour vous l'accorder qu'il aime le pouvoir.
Caresser son orgueil, flatter son indolence,
C'est l'attacher à nous, et subjuguer la France.

LA REINE.

Oui, tel était ce prince, alors que dans Paris,
Jeune encore, et promise à l'héritier des lis,
Le vœu de Charles V, à son heure dernière,

M'appela, pour régner, des champs de la Bavière.
Même je l'avoûrai, depuis ce triste jour,
Où déchu de lui-même et banni dans sa cour,
Charles traîne le poids d'une vie importune,
Son frère à mes désirs soumettant sa fortune,
Et de mes volontés fesant sa seule loi,
Long-tems de son pouvoir se reposa sur moi.
Tout est changé, Milord; cependant son adresse
Par les mêmes égards me flatte et me caresse.
D'un respect affecté soigneux de se couvrir,
Il m'écarte du trône et feint de m'obéir.
Depuis huit jours enfin, comblant son espérance,
Un ordre du conseil l'élève à la régence.
De la pourpre des rois son orgueil décoré
Serait, par mes efforts, vainement imploré.
Craignons même, craignons d'armer sa prévoyance.

L'AMBASSADEUR.

Mais Bourbon?...

LA REINE.

Quelle erreur séduit votre prudence!
Bourbon!...

L'AMBASSADEUR.

De la régence il eut, dit-on, l'espoir;
Ses vertus, l'appelaient au suprême pouvoir:
Pensez-vous qu'à l'envie il soit inaccessible?

LA REINE.

De tous nos ennemis il est le plus terrible.
Ce sévère vieillard, élevé dans les cours,
Aux passions des grands sut commander toujours.
La France est tout pour lui; dans nos jours de misère,

De son bonheur encore il nourrit la chimère.
Telle est l'ambition dont son cœur est épris.
Dans l'amour des Français il en trouve le prix ;
Le peuple le révère, et son idolâtrie
Voit dans le seul Bourbon l'espoir de la patrie.

L'AMBASSADEUR.

Ainsi dans nos desseins nous sommes traversés,
Et de trop longs retards...

LA REINE.

J'ai promis, c'est assez :
Comptez sur ma parole ; aux désirs d'Isabelle,
Tout le sang de Valois ne sera point rebelle.

L'AMBASSADEUR.

Hélas ! pourquoi faut-il que le sort contre nous,
Du Bourguignon superbe allume le courroux ?
Pourquoi dans les transports de son aveugle haine,
Confond-il, en ce jour, et mon maître et la reine ?
Son orgueilleuse audace eût devancé nos pas.
D'Orléans et de lui les éternels débats,
Ce pouvoir souverain d'un rival qu'il abhorre,
Ce titre de régent dont le conseil l'honore,
Tout nous servait, Madame, et pour guider nos coups,
L'étendard de Bourgogne eût marché devant nous.
Sous le joug qu'il repousse et que ma main apprête,
Le peuple avec transport aurait courbé sa tête.
Vain espoir !... du régent l'implacable ennemi,
Contre Lancastre et vous dans sa haine affermi,
De cet heureux accord nous ravit l'espérance ;
Et les murs de Calais attestent sa vengeance.
Reine, vous le savez, avant la fin du jour,

Ce prince audacieux va paraître à la cour.
On dit que du conseil accusant la conduite,
Il prétend s'opposer au traité qu'on médite,
Et sur nos murs détruits brisant les Léopards,
Des lis victorieux planter les étendards.

LA REINE.

Aux désirs de Lancastre empressé de se rendre,
Le régent aujourd'hui consent à vous entendre.
L'heure approche ; évitons qu'un zèle curieux,
Sur notre intelligence ose porter les yeux.
Vous saurez mon espoir ; je le ferai connaître ;
Mais, cherchant un appui, je ne veux point un maître.
Quel que soit l'imprudent qui nous va seconder,
Vous connaissez quel prix on lui doit accorder,
Milord ; c'est à moi seule à payer ses services.

(L'ambassadeur sort.)

SCÈNE II.

LA REINE.

De combien de lenteurs, d'adresse, d'artifices,
La politique anglaise, en nous donnant des fers ;
Couvre l'espoir secret d'asservir l'univers !
N'importe, il faut agir ; contre une cour ingrate,
Il est tems, après tout, que ma vengeance éclate.
Qui pourrait m'arrêter ? que vois-je autour de moi ?
Des fils dénaturés, un fantôme de roi,
Dont la sombre démence ou les froides caresses
De ce cœur ulcéré repoussent les tendresses ;
Un prince qui, du sceptre empressé de jouir,

Par de trompeurs respects pense encor m'éblouir ;
Des peuples insolens dont la voix téméraire
Me flétrit, en tous lieux, du titre d'étrangère...
Etrangère !... oui, cruels, je le suis et je doi
Justifier l'horreur que vous avez de moi.
Que le fier Bourguignon malgré lui nous seconde ;
Le succès de nos vœux sur sa haine se fonde.
Privé de sa conquête, ambitieux, jaloux,
Attaquons à-la-fois le guerrier et l'époux.

SCÈNE III.

LA REINE, RAOUL.

LA REINE.

RAOUL, Calais enfin nous rend-il votre maître ?

RAOUL.

Il marche vers ces lieux, vous l'allez voir paraître,
Reine : les Bourguignons qu'il guidait aux combats
Célèbrent sa vaillance et devancent ses pas ;
Et lorsqu'à mes regards leur troupe s'est montrée,
De la première enceinte ils franchissaient l'entrée.
Les voici.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE DUC DE BOURGOGNE
SOLDATS DE L'ARMÉE DU DUC.

LE DUC DE BOURGOGNE, au fond du théâtre.

COMPAGNONS de mes nobles travaux,
Cessez vos chants guerriers et voilez ces drapeaux.
L'insulaire a tremblé, la France nous estime;
Mais songez qu'en ces lieux la victoire est un crime.

(Les soldats sortent.)

(A la reine.)

Recueillez de l'Anglais les vœux reconnaissans :
Il n'entend plus gronder nos foudres menaçans
Reine; grâce à vos soins, mon stérile courage
Du premier des Valois n'a point lavé l'outrage.
Calais n'est point soumis. Déjà de toutes parts,
Une cité nouvelle entourait ses remparts,
Ces murs, qui d'Édouard attestent la victoire,
N'allaient plus, en tombant, rappeler que ma gloire :
Un ordre souverain enchaîne ma valeur;
On accorde au vaincu les palmes du vainqueur;
Et du haut de ses tours le superbe insulaire.
Encor pâle de crainte, a vu fuir ma bannière.
Le conseil commandait, je devais obéir.
Par de vains bruits, sans doute, on prétend me flétrir;
Sans doute on vous a dit que ma fierté rebelle,
Méprisait du régent la puissance nouvelle :
D'une juste contrainte abjurant les détours,
Je me montre à vos yeux tel qu'on me vit toujours;

Et plaignant l'imposture au silence réduite,
A mes vils ennemis j'oppose ma conduite.

LA REINE.

Parmi vos ennemis pouvez-vous me ranger?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je vous laisse le soin, Reine, de le juger.

LA REINE.

Le régent seul commande, et seul pourrait vous nuire.

LE DUC DE BOURGOGNE.

On sait par quels conseils il se laisse conduire.

LA REINE.

Lancastre de ma fille a demandé la main,
Il voudrait par la paix célébrer son hymen.
Le projet d'un traité que la France souhaite
Vous a seul de Calais arraché la conquête.

(Avec une intention marquée.)

Si l'envie, en secret, s'attache à vos exploits,
Croyez qu'en ce palais il est plus d'une voix
Dont la reconnaissance aime à se faire entendre.
A payer ce tribut j'ai l'orgueil de prétendre,
Prince, et vers le conseil si vous suivez mes pas...

LE DUC DE BOURGOGNE.

Oui, je vous y suivrai, Reine, n'en doutez pas;
Non pour y recueillir le fastueux hommage
D'une voix qui jamais n'a fardé son langage,
Pour briguer lâchement, de moi seul occupé,
Une part du pouvoir par l'intrigue usurpé.
Ce n'est pas un vain rang que mon orgueil réclame;
Un intérêt plus noble et me guide et m'enflamme :

Mon devoir est sacré, je saurai le remplir.
On outrage le peuple, on prétend l'avilir ;
On méconnait sa voix, dont l'éloquent silence
Des bourreaux de Richard repousse l'alliance.
Vous m'avez entendu.

LA REINE.

Faut-il que vos discours,
Avec vos ennemis me confondent toujours !
Mais tout peut s'éclaircir, Prince, et de vous peut-être
Un prochain avenir me fera mieux connaître.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

LE DUC DE BOURGOGNE, RAOUL.

RAOUL.

Du pouvoir souverain vous n'êtes pas jaloux,
Prince ; assez de vassaux fléchissent devant vous.
Des états qu'à vos lois a soumis la naissance,
L'hymen de Marguerite agrandit la puissance ;
De l'Escaut, de la Meuse il vous livre les bords.
Le Batave asservi vous ouvre ses trésors :
L'indocile Flamand, le Zélandais sauvage
Rongent, sans murmurer, le frein de l'esclavage ;
Liége frémit encore au bruit de vos exploits,
Et le duc de Bourgogne est le rival des rois.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Oui, l'Europe me craint, et cette cour m'offense.
Vingt peuples à genoux adorent ma puissance ;

Et, dans ce palais même où j'ai reçu le jour,
Pour m'abreuver d'affronts on presse mon retour.
De mes travaux, Raoul, vous voyez le salaire :
On m'écarte du trône, et mon bras tutélaire
Des trônes ébranlés répara les débris.
Liége a rendu le sceptre à ses maîtres proscrits ;
Un reste de brigands d'Artevelle complices,
Dans la Flandre soumise a trouvé des supplices.
Le Danube m'a vu chargé d'indignes fers;
Mais une noble audace illustre les revers :
Qui cède en combattant ne perd rien de sa gloire,
Et de Nicopolis on garde la mémoire.
Voilà par quels travaux j'ai signalé mon bras;
Mon sang coula, quinze ans, au milieu des combats;
On sait quel nom terrible a conquis mon audace;
On le sait... un rival va régner à ma place!
De quels lauriers son front est-il donc couronné ?
Quoi, Raoul! n'est-ce plus ce prince efféminé
Qui d'une cour frivole adorant les faiblesses
Promenait dans Paris ses volages tendresses?
Qui, bravant les fureurs de leurs transports jaloux,
Osait sur leur opprobre éclairer les époux;
Et des vaines beautés qu'énivraient ses hommages
Au fond de son palais étalait les images?
L'insolent!... Vous savez ses projets odieux?
Jusque sur Marguerite il a levé les yeux.
Long-tems ce cœur jaloux respira la vengeance;
Je les plains; si jamais leur lâche intelligence...
Mais enfin Valentine a subjugué son cœur,
Ils s'aiment!... écartons des pensers pleins d'horreur.
Écoutez-moi, Raoul: dans cette cour funeste,
J'ai des amis encore, et leur appui me reste;

De l'idole nouvelle ils bravent le pouvoir.

RAOUL.

Ah! ne vous flattez pas d'un trop crédule espoir,
Prince, tout est changé ; vos amis vous délaissent ;
Sous votre heureux rival lâchement ils s'abaissent ;
Ces parvis autrefois de leur foule couverts,
Sur vos pas délaissés sont aujourd'hui déserts.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Tel est des courtisans le généreux courage !
Au pouvoir qui succombe ils prodiguent l'outrage.
Peut-être, dès demain, à me plaire empressés,
Nous les verrons flétrir ceux qu'ils ont encensés,
Et rampant à mes pieds, insolemment prétendre
Qu'ils ont trahi ma cause afin de la défendre.
A leur lâche amitié je n'aurai pas recours ;
Je les méprise trop pour briguer leurs secours.
Mais de quel œil le peuple a-t-il vu mon injure ?

RAOUL.

Contre une cour ingrate il s'agite, il murmure ;
Il haît votre rival, mais il chérit Valois ;
Et même en les blâmant il respecte ses lois.
Bourbon d'ailleurs, Bourbon, ce vieillard qu'il honore,
Selon ses volontés sait le mouvoir encore.
Si du jeune Orléans Bourbon fut le censeur,
Aujourd'hui du régent il est le défenseur ;
Et sur le peuple enfin quel que soit votre empire,
Aux désirs de Bourbon vous le verrez souscrire.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Non, non, le peuple m'aime ; il entendra ma voix :
Par un traité honteux on attente à ses droits.

Que Bourbon, s'il le veut, fléchisse sous un maître !
Mon cœur indépendant... mais je le vois paraître.

SCÈNE VI.

LE DUC DE BOURGOGNE, LE DUC DE BOURBON, RAOUL.

LE DUC DE BOURBON.

Ne vous dérobez pas à l'hommage flatteur
Que la reconnaissance accorde à la valeur.
Paraissez au conseil; le régent même aspire....

LE DUC DE BOURGOGNE.

Le régent!... et c'est vous qui venez m'en instruire?
Le régent!... pourquoi donc au mépris de sa foi,
Possède-t-il ce titre?...

LE DUC DE BOURBON.

Il ne le doit qu'à moi.

LE DUC DE BOURGOGNE.

A vous?

LE DUC DE BOURBON.

Il est trop vrai, je ne puis m'en défendre.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Ainsi vous renversez?...

LE DUC DE BOURBON.

Prince, daignez m'entendre.
Sur la France avec moi promenez vos regards;
Voyez les ennemis régnant sur nos remparts,
De nos concitoyens les fureurs intestines

Dispersant de l'état les sanglantes ruines;
Sous le poids des impôts les peuples écrasés,
Et du choc des partis tous les cœurs embrasés :
Voyez ces deux prélats armés de l'anathême,
Attachant sur leur front le triple diadême ;
Apôtres de clémence et ministres de paix,
Ils disputent d'orgueil, de haine et de forfaits.
Nous-mêmes de l'état noble et chère espérance,
Nous, princes malheureux, fils aînés de la France,
Qu'avons-nous fait? O ciel! nos criminels excès
Sur les bords de l'abime ont conduit les Français;
Tout périssait, les mœurs, l'équité, la justice.
De l'empire ébranlé, j'ai sauvé l'édifice :
Oui, prince, nos débats, nés de l'égalité,
N'ensanglanteront plus notre sol dévasté.
Un seul pouvoir gouverne, il domine, il rassemble
Les rênes de l'état que nous tenions ensemble.
Prêtons-lui notre appui : libres d'un vain orgueil,
Rammons la patrie aux portes du cercueil ;
Entourons le régent de nos bras tutélaires.
Un jour, peut-être, un jour les destins moins contraires
Rendront à ses sujets l'infortuné Valois.
Tels qu'il nous les transmet qu'il reprenne ses droits :
Au zèle du régent le conseil les confie.
Ainsi d'un roi chéri l'absence est adoucie ;
Ainsi de l'anarchie étouffant les fureurs,
La royauté renait pour essuyer nos pleurs.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Si la nécessité nous imposait un maître,
Sous les lois de Bourbon j'aurais fléchi peut-être ;
Bourbon pouvait lui seul terminer nos débats :
Ses vertus...

LE DUC DE BOURBON.

Arrêtez et ne m'outragez pas.
Le frère de mon roi dans ce palais respire,
Prince, et c'est à Bourbon que vous offrez l'empire ?
Loin de mon cœur fidèle un orgueil imprudent!
Que mon pays soit libre, heureux, indépendant,
Que sur de sages lois il fonde sa puissance,
Prince, voilà mes vœux, voilà ma récompense!

LE DUC DE BOURGOGNE.

Est-ce servir l'état que de l'humilier?

LE DUC DE BOURBON.

Ah! tranchons ce discours; vous allez oublier
Que ma voix du conseil provoqua le suffrage,
Et que c'est m'insulter que tenir ce langage.
Adieu.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Non, je vous suis: il est tems de savoir
Si l'on ose du peuple enfreindre le pouvoir,
Si d'une paix honteuse on veut flétrir encore
Ce beau nom de Français que l'univers honore.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LA REINE, seule.

Ce jour va m'élever au suprême pouvoir,
Et le duc de Bourgogne est mon plus sûr espoir.
Pour le duc d'Orléans sa haine envenimée,
Par les soins de Bourbon vainement comprimée;
Sa jalouse fureur, qu'irrite en ce moment
De Valentine en pleurs l'étrange éloignement;
Tout nous sert. L'insensé, pour assouvir sa rage,
Va par d'heureux efforts couronner notre ouvrage.
De l'appât des grandeurs flattons cet ennemi.
Sitôt qu'en ce palais mon pouvoir affermi,
Des timides Valois proscrivant la famille,
Aura légué le sceptre aux enfans de ma fille;
Sitôt que dans nos murs promenant mes regards,
J'y verrai des Anglais flotter les étendards,
Tu te repentiras de m'avoir secondée,
Fier Bourguignon! frémis, ta perte est décidée;
Frémis!... si par le sort mes projets sont détruits,
De la vengeance au moins je goûterai les fruits.
Du régent et de toi les sanglantes querelles,
Désormais, par mes soins, renaîtront plus cruelles;
J'aiguiserai le fer, je guiderai vos mains,

Et vers le trône alors il est d'autres chemins.
On vient ; avec la cour l'ambassadeur s'avance.
Sur mes secrets desseins consultons sa prudence.

SCÈNE II.

LE RÉGENT, LE DUC DE BOURBON, L'AMBASSADEUR, LA REINE ; SEIGNEURS FRANÇAIS, PAGES, GARDES ; SUITE DE L'AMBASSADEUR.

LE RÉGENT.

Les feux de la discorde ont assez éclaté ;
Le conseil de régence accepte le traité,
Milord ; au nom du roi je l'ai signé moi-même.
Bientôt, dans Westminster, ceignant le diadême,
La jeune Catherine, objet de notre amour,
De son royal époux embellira la cour :
Annoncez à Henri cette heureuse nouvelle.
A ses sermens enfin que Londres soit fidèle !
Au mépris de la trève, on a vu des soldats
Jusqu'aux portes de Meaux précipiter leurs pas ;
Qu'ils s'éloignent, Milord ! Ces secrètes pratiques,
Dangereux élémens des discordes publiques,
N'obtiennent parmi nous que de trompeurs succès.
Essayez la franchise, elle est chère aux Français.

(A la Reine.)

Reine, des jours plus doux succèdent aux tempêtes :
Présidez à nos jeux, à la pompe des fêtes.
Mère de Catherine, épouse de Valois,
C'est à vous aujourd'hui de nous dicter des lois ;

Je dépose à vos pieds la grandeur souveraine.

(A sa suite.)

Et vous, nobles guerriers, d'Estaing, Clisson, Turenne;
Vous, mes rivaux de gloire et mes plus chers amis,
Puissé-je en ce palais, frère et sujet soumis,
Confondu parmi vous, bénir le jour prospère
Où, recouvrant le roi, nous trouverons un père!
Ce jour cher à nos cœurs est enfin près de nous.
Suivez la Reine, amis!... soldats, éloignez-vous!

LA REINE, bas, à l'ambassadeur qui la suit.

Milord, je vous attends.

SCÈNE III.

LE RÉGENT, LE DUC DE BOURBON.

LE RÉGENT.

Je puis donc sans faiblesse
Verser dans votre sein la douleur qui me presse;
L'avoûrai-je, Bourbon? cet hymen, ce traité,
De la France et de vous si long-tems souhaité,
Nourrissent dans mon cœur d'importunes alarmes.
Quoi! nous sommes vainqueurs et nous posons les armes!
Nous laissons respirer les Anglais abattus?

LE DUC DE BOURBON.

Valait-il mieux traiter quand nous étions vaincus!

LE RÉGENT.

Bourbon!...

LE DUC DE BOURBON.

Je suis Français, et je hais l'Angleterre ;
Mais cessons entre nous d'éterniser la guerre.
Quinze ans déjà passés, son aveugle fureur,
De nos jeunes guerriers a moissonné la fleur ;
Et la terre, quinze ans, de notre sang mouillée,
Au retour du printems languissait dépouillée.
Rendons-lui sa splendeur par une heureuse paix ;
Qu'un peuple ivre d'amour proclame vos bienfaits !
Hélas ! dans ce palais oubliant sa souffrance,
Le roi demande au ciel le salut de la France !
Laissez du nom de grand l'éclat ambitieux ;
Le nom de BIEN-AIMÉ n'est pas moins glorieux.

LE RÉGENT.

Non, je ne puis bannir ma douleur inquiète :
Les vainqueurs de Calais réclament leur conquête.
Contre l'ambassadeur, par sa haine emporté,
Le duc, dans le conseil, n'a que trop éclaté.
Il menace, il frémit ; c'est au nom de la France
Qu'il ose des Anglais repousser l'alliance.
Vous l'avez entendu ?

LE DUC DE BOURBON.

Toujours l'ambition
Se couvre insolemment de cet auguste nom.
Pense-t-il, abusant ma prudence assidue,
Sous ses emportemens se cacher à ma vue ?
Cette horreur des Anglais, ces imprudens éclats,
Séduisent le vulgaire et ne m'abusent pas.
De ce zèle affecté j'ai sondé le mystère ;
Il hait votre puissance et non pas l'Angleterre :
Il vous haït. Vainement soigneux de le fléchir,

Par de nouveaux sermens je viens de vous unir.
L'ardente ambition que nul lien n'enchaîne,
Trahit tous les sermens que n'a point faits la haine.
D'un superbe ennemi redoutez le courroux :
Craignez que ses soupçons...

LE RÉGENT.

Bourbon, expliquez-vous :
Quels étranges soupçons que je ne puis comprendre...

LE DUC DE BOURBON.

Prince, la calomnie est prompte à se répandre :
Votre épouse aujourd'hui, s'éloignant de la cour,
Va des murs d'Orléans embellir le séjour.
Fille de Visconti, la jeune Valentine
Des fidèles Génois préparait la ruine ;
Un salutaire exil l'arrache de vos bras ;
L'État le commandait ; je ne vous blâme pas.
Mais pourquoi, rappelant de frivoles années,
Vous voit-on aux plaisirs consacrer vos journées ?
Pourquoi vous vois-je encore, esclave de vos sens,
Offrir à Marguerite un téméraire encens ?
De mille soins nouveaux vous l'entourez sans cesse.
Voulez-vous de la cour réveiller la mollesse ?
Prince, me faudra-t-il dans les champs africains
Du glaive des combats armer encor mes mains ?
Et, plaignant vos erreurs, sur de lointains rivages
Placer mes cheveux blancs à l'abri des outrages ?

LE RÉGENT.

Et vous aussi, Bourbon ! votre injuste rigueur
D'un reproche cruel vient déchirer mon cœur ?
Sans pitié des remords où mon ame se livre,

Bourbon de mes erreurs se plaît à me poursuivre !
Oui, je fus égaré ! cet essaim de beautés
Que prodigue la France aux regards enchantés,
L'éclat de cette cour qui rehaussait leurs charmes,
Le plaisir insensé de voir couler des larmes,
D'étaler dans les jeux, fier de quelques faveurs,
De l'objet adoré les changeantes couleurs ;
Tout aveuglait mon ame à son ivresse en proie.
De l'honneur sur vos pas j'ai retrouvé la voie ;
C'est l'honneur que j'atteste... O trop cruel ami !
Oubliez-vous combien ma tendresse a gémi,
Lorsqu'affligeant l'objet de mon idolâtrie,
J'ai pressé les adieux d'une épouse chérie ?
Vous l'avez exigé... Non, mon amour jamais
N'osa de Marguerite outrager les attraits ;
Même au sein de l'erreur, je respectais en elle
Les modestes vertus dont elle est le modèle.
Ne la voyez-vous pas fuyant de vains plaisirs,
A consoler Valois borner tous ses désirs ?
Elle guide ses pas et soutient sa faiblesse ;
Aux soins de Valentine elle unit sa tendresse.
J'ai mérité, Bourbon, vos soupçons odieux,
Si la reconnaissance est un crime à vos yeux.

LE DUC DE BOURBON.

Ah ! songez de quels bruits, que je suis loin de croire,
L'amitié de la Reine a souillé votre gloire.
C'est peu de l'ennemi contre vous conjuré ;
De mille ecueils divers vous marchez entouré.
Ici des vils flatteurs la souple obéissance
Cherche nos passions et saisit l'apparence ;
Bientôt, du sein des cours, le bruit de nos soupirs

Va de l'Europe entière amuser les loisirs;
Bientôt de bouche en bouche il court, se dénature;
Le peuple, avec transport, accueille l'imposture :
Nous perdons son amour, il gémit sous nos lois,
Prince; et l'amour du peuple est la garde des rois.

LE RÉGENT.

Ah! pour le conquérir s'il ne faut que ma vie...

LE DUC DE BOURBON.

De la cour, par votre ordre, Isabelle est suivie,
Je la rejoins; et vous, d'un peuple généreux
A son roi qu'il révère allez offrir les vœux;
Surtout de mes conseils gardez bien la mémoire.

SCÈNE IV.

LE RÉGENT.

Non, non, je puis te voir sans offenser ta gloire,
Marguerite! mon cœur de tes vertus charmé,
De coupables ardeurs cesse d'être enflammé;
Ma conscience est pure; et calme à ton approche,
Je n'ai pas de Bourbon mérité le reproche.
Trop de pleurs ont marqué mes criminels succès;
Et je n'aspire plus qu'à l'amour des Français.
On ouvre chez le roi... Quelle femme éperdue
S'approchant de ces lieux vient affliger ma vue?
C'est Marguerite!

SCÈNE V.

LE RÉGENT, LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

LA DUCHESSE.

Prince, est-il vrai qu'aujourd'hui
Notre roi malheureux perde son seul appui ?
De ses tristes destins la compagne assidue,
Valentine à ses pleurs sera-t-elle rendue ?

LE RÉGENT.

Oui, Princesse, bientôt comblant tous ses désirs...

LA DUCHESSE.

Bientôt !... Ah ! le mortel entouré de plaisirs,
S'il voit fuir de ses bras l'ami qui les partage,
Trouve contre l'absence un facile courage ;
Vers mille objets nouveaux entraîné tour-à-tour,
Il goûte sans regrets les douceurs du retour ;
Mais un infortuné flétri par la souffrance,
En perdant son ami, perd aussi l'espérance.

LE RÉGENT.

Vous lui restez du moins, pour charmer ses douleurs,
Et vos soins généreux... Quoi ! vous versez des pleurs ?

LA DUCHESSE.

Hélas !

LE RÉGENT.

Oubliez-vous combien le roi vous aime ?
Pourquoi gémir ?

LA DUCHESSE.

Seigneur, je dois le fuir moi-même.

LE RÉGENT.

Vous partez ?

LA DUCHESSE.

Il le faut.

LE RÉGENT.

Vous partez ? et pourquoi,
Qui peut vous imposer cette barbare loi ?
Quand le calme renait, quand d'un noble hymenée,
Au sein de nos remparts, la pompe est ordonnée ;
Quand la cour vous appelle... Ah ! dans ce doux moment
Ne lui ravissez pas son plus bel ornement !
Restez ; si votre époux fit triompher nos armes,
Que l'insulaire apprenne, à l'aspect de vos charmes,
Que ce sol glorieux, par ses mains dévasté,
Comme par la valeur règne par la beauté.
Restez : un soin plus doux attache ici votre ame ;
Vous fuyez les plaisirs, la douleur vous réclame ;
Aux pleurs d'un roi souffrant laissez-vous attendrir ;
Si vous l'abandonnez il n'a plus qu'à mourir :
C'est pour mon frère, hélas ! que ma voix vous supplie.

LA DUCHESSE, apercevant son mari.

Je me tais ; consultez l'arbitre de ma vie.

SCÈNE VI.

LE RÉGENT, LE DUC DE BOURGOGNE, LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

LE DUC DE BOURGOGNE.

(Il s'arrête un moment au fond du théâtre.)

MARGUERITE!... approchons.

LA DUCHESSE, à part.

Je frémis malgré moi.

LE RÉGENT, s'avançant vers le duc de Bourgogne.

Se peut-il? la duchesse abandonne le roi!
Prince, que la pitié de vous se fasse entendre!

LE DUC DE BOURGOGNE.

Elle part, il est vrai; je ne puis m'en défendre.
Qui vous a donc instruit? quels aveux indiscrets,
Au mépris de mon ordre, ont trahi mes secrets?
Peut-être, en mon absence, on devait se contraindre,
Suivre ma loi suprême et partir sans se plaindre.

LE RÉGENT.

Qu'osez-vous exiger? Accomplir ce dessein
C'est plonger à Valois un poignard dans le sein.
Qui le consolerait dans sa douleur amère?
Marguerite est du roi l'espérance dernière;
Sa tendresse assidue accompagne ses pas.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Prince, je l'avoûrai, je ne connaissais pas
Ce touchant intérêt, cette pitié nouvelle

Qui retient dans Paris mon épouse fidèle.
Lorsqu'aux murs de Calais je portai la terreur,
Je croyais (pardonnez à mon aveugle erreur)
Que, dans ses noirs transports, aux regards de son maître
La jeune Valentine osait seule paraître.

(A part.)

Contraignons-nous; cachons aux yeux de mon rival
De mes sens agités l'emportement fatal.

LE RÉGENT.

Vous rouvrez de mes maux la source trop amère :
Gênes me commandait un exil nécessaire;
Aux soins de mon repos j'immole mon amour.

LE DUC DE BOURGOGNE, avec emportement.

Et ne puis-je à ce soin l'immoler à mon tour?

(Se reprenant.)

Aux rives de la Saône on dit que mon absence
Du Bourguignon rebelle enhardit la licence.
Marguerite du moins le ferait souvenir
Que je puis, à ses yeux, me montrer et punir.
Mais je dois à l'Etat qui tous deux nous contemple,
De la soumission le salutaire exemple;
Gênes à mon orgueil n'impose point de loi;
Je n'aggraverai point les tourmens de mon roi;
Ce n'est pas vainement que sa voix me réclame :
Un si grand intérêt.... Vous resterez, Madame.

(Au régent.)

Un traité solennel comble enfin vos souhaits,
Prince, et nous jouissons des douceurs de la paix.
Pardonnez aux accens d'une voix libre et fière;
A l'aspect de l'Anglais mon humeur trop altière

Oublia't que le sceptre a passé dans vos mains.
Il ne m'appartient plus de blâmer vos desseins ;
Croyez que mon respect....

LE RÉGENT.

Ah ! votre cœur oublie
Les sermens qu'il a faits et le nœud qui nous lie.
De nos divisions la France a trop gémi ;
Laissez un vain respect, et soyez mon ami.

(Il s'approche de lui.)

D'un frère infortuné je cours sécher les larmes.
Croyez-moi, pour mon cœur votre gloire a des charmes ;
Je maudis, comme vous, les destins ennemis
Qui des murs de Calais relèvent les débris ;
Sous un joug rigoureux il faut que je fléchisse ;
A la France, à mon rang je dois ce sacrifice.
Près de l'ambassadeur essayez d'enchaîner
Ces violens transports que j'ose condamner.
Vos discours ont blessé l'orgueil du diadême.
Respecter ses rivaux, s'est s'honorer soi-même.

SCÈNE VII.

LE DUC DE BOURGOGNE, LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

LA DUCHESSE.

Que ne vous dois-je pas ? Ah ! Seigneur....

LE DUC DE BOURGOGNE.

Arrêtez !
Vous avez d'un époux enfreint les volontés.

Éloignez-vous; tremblez que la prochaine aurore
Éclairant ce palais, ne vous y trouve encore.

SCÈNE VIII.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Ce n'est pas sur Valois que tu verses des pleurs,
Perfide! je connais tes secrètes douleurs.
Penses-tu m'abuser? et d'un complot infâme
Sous un faux désespoir me dérober la trame?
L'exil de Valentine a dessillé mes yeux.
Valentine!... Est-il vrai?... Mon rival odieux
Voudrait-il s'affranchir par un ordre sévère
D'un témoin qui gênait sa tendresse adultère?
Élevé par l'intrigue au souverain pouvoir,
De m'arracher l'honneur a-t-il conçu l'espoir?
Ah! dans ce cœur flétri que j'amasse de haine!
Va, rends grâce, Orléans, au doute qui m'enchaîne;
Rends grâce à ma fureur qui t'arrache en ce jour
L'objet cher et fatal de ton coupable amour!
Crois-moi, si les destins, pour combler ma misère,
Versaient sur mon opprobre une affreuse lumiere,
Ces flatteurs dont la foule environne tes pas
De mon poignard vengeur ne te sauveraient pas.

SCÈNE IX.

LE DUC DE BOURGOGNE, L'AMBASSADEUR.

L'AMBASSADEUR, à part, au milieu du théâtre.

Il paraît agité.

LE DUC DE BOURGOGNE, sans voir l'ambassadeur.

Quand le traître m'offense,
Le peuple m'abandonne, et trahit ma vengeance!
Il lasse en vains désirs s'exhaler mes transports.
(Apercevant l'ambassadeur.)
Que voulez-vous de moi?

L'AMBASSADEUR.

Prêt à quitter ces bords,
Souffrez qu'au nom d'un prince ami du vrai courage,
Au héros de Calais j'apporte mon hommage.
Je ne me souviens plus que je fus offensé;
Daignez, à mon exemple, oublier le passé,
Prince : au sein de la paix n'accablez point encore,
Du poids de votre haine un roi qui vous honore,
Un roi qui met au rang de ses vœux les plus doux
D'obtenir l'amitié d'un héros tel que vous.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Mon amitié! Qu'entends-je? Et qu'osez-vous me dire?
C'est à mon amitié que votre maître aspire?
Mais parlez : qui pourra l'assurer de ma foi,
Et sceller le traité qui l'unirait à moi?
Est-ce le sang des siens privés de funérailles,

Et renversés naguère au pied de vos murailles?
Est-ce le souvenir de nos premiers revers,
Ou du second Valois expirant dans vos fers?
Je veux vous dévoiler mon ame tout entière :
Que l'honneur sur nos pas ouvre encor la carrière,
Que l'ordre de Valois rallumant les combats
Autour de vos remparts rappelle nos soldats!
Que Lancastre se montre et les vienne défendre!
C'est là qu'à ses désirs je suis prêt à me rendre;
Là nous pourrons tous deux nous unir pour jamais,
Et ce glaive à la main je l'attends dans Calais.

L'AMBASSADEUR.

Que vous connaissez mal ce prince magnanime!
Et qu'une injuste erreur contre lui vous anime!
Ah! Seigneur, si la cour eût consulté son choix,
Lorsqu'un rival heureux s'empara de vos droits,
Dût l'Angleterre en deuil craindre votre courage,
La pourpre de Valois serait votre partage :
Vous commanderiez, Prince, et vous obéissez.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Que m'importe un vain rang! on me craint, c'est assez.
Épargnez-vous, Milord, un éloge inutile.

L'AMBASSADEUR.

L'amitié des Anglais n'est pas toujours stérile.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je n'attends rien de vous, cessez de vains discours :
Rien ne peut nous unir.

L'AMBASSADEUR.

Mais, si par leur secours
Renversant du régent l'odieuse puissance,

Demain, à votre joug, vous soumettiez la France?
Si demain le conseil tombait à vos genoux?
Si vous étiez régent?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Comment! que dites-vous?

L'AMBASSADEUR.

Les moyens sont tout prêts. Demain, cette nuit même,
Vous régnez, et le front paré du diadême,
Vous verrez devant vous s'empresser de fléchir
Tous ces amis ingrats qui vous osaient trahir.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Quoi! demain?... cette nuit?... Eh bien! que dois-je faire?

L'AMBASSADEUR.

La Reine vous attend; suivez-moi.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Téméraire!
Elle sait vos desseins? Votre zèle indiscret....

L'AMBASSADEUR.

La Reine, dès long-tems, vous admire en secret;
Ne la redoutez pas : autant que vous, peut-être,
Elle hait l'ennemi qui se dit votre maître.
Venez, daignez l'entendre.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Il n'y faut plus songer.

L'AMBASSADEUR.

Ainsi pour le Régent il n'est plus de danger;
Paisible, il va régner, et bravant votre haine....

LE DUC DE BOURGOGNE.

O Dieu !

L'AMBASSADEUR.

Vous vous troublez ?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Suivez-moi chez la Reine.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE, AMÉLIE.

LA DUCHESSE.

Tu l'espères en vain ; tes cris sont superflus ;
Laisse-là des conseils que je n'écoute plus :
Avant de le quitter, il faut que je le voie.

AMÉLIE.

Sans doute on veut encor vous ravir cette joie.
Pour la première fois, de farouches soldats,
Entourent le monarque et surveillent ses pas.

LA DUCHESSE.

Eh ! quel sera son guide, ô ma chère Amélie,
Pour l'aider à traîner le fardeau de la vie ?
Des arrêts du destin telle est donc la rigueur !
Les rois n'ont point d'amis au jour de la douleur.
Hélas ! L'infortuné qui, penché vers la terre,
Dépose dans ses flancs un germe salutaire,
Qui, bravant du Midi les rayons dévorans,
Trempe de ses sueurs le pain de ses enfans,
Souvent, près d'un palais, s'arrêtant immobile,
Pense que du bonheur son enceinte est l'asile ;
Mais si, jusqu'à son roi, son avide regard

De nos gardes nombreux franchissait le rempart,
Qu'il bénirait le ciel qui, trompant son envie,
Sous une humble indigence a dérobé sa vie !

AMÉLIE.

Mais durant votre exil, Madame, doutez-vous
Qu'Isabelle ne cherche à fléchir son époux ?
Elle semble gémir de sa douleur cruelle.

LA DUCHESSE.

Ah ! que tu connais mal l'insensible Isabelle !
Toujours de la nature elle ignora la voix.
Sais-tu quel fut le sort du malheureux Valois,
Avant qu'à le servir consacrant sa jeunesse,
Valentine eut pour lui devancé ma tendresse ?
Alors, le preux Bourbon, guidant nos chevaliers,
Sur les bords africains se couvrait de lauriers ;
Le Régent, en espoir, soumettant l'Aquitaine,
Enchaînait à son char la fortune incertaine ;
La Reine régnait seule ; et, tandis que ces lieux
Retentissaient du bruit des festins somptueux,
Tandis que présidant à la pompe des fêtes
Isabelle aspirait à d'indignes conquêtes,
L'oserais-tu penser ? confus, humilié,
Seul et dans l'ombre assis, de sa cour oublié,
Vêtu des vils lambeaux qui couvrent la misère,
Le fils de Charles-Cinq, notre Roi, notre père,
Demandait, en pleurant, pour soutenir ses jours,
Le pain de la pitié, qu'il n'obtint pas toujours.
Cet abandon cruel redoublait sa démence ;
Terrible, il menaçait ; mais loin que sa souffrance
De sa coupable épouse adoucît la rigueur,
Loin d'opposer le calme à sa juste fureur,

De masques effrayans se voilant le visage,
Des gardes soudoyés s'offraient sur son passage,
L'entraînaient par la force, et de fers inhumains
Imposaient l'infamie à ses royales mains.
Reconnais à ces traits la pitié de la Reine.

AMÉLIE.

Tous mes sens sont émus d'une terreur soudaine.
Hélas! et quels mortels dans le crime endurcis
Pourraient ne pas frémir à vos tristes récits?
De tant de cruautés Isabelle est complice?
Monarque infortuné! quel horrible supplice!
Combien sur tes malheurs la France doit pleurer!

LA DUCHESSE.

Va, c'est peu de le plaindre, il faudrait l'adorer.
On connaît ses malheurs; on ignore, Amélie,
Les vertus qu'il nourrit dans son ame flétrie.
Quelquefois de l'erreur déchirant le bandeau,
La raison à ses yeux fait luire son flambeau;
Son front pâle, abattu, par degrés se colore:
Mort avant le trépas, il se ranime encore.
Entouré des ingrats dont il fut délaissé,
Quel est le premier cri de son cœur élancé?
Français, c'est vous qu'il nomme en répandant des larmes!
Français, c'est pour vous seuls qu'il connaît les alarmes!
Et plaignant votre sort, touché de vos revers,
Il perd le souvenir des maux qu'il a soufferts!
Digne sang de Valois, ô mon auguste maître,
Je dois t'abandonner, et pour jamais peut-être!
N'est-ce donc point assez d'un si cruel devoir?
Voudrait-on me ravir le bonheur de te voir?
Non, non, dût mon époux m'accabler de sa haine,

Je tromperai l'effort de ta garde inhumaine,
Et de ces tristes lieux puisqu'on veut m'arracher,
A tes genoux, du moins, on viendra me chercher.

AMÉLIE.

Trop de douleur, ô ciel! de votre ame s'empare;
Craignez de votre époux l'emportement barbare :
Du Régent pour le Roi vous connaissez l'amour.
Valentine bientôt saura, par son retour,
Dissiper les terreurs dont vous êtes atteinte.
J'entends du bruit... quelqu'un marche vers cette enceinte.
C'est votre époux. Craignons de paraître à ses yeux.

LA DUCHESSE.

Allons auprès du Roi recevoir ses adieux.

(Elle sort par le fond du théâtre et suit une galerie à gauche, qui est censée conduire à l'appartement du Roi.)

SCÈNE II.

LE DUC DE BOURGOGNE, L'AMBASSADEUR, RAOUL.

(Le duc de Bourgogne tient un parchemin roulé à la main. Il entre précipitamment par la coulisse de gauche, et s'arrête tout-à-coup en suivant des yeux Marguerite.)

RAOUL.

Au comble de vos vœux, quel trouble vous agite?
Daignez me confier...

LE DUC DE BOURGOGNE.

N'est-ce point Marguerite?

RAOUL.

Seigneur...

LE DUC DE BOURGOGNE.

En ce palais qui peut la retenir?

L'AMBASSADEUR.

Bannissez loin de vous un triste souvenir;
Ne songez qu'au bonheur que ce jour nous prépare;
Pour nous, pour nous enfin le destin se déclare;
Lancastre va régner : cet édit de Valois
Abandonne à mon maître et son sceptre et ses droits.
Le Régent dépouillé du rang qui le décore...

LE DUC DE BOURGOGNE.

Ah! vous ne savez pas à quel point je l'abhorre!
Furieux, dévoré de soupçons et d'ennui,
Repos, gloire, bonheur, j'ai perdu tout par lui.
A trahir mon pays il force ma vengeance;
Et qu'elle tarde, ô ciel! à mon impatience!
Que ne puis-je déjà dans son sang odieux...
Milord, je retiendrai mes transports furieux;
Je le dois... aussi bien ma prudence inquiète
Brûle de vous soumettre un doute qui m'arrête.

(A Raoul, en lui remettant l'édit qu'il tient entre ses mains.)

Allez : que cet édit prépare nos amis
A l'heureux changement dont l'espoir m'est permis.

(Raoul sort.)

Expliquons-nous, Milord, et parlons sans contrainte :
Je connais Isabelle, et n'ai pu voir sans crainte
De la Reine et de vous les fréquens entretiens.
Vous seriez-vous unis par de secrets liens?
En cédant à mes vœux la grandeur souveraine,

Voulez-vous me flatter d'une espérance vaine?
Et pouvez-vous penser que mon aveuglement
Sera de son orgueil le servile instrument?

L'AMBASSADEUR.

Ce soupçon.....

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je crains tout.

L'AMBASSADEUR.

Interrogez la Reine;
La voici.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Dans son cœur je descendrai sans peine.
Restez, Milord.

SCÈNE III.

LE DUC DE BOURGOGNE, LA REINE, L'AMBASSADEUR.

LE DUC DE BOURGOGNE, à la Reine.

Nos vœux sont enfin satisfaits.
Demain, l'aube naissante éclairant le palais
Va de notre ennemi nous livrer la puissance.
Nous verrons de la cour la souple obéissance
Renversant le matin son idole du soir,
Vers ses maîtres nouveaux détourner l'encensoir.
A nos vœux, sans effort, Charles vient de souscrire,
Contre son propre sang sa démence conspire;
Et, livrant aux Anglais l'héritage des lis,

Du sceptre paternel il dépouille ses fils.

LA REINE.

A quels affreux tourmens vos retards m'ont livrée !

LE DUC DE BOURGOGNE.

Cette grande nouvelle avec art préparée,
Reine, servira mieux nos communs intérêts.
Déjà Raoul, chargé de mes ordres secrets,
Court montrer dans Paris aux regards du vulgaire
Le traité dont ma foi le rend dépositaire.

LA REINE.

Quoi ! ce titre sacré n'est plus entre vos mains ?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Plus que vous ne pensez il sert à nos desseins.
Pour le rendre plus cher à la foule qui m'aime,
Du sceau de mes États je l'ai marqué moi-même.
Rassurez-vous ; Henri touche au but désiré.
J'ai tout prévu ; ce cœur dès long-tems ulcéré
Avec transport déjà de l'avenir s'empare.
Je sais quel noble rang Lancastre me prépare ;
Mais, quelque prix flatteur qu'il me laisse prévoir,
Renverser mon rival est mon plus doux espoir ;
Il est aussi le vôtre, et sa perte est certaine :
Je le lis dans vos yeux, je le sens à ma haine.

(Le duc de Bourgogne commence à examiner attentivement la Reine, à partir du vers : *Je sais quel noble rang*, etc., sur lequel il s'appesantit.)

L'AMBASSADEUR.

N'exigez point sa mort, Prince ; qu'il soit banni.
Privé de ses grandeurs il est assez puni.
Bourbon suivra ses pas.

LE DUC DE BOURGOGNE, après un moment de réflexion.

Je veux vous satisfaire.
Sachons par la clémence éblouir le vulgaire.
Aussi bien son trépas, irritant les Français,
Des ordres de Valois détruirait les effets.
Qu'il vive, j'y consens.

(Observant de plus en plus la Reine.)

Au fond de son asile,
Il apprendra du moins que mon pouvoir l'exile.
Il saura que Lancastre, honorant ma valeur,
S'est reposé sur moi du soin de sa grandeur;
Et que, soumise même à ma loi souveraine,
Isabelle commande aux champs de l'Aquitaine.

LA REINE, à part.

Va, ne crois pas jouir d'un triomphe si doux.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Reine, de notre accord vous repentiriez-vous?
Vous semblez à regret entendre ce langage,
Et vos traits sont couverts d'un sinistre nuage.
Vous pâlissez.

LA REINE.

Moi? Prince, un tel soupçon...

LE DUC DE BOURGOGNE.

Eh bien!
De le dissiper, Reine, il est un sûr moyen.
Ennemis l'un de l'autre avant cette entreprise,
Un peu de défiance à notre ame est permise.
Montrez qu'à mes désirs vous ne résistez pas.
Aujourd'hui, loin de nous, il faut porter vos pas:
Que l'État fortuné soumis à votre empire

Jouisse sans retard du bienfait qu'il désire !
Montrez leur souveraine à vos sujets nouveaux,
De leurs troubles récens allez guérir les maux ;
Allez, de votre foi j'attends ce sacrifice.

LA REINE, à part.

A-t-il de nos projets démêlé l'artifice ?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Vous hésitez !

LA REINE.

Seigneur, mon amour maternel
Doit présenter au moins Catherine à l'autel.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Un intérêt plus cher tous les deux nous engage.

LA REINE.

De ma sincérité... s'il faut donner ce gage...
J'y consens.

L'AMBASSADEUR, bas à la Reine.

Nos Anglais, Reine, seront surpris...

LA REINE, bas à l'ambassadeur.

Cette nuit, avec eux, je rentre dans Paris

(Ils se rapprochent : et la fin de la scène se dit à voix basse et avec un grand mystère.)

LE DUC DE BOURGOGNE.

Il suffit : de Bourbon le zèle nous surveille ;
Craignons qu'autour de nous le soupçon ne s'éveille ;
A son œil vigilant dérobons nos secrets,
Et pour les derniers coups que nos amis soient prêts.

LA REINE.

Cent guerriers dont la foi déjà m'est assurée,
Du palais, par mon ordre, occuperont l'entrée.

L'AMBASSADEUR.

Nos soldats dans Paris s'introduisant sans bruit,
Couvriront leur dessein des voiles de la nuit.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Surtout, qu'à l'avenir le même accord nous guide;
A nos moindres efforts que l'amitié préside :
Abjurons à jamais un long ressentiment.

LA REINE.

Prince, je le promets.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Moi, j'en fais le serment.

L'AMBASSADEUR, à part.

Laissons-les s'abuser... Lancastre seul est maître.
Une fois dans ces murs...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE RÉGENT, SEIGNEURS FRANÇAIS, GARDES.

LE RÉGENT, montrant l'Ambassadeur.

Qu'on saisisse le traître!

L'AMBASSADEUR.

Moi?

LE RÉGENT.

Vous-même.

L'AMBASSADEUR.

Arrêtez, et respectez en moi
Le titre de ministre et d'envoyé d'un roi.

LE RÉGENT.

Vous avez dépouillé ce titre inviolable :
L'ambassadeur n'est plus où je vois un coupable.
Au rang des criminels vous êtes descendu.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Ce criminel du moins devrait être entendu ;
On peut se repentir d'une pareille offense.

LE RÉGENT

Ah ! Prince, gardez-vous de prendre sa défense ;
Vous connaîtrez bientôt ses projets odieux :
Vous saurez...

L'AMBASSADEUR.

Pourquoi donc les cacher à mes yeux ?
Osez les dévoiler ; je suis prêt à répondre.

LE RÉGENT.

Traître, devant nos pairs je saurai te confondre.
Gardes, obéissez.

(On emmène l'ambassadeur. La Reine est dans le plus grand trouble ; elle fait quelques pas pour adresser la parole au Régent ; le duc de Bourgogne l'arrête avec sang-froid.)

DE DUC DE BOURGOGNE, bas à la Reine.

Instruisons nos amis,
Et conjurons l'orage en demeurant unis.

SCÈNE V.

LE RÉGENT, SEIGNEURS FRANCAIS.

Je te rends grâce, ô ciel, dont la main protectrice,
A soutenu l'état au bord du précipice;
Qui m'as montré le crime, et pour le prévenir,
D'un appui que j'ignore, as daigné te servir!
Dieu! quel excès d'opprobre et quelle audace extrême!
Albion, voilà donc ton horrible système!
Criminelle au dehors, malheureuse en ton sein,
Les rois sur tes sermens se reposent en vain;
Et tes peuples jouets de ton affreux génie,
Achètent la misère au prix de l'infamie.

(A un seigneur de sa suite.)

Tanneguy, sans retard, parcourez la cité:
Que tout séditieux, par vos soins arrêté,
Soit entouré soudain d'une nombreuse escorte.

(A un autre.)

Nesle, que du palais on surveille la porte.

(Ils sortent.)

Que vais-je découvrir? malgré moi je frémis.
Quels sont de l'étranger les coupables amis?
Ah! je sens aux terreurs dont je ne suis pas maître,
Qu'il est d'autres forfaits qu'il me reste à connaître.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE RÉGENT, LE DUC DE BOURBON, SEIGNEURS FRANÇAIS.

LE DUC DE BOURBON.

Ciel ! que viens-je d'apprendre ? ô crime ! ô perfidie !
Quoi ! les Français, demain, n'avaient plus de patrie ?
Demain, nous subissions le joug de l'étranger ?

LE RÉGENT.

Le ciel qui nous protège écarte le danger.
Une lettre, en secret, entre mes mains remise,
Dévoilait de l'Anglais la coupable entreprise ;
Jugez de mes transports : éperdu, hors de moi,
J'abandonne ma suite et vole chez le Roi.
Quel spectacle, Bourbon, pour ma vive tendresse !
Ses regards rayonnaient d'une affreuse allégresse :
Ce père infortuné, dans sa funeste erreur,
Croyait de ses sujets assurer le bonheur ;
Et, dépouillant ses fils de leurs droits légitimes,
Il maudissait encor de si chères victimes.

LE DUC DE BOURBON.

Un Français secondait notre lâche ennemi ?
Un Français ! dites-vous ?

LE RÉGENT.

Mon cœur en a frémi ;
Mais le danger n'est plus : sachons à la mémoire
Dérober à jamais une trame si noire.

LE DUC DE BOURBON.

Est-ce vous que j'entends, Prince? et dois-je penser
Qu'à l'honneur, à ce point, vous osiez renoncer?
O toi, dont le nom seul ranimant ma faiblesse,
Rends à ce cœur éteint les feux de la jeunesse;
Toi pour qui j'ai vécu, pour qui je veux mourir,
France! est-ce donc ainsi que l'on sait te chérir!
Repoussez, repoussez une pitié cruelle.
Quoi! par un attentat, que ce jour nous révèle,
Un lâche citoyen sans pudeur, sans remords,
D'un perfide étranger seconde les efforts!
Il dépouille du sceptre une race chérie!
Que dis-je? à l'insulaire il livre sa patrie!
Et vous parlez d'oubli? d'un mystère d'horreur
Vous craignez de sonder l'affreuse profondeur?
Ainsi l'impunité redoublant leur audace,
De périls renaissans chaque jour nous menace.
Non, non, point de pitié : poursuivons les pervers;
Par un arrêt terrible étonnons l'univers;
Et que votre rigueur par ma voix affermie,
Imprime sur leur front le sceau de l'infamie.
Le temps presse; marchons, les pairs vont s'assembler.

LE RÉGENT.

De quel soin rigoureux voulez-vous m'accabler!
Ah! chérissons plutôt les ténèbres propices
Qui de ce grand forfait nous cachent les complices.
Savons-nous sur quel front est prêt à rejaillir

L'opprobre dont ce jour le pourrait voir flétrir?
De nos efforts cruels nous rougirions peut-être.

LE DUC DE BOURBON.

En voulant l'épargner, vous dévoilez le traître.

LE RÉGENT.

Bourbon!

LE DUC DE BOURBON.

Quel sentiment, que je ne conçois pas,
Alors qu'il faut punir, enchaîne votre bras?
Serait-ce l'amitié? permettez-moi de croire
Que l'ami de Bourbon chérit encor la gloire.
Osez-vous adopter cette funeste erreur
Que le rang du coupable excuse sa fureur!
Laissez, laissez le peuple adorer ces maximes,
Que cachés sous la pourpre il faut bénir les crimes:
Rien ne nous affranchit d'un opprobre éternel,
Et plus on est puissant, plus on est criminel.

LE RÉGENT.

Songeons à son pouvoir, et craignons sa vengeance.

LE DUC DE BOURBON.

Je songe à son forfait, et crains votre indulgence.

LE RÉGENT.

Mais de simples soupçons....

DE DUC DE BOURBON.

Peuvent nous éclairer.

LE RÉGENT.

Le remords....

LE DUC DE BOURBON.

Dans son ame il ne peut plus entrer.

LE RÉGENT.

Ah ! conservons du moins cette triste espérance !
Nous lui sauvons l'honneur.

LE DUC DE BOURBON.

Il faut sauver la France.

SCÈNE II.

LE RÉGENT, LE DUC DE BOURBON, LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

LA DUCHESSE, au Régent.

Seigneur, rendez le calme à mon cœur éperdu :
Un bruit accusateur dans ces murs répandu
Du plus noir des forfaits rend mon époux complice.
On prétend que des pairs vous armez la justice ;
Et qu'on va voir livrer, à leurs sévères lois,
Le premier pair de France et le sang des Valois.
Je n'examine point quel soupçon redoutable
Force votre rigueur à le croire coupable ;
S'il l'on peut accuser d'un infâme dessein
Celui qui, dès l'enfance, a nourri dans son sein,
La haine des Anglais qui toujours le dévore ;
Celui dont la valeur les fait trembler encore.
Prince, ma faible voix le défend contre vous ;
Je le crois innocent puisqu'il est mon époux ;
Mais si je dois le voir flétri du nom de traître,
Au tribunal des pairs forcé de comparaître ;
Si, malgré ses exploits, il est vrai qu'aujourd'hui
Un rigoureux devoir vous arme contre lui ;

Je cours, prince, je cours, en ma douleur extrême,
Lui dévoiler un crime ignoré de vous-même.
Il saura, dût sa main m'immoler devant vous,
Que c'est ma trahison qui le livre à vos coups,
Et que le même écrit qui sauve ma patrie,
Lui va ravir l'honneur et peut-être la vie.

LE RÉGENT.

Quoi! Madame, c'est vous dont les secrets avis?...

LA DUCHESSE.

Oui, j'ai dicté l'écrit entre vos mains remis.
Malgré les surveillans, près du Roi parvenue,
L'affreuse vérité me fut bientôt connue;
Ma douleur le nommait du nom sacré de Roi.
« Ce titre fut le mien; il n'est plus fait pour moi;
» Me dit-il. Apprenez un important mystère :
» J'abandonne mon rang, mon sceptre à l'Angleterre;
» Mes enfans sont proscrits, j'ai signé leur arrêt. »
Tremblante, je m'éloigne : et d'un fatal secret
Bénissant le hasard qui m'instruit la première,
J'ai dessillé vos yeux fermés à la lumière;
Je le devais. Mon cœur pouvait-il soupçonner
De quels nouveaux périls j'allais m'environner?
Pouvais-je croire, ô ciel! qu'en dévoilant ce crime,
Mon époux deviendrait ma première victime?
J'ai montré pour l'État jusqu'où va mon amour;
Un devoir aussi cher me réclame à son tour :
Fière de mon époux, de son honneur jalouse,
Prince, j'étais française, et je deviens épouse.
Quel que soit son destin, je veux le partager :
Tels sont mes vœux, Seigneur. C'est à vous de juger
Si, pour prix du secret que ma bouche révèle,

Mon front sera chargé d'une honte éternelle :
Parlez, j'attends mon sort.

LE RÉGENT.

O rigoureux devoir !
O France !

LE DUC DE BOURBON.

Entre vos mains elle a mis le pouvoir :
C'est à vous de prouver par un auguste usage,
Que d'un si noble choix vous sentez l'avantage.
Quel que soit le coupable, après son attentat,
Vous n'êtes plus à vous, vous êtes à l'État.
(A la Duchesse.)
Princesse, pardonnez ; ma franchise imprudente
Aigrit de votre cœur la plaie encor saignante :
Je le sais, j'en gémis. En ce comble d'horreurs,
Je voudrais de mon sang racheter vos douleurs ;
Je conseille, à regret, des rigueurs légitimes.
Mais les crimes toujours enfantent d'autres crimes,
Et le prince imprudent qui craint de les punir,
Répond à ses sujets des complots à venir.
J'ai dit mon sentiment, c'en est assez, Princesse.
Je n'aggraverai point la douleur qui vous presse :
Vos destins au Régent sont désormais livrés.
Pour moi, loin de la cour...

LE RÉGENT, comme frappé d'une inspiration subite.

Non, Bourbon, demeurez,
Demeurez ; vos accens ont pénétré mon ame :
Mon devoir, dans vos yeux, se lit en trait de flamme ;
Il embrase mes sens d'une héroïque ardeur :
L'État sera sauvé, j'en jure par l'honneur.
(Il marche rapidement vers le fond de théâtre, et s'adresse à un des seigneurs de sa suite.)

Allez, que le conseil s'assemble à l'instant même !
Portez-lui, Duchâtel, ma volonté suprême.

(Il revient sur le devant de la scène.)

Ah ! d'un zèle si pur votre cœur enflammé,
Secondera, Bourbon, l'espoir que j'ai formé ;
C'est devant le conseil que vous allez m'entendre.

(Il fait quelques pas en arrière et aperçoit le duc de Bourgogne.)

Le duc marche vers nous, je dois ici l'attendre :
Mes accens à son cœur vont enfin parvenir.

(A la Duchesse.)

J'ai cherché votre estime, et j'ai su l'obtenir,
Madame ; vous saurez si je la justifie.

LA DUCHESSE, en s'éloignant avec le duc de Bourbon.

Songez, en lui parlant, qu'il y va de ma vie.

SCÈNE III.

LE RÉGENT, LE DUC DE BOURGOGNE.

LE RÉGENT.

Il paraît consterné... morne... le ciel vengeur
Des serpens du remords, déchire-t-il son cœur ?
Ou bien oserait-il, à force d'artifice,
Nier que du forfait il s'est rendu complice?

LE DUC DE BOURGOGNE.

(Il s'est avancé lentement sans voir le Régent. Il l'aperçoit et fait un mouvement d'indignation qu'il surmonte avec effort.)

Je vous cherchais.

LE RÉGENT.

Parlez, Prince.

LE DUC DE BOURGOGNE.

De toutes parts
D'odieux surveillans parcourent nos remparts.
Attachés à mes pas, leur servile insolence
S'enveloppe dans l'ombre et m'observe en silence.
Cet ordre injurieux, par qui fut-il dicté ?

LE RÉGENT.

Par moi, Prince.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Et, tranquille en sa témérité,
Il n'est point de péril que votre orgueil redoute ?

LE RÉGENT.

J'ai rempli mon devoir, il me suffit.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Sans doute,
Le tribunal des Pairs me créant des forfaits,
S'applique sans relâche à remplir vos souhaits ?
Sans doute, ils sont venus, vous consultant d'avance,
Dans les yeux du Régent chercher leur conscience ?
Eh bien ! quelque pouvoir qu'ils osent s'arroger,
Je suis prêt ; ils pourront m'entendre et me juger.
Venez ; à mon aspect, ils frémiront peut-être.

LE RÉGENT.

Ah ! craignez leur présence, et tremblez d'y paraître.

DE DUC DE BOURGOGNE.

De mes vils ennemis qu'importe la fureur !
Je ne crains pas la mort.

LE RÉGENT.

Craignez le déshonneur.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Comment ?

LE RÉGENT.

Vous avez cru que ma haine implacable
Sur la foi d'un soupçon vous déclarait coupable ?
Que, d'un roi malheureux et par vous abusé,
Les aveux contre vous avaient seuls déposé ?
Votre orgueil triomphait et pensait me confondre
(Il montre l'édit du Roi.)
Regardez cet écrit, il doit seul vous répondre.

LE DUC DE BOURGOGNE, à part.

Ciel !

LE RÉGENT.

Saisi sur Raoul, cet acte criminel
Dut à la France en deuil porter le coup mortel.
Je n'ai rien entrepris sur un trompeur indice ;
Tout est connu, le crime et le nom du complice :
Enfin vous vous troublez et je vous vois frémir !

LE DUC DE BOURGOGNE, troublé.

Moi ?... qu'a donc cet écrit dont je doive rougir ?
Je ne suis point troublé.... Ne peut-on reconnaître
L'Anglais pour suzerain et Lancastre pour maître ?
Et les fils d'Édouard, que vous voulez bannir,
N'ont-ils pas quelques droits qu'on puisse soutenir ?
Aveuglé comme vous, mon erreur se dissipe.
Robert pour Édouard abandonna Philippe ;
Dans les rangs de l'Anglais il trouva le trépas :
Son exemple est le mien.

LE RÉGENT.

Vous ne le pensez pas.
Non, Seigneur; c'est en vain qu'abjurant votre gloire,
Vous prétendez encor me contraindre à vous croire.
Votre sang répandu pour l'État, pour le Roi;
L'Anglais, à votre aspect, fuyant, saisi d'effroi,
Ces remparts que naguère on vous a vu détruire,
Sont des témoins sacrés prêts à vous contredire.
A d'indignes aveux votre esprit a recours;
Et vos exploits, Seigneur, démentent vos discours.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Ainsi donc affectant un doute qui m'offense,
Vous osez?...

LE RÉGENT.

Contre vous je prends votre défense;
L'honneur me le commande; et vous-même, Seigneur,
Vous me rendez justice au fond de votre cœur.
Ces murs virent éclore un complot sacrilége,
L'envoyé de Henri vous traîna dans le piége;
Mais dans ce piége affreux si vous fûtes conduit,
L'amour de l'étranger ne vous a point séduit;
Et votre ame, en secret, à sa vengeance unie,
En servant ses desseins, abhorrait son génie.
Vous me haïssez, Prince; et ces nœuds fortunés
Qui pour unir nos cœurs paraissaient destinés,
Cette conformité de rang et de naissance,
De la nature enfin la secrète influence,
Tout ce qui des mortels assure le bonheur,
N'enfanta parmi nous que haine et que fureur.
Souvent j'ai cru fléchir votre injuste colère;
Votre retour, hélas! ne fut jamais sincère.

A d'éternels ennuis vous m'avez condamné ;
Des plus lâches projets vous m'avez soupçonné ;
Vous le dirai-je, enfin ? jaloux de ma puissance,
C'est pour me renverser que vous perdiez la France.
Tel était votre but ; eh bien ! rassurez vous :
De mon autorité ne soyez plus jaloux.
Loin de la désirer, de la chérir encore,
Autant et plus que vous, je la hais, je l'abhorre.
Je dépose à jamais un titre solennel,
Qui me rend malheureux, et vous fit criminel :
C'est aux mains de Bourbon que je cours le remettre.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Quoi ! Prince !...

LE RÉGENT.

A ses vertus vous saurez vous soumettre :
Le conseil va m'entendre, et vos regards au moins
Des honneurs d'un rival ne seront plus témoins.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Ah ! je n'exige point un si grand sacrifice.

LE RÉGENT.

Vous savez de Bourbon la sévère justice ?
Du souverain pouvoir possesseur une fois,
Sa rigueur contre vous ferait agir les lois.
Enflammé d'un courroux qu'il croit moins légitime,
Vous le verriez poursuivre et découvrir le crime.
Je tiens encor le sceptre ; avant de le quitter,
Apprenez de quel soin je prétends m'acquitter.
Voici l'acte odieux, parricide, exécrable,
D'un aveugle délire exemple déplorable !
Vous le reconnaissez ? seul il peut confirmer

Les soupçons que la cour ose déjà former ;
Et désignant l'ingrat qui vendit sa patrie,
Livrer à l'avenir sa mémoire flétrie.
Prince, jusqu'à ce jour, sans me plaindre de vous,
De votre inimitié j'ai supporté les coups :
A se vaincre, quinze ans, mon ame est parvenue.
L'heure de la vengeance est à la fin venue ;
Aux lois qu'elle m'impose il est tems d'obéir.

(Il déchire l'édit.)

Eh bien ! je suis vengé ; vous pouvez me haïr.

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE IV.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Il est sorti ! veillé-je ? et n'est-ce point un songe ?
En me fuyant, ô ciel ! dans quel trouble il me plonge !
Je ne me connais plus !... un criminel espoir
Me fait tout immoler, patrie, honneur, devoir ;
Aux sermens les plus saints ma rage est infidèle ;
Allié de l'Anglais, complice d'Isabelle,
J'ai pu, pour m'emparer du sceptre de Valois,
Contre le nom d'infâme échanger mes exploits :
Et ce même ennemi, que poursuivait ma haine,
Renonce à la vengeance et pardonne sans peine !
Que dis-je ? des honneurs dont il est entouré,
L'ambitieux éclat ne l'a point énivré ;
Et, si je dois l'en croire, il court, à l'instant même,
Déposer le fardeau de la grandeur suprême !
Il renonce au pouvoir sans regrets, sans effroi !...

Ah ! le cruel toujours l'emportera sur moi !
Oui, d'un pareil effort mon ame est incapable ;
Sa grandeur m'accablait et sa vertu m'accable !
Contraint de l'admirer mon destin est affreux,
Et le poids de ma haine était moins douloureux.

SCÈNE V.

LE DUC DE BOURGOGNE, LA REINE, RAOUL.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Raoul, vous êtes libre ?

LA REINE.

Oui, sa chaîne est brisée.
Mais par un coup affreux mon ame est épuisée.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Comment ?

LA REINE.

Savez-vous bien quel ennemi jaloux
Éclaira le Régent et l'arma contre vous ?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Quel est-il ?

LA REINE.

Je frémis.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Pourquoi donc ce mystère ?
Expliquez-vous.

LA REINE.

Grand Dieu ! que ne puis-je me taire ?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Enfin ?....

LA REINE.

C'est Marguerite.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Arrêtez... ô fureur !
Marguerite !... est-il vrai ?

LA REINE.

N'en doutez pas, Seigneur,
J'ignore en ce projet quel sentiment la guide ;
Mais le crime est prouvé ; je puis même...

LE DUC DE BOURGOGNE.

Ah ! perfide !

LA REINE.

En vain j'aurais voulu de ce secret affreux
Vous cacher....

LE DUC DE BOURGOGNE.

Le voilà, ce rival généreux !
Ce héros plein d'honneur, qui, fier de mon offense,
M'osait insolemment imposer sa clémence !
(A Raoul.)
Suivez mes pas, venez.

RAOUL.

Quel est votre dessein ?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Nicopolis m'a vu sous le glaive assassin,

Aux yeux de Bajazet prêt à finir ma vie ;
Mon regard du vainqueur désarma la furie ;
Sa sombre inimitié prévit que mon retour
A la France, à mon sang, serait fatal un jour :
Je vais remplir mon sort.

RAOUL.

Ciel ! que voulez-vous dire ?
Que faut-il....

LE DUC DE BOURGOGNE.

Suivez-moi, je vais vous en instruire.

(Il entraîne Raoul ; la Reine les suit en s'applaudissant de son triomphe.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LE RÉGENT, LE DUC DE BOURBON.

LE DUC DE BOURBON.

Oui, des droits qu'à l'empire ont accordés les cieux,
Le plus sacré, sans doute, et le plus précieux,
Est le droit d'opposer, par un bienfait du trône,
A la loi qui punit la bonté qui pardonne.
C'est peu de pardonner; votre cœur généreux
Se condamne lui-même et dément ses aveux;
Vous feignez que l'Anglais par sa coupable adresse
Du monarque égaré trompa seul la faiblesse.
Si j'en crois quelques bruits jusqu'à moi parvenus,
Tous les traîtres encor ne furent pas connus.
Je pourrais... mais pourquoi blâmer votre clémence?
Devant vos volontés je fléchis en silence.
Puisse le Bourguignon, touché de vos bienfaits,
D'un tardif repentir vous épargner les traits!

LE RÉGENT.

Ah! n'en redoutez rien; sa haine est expirée;
Son ame tout entière à mes yeux s'est montrée:
Nos malheurs vont finir. Cessons d'examiner
Si je dus, en ce jour, absoudre ou condamner;

Et si, juste ou clément quand je prends sa défense,
Je pardonne un forfait ou répare une offense.
Puisqu'à Lancastre seul ce jour devient fatal,
Oublions un malheur qui fléchit mon rival.
Oui, Bourbon, ce n'est plus ce farouche adversaire,
Dont ma seule présence aigrissait la colère;
Qui, jaloux du pouvoir entre mes mains remis,
S'indignait que l'État ne lui fût point soumis :
Fatigué d'un empire, objet de tant de haines,
Je voulais, dans vos mains, en déposer les rênes;
Le pourriez-vous penser? c'est mon rival, c'est lui,
Qui, blâmant ce dessein, le combat aujourd'hui.
Mon rang à son orgueil ne cause plus d'ombrage;
Il veut à m'obéir contraindre son courage;
Et pour me rendre cher un titre que je hais,
Il fait de ma grandeur le gage de la paix.
Vous l'allez voir, Bourbon, vous l'entendrez lui-même;
Son cœur comme le mien vous honore et vous aime :
Témoin de nos débats, éteints après vingt ans,
Présidez à la foi de nos derniers sermens.

LE DUC DE BOURBON.

Pardonnez des terreurs dont je ne suis pas maître :
Si parmi vous, enfin, la paix pouvait renaître,
Si du premier Valois les enfans réunis
Immolaient leurs débats à la gloire des lis,
D'un heureux avenir la consolante image,
A ce cœur alarmé rendrait quelque courage.
Trop long-tems, en effet, malgré tous mes efforts,
Les feux de la discorde ont embrasé ces bords!
Trop long-tems l'étranger, par des trames habiles,
A recueilli le fruit de nos haines civiles!

Mais comment nous flatter d'un avenir plus doux?
L'affreux duc de Bourgogne est-il connu de vous?
D'un vain espoir de paix il séduit ses victimes,
Et toujours ses sermens ont précédé ses crimes.

LE RÉGENT.

Il vient; c'est donc à lui de bannir votre effroi.

SCÈNE II.

LE DUC DE BOURGOGNE, LE RÉGENT, LE DUC DE BOURBON.

LE RÉGENT.

Venez, Prince, venez, unissez-vous à moi;
Des soupçons dont ce jour flétrissait votre gloire,
Votre cœur, je le sais, a perdu la mémoire;
Il abjure le cours d'un long ressentiment.
Confirmez à Bourbon cet heureux changement:
Dites-lui que nos cœurs, enfin d'intelligence,
Vont sceller devant lui cette auguste alliance.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Le doute est pardonnable à qui vit tant de fois
Renaître des débats étouffés à sa voix.
Loin de m'en offenser je l'apprends sans surprise;
A craindre l'avenir, le passé l'autorise.
Mais, si mes sentimens doivent être connus,
Bourbon; naguère encor, quand vos soins assidus
De nos dissentions étouffaient le délire,
Je l'avoue, à regret cédant à votre empire,
J'aurais voulu, fidèle à mon ressentiment,

D'une paix importune éloigner le moment.
D'un soin bien différent mon ame est animée :
Oui, le jour, poursuivant sa route accoutumée,
Se traîne avec lenteur vers le moment heureux
Qui doit combler enfin le plus cher de mes vœux.

LE RÉGENT, à Bourbon.

Eh bien ! à son retour refusez-vous de croire ?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Dès long-tems mon repos et le soin de ma gloire
M'imposaient le devoir que je vais accomplir.

LE DUC DE BOURBON.

Peut-être en est-il un que je devrais remplir ;
Peut-être je devrais, trahissant votre envie,
D'un parjure nouveau vous sauver l'infamie ;
M'éloigner d'une cour où l'on peut sans remord
Conclure avec l'Anglais un parricide accord ;
Je le devrais... La voix d'un prince magnanime
Me contraint de céder au désir qui l'anime ;
Je me rends... Écoutez : demain, lorsque le jour
Des chrétiens à l'autel marquera le retour,
Déposant à ses pieds une haine homicide,
Je veux qu'à vos sermens Dieu lui-même préside ;
Qu'il prête à vos efforts un tutélaire appui ;
Qu'il descende en vos cœurs purifiés par lui ;
Tremblez : dans leurs replis il poursuit l'imposture,
Et le courroux céleste est terrible au parjure.

LE RÉGENT.

Rien ne peut à nos vœux s'opposer désormais ;
Demain nous vous suivons.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Demain !... je le promets.

LE DUC DE BOURBON.

Prince, Dieu jugera si vous êtes sincère :
Chevalier et chrétien, allez, par la prière,
Mériter les bienfaits qui vous seront offerts.
(Au Régent.)
Pour moi, de l'étranger dont vous brisez les fers,
Je cours, hors de nos murs, précipiter la fuite ;
Son espérance encor peut n'être pas détruite :
L'Anglais de ses complots cache la profondeur ;
Et l'art de conspirer fait toute sa grandeur.

SCÈNE III.

LE RÉGENT, LE DUC DE BOURGOGNE.

LE RÉGENT.

Moi, je cours à la Reine apporter tant de joie ;
Il faut qu'à tous les yeux mon bonheur se déploie.
O Prince !... mon ami !... que cet instant m'est doux !
Ah ! je ne devais pas être haï de vous ;
Je ne méritais pas cet excès d'injustice.
Bourbon commande encore un dernier sacrifice :
De ce noble vieillard je dois bénir le soin ;
Mais, Prince, votre ami n'en avait pas besoin.
(Il lui prend la main et la presse avant de sortir.)

SCÈNE IV.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Ah! je respire enfin!... et mon ame offensée
Soulève le fardeau dont elle est oppressée!
Je puis donc sans contrainte exhaler ma fureur!
Va, va, cours à la Reine annoncer ton bonheur;
Fais-lui de notre accord une touchante image;
Va, je t'en dois encore un dernier témoignage:
Raoul est là... Raoul t'observe et te poursuit!
Et ces murs sont couverts des ombres de la nuit!
Tu vas périr!... Perfide! avec quel art infâme
Il cherchait à voiler son impudique flamme!
Comme il se déguisait sous de feintes couleurs!
Sa main pressait ma main; ses yeux versaient des pleurs;
Il écoutait Bourbon sans changer de visage.
Et moi, je l'avoûrai, son austère langage,
Ses regards, les terreurs qui semblaient l'occuper,
Surtout ce Dieu vengeur tout prêt à le frapper,
Ce Dieu qui des Valois abandonne la race,
Un moment, dans mon cœur, ont glacé mon audace.
Que dis-je? .. et quelle horreur vient de m'environner?
Partout.... autour de moi.. . n'entends-je pas tonner
La voix, la même voix qui, poursuivant le crime,
Fit tomber sur Caïn le sang de sa victime?
Sur ces murs dont le poids s'est ébranlé soudain,
Ne vois-je pas ces mots? « Fuis, infâme assassin!
» Ne souille plus ces lieux de ta présence impure. »
Assassin!... moi? qui? moi!.... j'ai vengé mon injure;

Mon cœur est sans remords, je ne sens point d'effroi....
Je veux même à l'instant, je veux....

(Il fait quelques pas comme pour aller se joindre aux assassins, et recule tout-a-coup avec le plus grand trouble, en s'ecriant :)

Qui vient à moi?

SCÈNE V.

LE DUC ET LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

LA DUCHESSE.

Seigneur, sur votre front quel trouble se décèle?
Quoi! ne m'aurait-on fait qu'un rapport infidèle?
Bourbon n'a-t-il tenté qu'un impuissant effort?
Et le duc d'Orléans?

LE DUC DE BOURGOGNE, avec un trouble toujours croissant.

Eh bien! il n'est pas mort?

LA DUCHESSE.

Mort!... lui?... lui, dites-vous?... ah! sans doute il respire.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Vous m'avez donc trahi?

LA DUCHESSE.

Moi?.. que voulez-vous dire?
Au nom du ciel, parlez..... ses jours sont-ils proscrits?
Éclaircissez le doute où flottent mes esprits.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Suivez mes pas; sortons de ces lieux effroyables.

LE RÉGENT, dans la coulisse.

Arrêtez, arrêtez, monstres impitoyables!

LA DUCHESSE.

Quels cris!

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je n'entends rien.

SCÈNE VI.

LE DUC DE BOURGOGNE, LA DUCHESSE DE BOURGOGNE, LE RÉGENT.

LE RÉGENT.

(Il entre tout ensanglanté sur la scène, et tient dans sa main une épée brisée.)

Ils me suivent toujours!
Quoi! de votre fureur rien n'arrête le cours?
Voyez mon sang.

LA DUCHESSE, bas à son mari.

Cruel! voilà donc votre ouvrage!

LE RÉGENT, apercevant le duc de Bourgogne.

Ah! mon ami, c'est vous! sauvez-moi de leur rage.
Infâmes meurtriers!.... Dans le sein d'un ami
Contre leurs coups enfin je me sens affermi.

(Il se jette dans ses bras.)

LA DUCHESSE, à part.

Dieu! voilà l'assassin, et c'est lui qu'il implore!

LE RÉGENT.

Hélas! en me plaignant, vous ignorez encore

Jusqu'où de leur fureur ils ont poussé l'excès :
C'est peu de se souiller du plus noir des forfaits,
De me percer de coups, moi seul, moi, sans défense ;
Ils osaient vous nommer et demandaient vengeance.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Ils m'ont nommé ?

LE RÉGENT.

Vous-même.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Et pouvez vous penser ?....

LE RÉGENT, se tournant vers la coulisse.

Vers nous, vers nous encor je les vois s'avancer.
Grand Dieu ! s'ils nourrissaient l'espoir d'un second crime,
Si leurs cris furieux désignaient la victime !....
S'ils vous cherchaient, Seigneur ! s'ils menaçaient vos jours,
Ah ! mon ami, fuyez, laissez-moi sans secours ;
Trompez des assassins la criminelle envie,
Fuyez, et sans regret je quitterai la vie.

LE DUC DE BOURGOGNE.

O remords !

LA DUCHESSE.

Je succombe.

LE RÉGENT.

Eh ! quoi ! vous demeurez ?
Vous détournez de moi vos regards égarés ?
Vous parlez de remords ?... La duchesse éperdue
S'éloigne avec horreur et chancelle à ma vue ?
Mes lâches meurtriers proféraient votre nom !
[Il s'éloigne par degrés du duc de Bourgogne, en le regar-

dant avec terreur, et tombe dans un fauteuil; Amélie soutient la duchesse.)

Dieu! confirmeriez-vous cet horrible soupçon?
Avant de l'éclaircir, ordonnez que je meure.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE DUC DE BOURBON, LA REINE, SEIGNEURS FRANÇAIS, SUITE DE LA REINE, PAGES PORTANT DES FLAMBEAUX.

LE DUC DE BOURBON.

C'en est fait; le Régent touche à sa dernière heure:
Il n'est plus tems. En vain, par le remords conduit,
Un mercenaire agent des forfaits de la nuit,
Pour prévenir le crime est venu m'en instruire;
Le crime est triomphant et la victime expire.
Mon fils!... vous, mes amis, vous tous, témoins muets
Du spectacle sanglant offert à vos regrets,
Sachez par quelles mains le meurtre se consomme,
Et quel lâche ennemi...

LE RÉGENT.

(Il se soulève et, jetant un regard indigné sur le duc de Bourgogne, il s'écrie:)

Je défends qu'on le nomme;
A mon dernier désir, mon père, obéissez:
Croyez-moi, ses remords me vengeront assez.

(Avec une expression douloureuse.)

J'espérais conquérir une mort glorieuse;
De la main d'un Français, je sens qu'elle est affreuse.

(A Bourbon.)

Un Français !... Vous savez si je dus aujourd'hui,
Craindre le coup mortel que je reçois de lui ?
N'importe, en le plaignant vers la mort je m'avance,
Et mon dernier soupir est encor la clémence.

(A la cour qui l'environne.)

Je vous défends à tous de venger mon trépas :
Je fais grâce au coupable.

LE DUC DE BOURGOGNE.

(Il était anéanti et plongé dans la stupeur, il se relève tout-à-coup.)

Il ne l'accepte pas.
C'est trop m'humilier par un honteux silence,
Et de mes ennemis endurer l'insolence.
Croit-on par la terreur abaisser ma fierté ?
Oui, j'ordonnai le meurtre, et j'en fais vanité.
D'un pardon fastueux loin d'accepter l'injure,
Je veux, dans ses détours, confondre l'imposture,
Arracher au mensonge un masque révéré.
Par un lâche rival, je fus déshonoré ;
De son indigne amour j'ai percé le mystère ;
J'ai lavé mon affront, j'ai puni l'adultère.

(Il se place au milieu de la scène.)

Vos juges sont-ils prêts ? qu'ils marchent sur mes pas ;
Je les attends sans crainte et ne me repens pas.

(Il sort.)

LE DUC DE BOURBON.

Tes vœux seront remplis.

LE RÉGENT.

Ah ! mon père, de grâce....
Duchatel, soutiens-moi.

LA REINE.

O comble de l'audace !

(A Bourbon qui est penché sur le Régent.)

Contre les meurtriers nous devons nous unir,
Seigneur, tous ses amis sont prêts à le punir.

LE DUC DE BOURBON, se relevant.

Où suis-je ? quelle voix vient de se faire entendre ?
A punir l'assassin qui donc ose prétendre ?
Punir ?... vous ?... Dieu vengeur ! est-ce assez d'attentats ?
Vous parlez de punir, et vous ne tremblez pas,
Reine indigne ?... Ces lieux n'ont rien qui vous rappelle
De vos égaremens la mémoire cruelle ?
Vous vous montrez sans crainte à nos yeux indignés,
Près d'un prince mourant que vous assassinez ?...
Oui, vous !... vous, malheureuse !... exécrable étrangère !...
Vous, épouse perfide !... impitoyable mère !...
Vous parlez de punir ?... Appelez en ces lieux
L'Anglais qui m'a livré vos secrets odieux;
Appelez vos enfans, dont votre aveugle rage
Aux fils de l'étranger a vendu l'héritage;
Votre époux malheureux, par vous déshonoré;
L'État, par vos fureurs, en lambeaux déchiré :
Qu'ils parlent, ces témoins; qu'ils viennent vous absoudre,
Ou, que du ciel vengeur ils invoquent la foudre !
Vous vous troublez, cruelle, et parlez de punir !...
Eh bien ! dans ce palais, qui peut vous retenir ?
Espérez-vous encor, par une lâche adresse,
Sous des pleurs affectés cacher votre allégresse ?
Fuyez; du Bourguignon secondez la fureur :
Fuyez; couvrez ces bords d'épouvante et d'horreur.
Par un traité nouveau livrez à l'Angleterre,

De trois races de rois le sceptre héréditaire.
Mais craignez mon aspect : pour prévenir vos coups,
Vous me verrez, sans cesse entre le trône et vous.
Surveillant assidu, je poursuivrai vos crimes :
Du milieu de la France évoquant vos victimes,
J'allumerai partout la soif de les venger,
Et l'horreur des ingrats vendus à l'étranger.

LE RÉGENT.

Dieu ! comblez d'un mourant la dernière espérance !
Dieu ! veillez sur Bourbon ; c'est protéger la France !
(Il meurt.)

FIN DE JEAN-SANS-PEUR.

ORESTE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. MÉLY-JANIN,

Représentée, pour la première fois, sur le second Théâtre-Français, le 16 juin 1821.

NOTE

SUR M. MÉLY-JANIN.

—

Ce littérateur est assez connu. On sait qu'il est un des plus zélés de ceux qui ont exercé leur plume en faveur de la cause des Bourbons. Nous nous abstiendrons de détails sur sa personne, parce que sa modestie s'est opposée à ce que nous disions rien de ce qui a rapport à sa vie civile et littéraire. Nous laissons à l'opinion publique future, le soin de lui rendre une justice que lui refusent ceux qui ne partagent point ses opinions, et nous dirons seulement que, lorsque son *Oreste* a été si mal accueilli à l'Odéon, c'est plutôt à cause de l'auteur que de l'ouvrage. Cette tragédie est peu inférieure à celle de M. Soumet que nous donnerons dans un autre volume, si même elle l'est en quelque chose.

Nos lecteurs nous sauront sans doute gré de les mettre à même de comparer ces deux pièces, que des auteurs vivans ont faites en concurrence de Voltaire et de Crébillon, sur un sujet qui au premier apperçu paraît si tra-

gique, et qui offre des difficultés que les plus grands maîtres de la scène française et de la scène étrangère, n'ont pu surmonter.

Parmi les autres ouvrages de M. Mély-Janin, nous citerons sa *Satire*, publiée en 1813, son *Ode sur le mariage du duc de Berry*, et sa dernière *Ode sur la statue de Louis XIV*.

Il a donné une très-bonne édition du cours de littérature de La Harpe, qu'il a fait précéder d'une vie de cet écrivain, et qu'il a augmenté d'un volume de sa composition consacré à l'examen du théâtre de La Harpe.

Il a travaillé jadis au Journal de l'Empire, et aujourd'hui il coopère à la rédaction de la Quotidienne. En outre, il est l'éditeur et le principal rédacteur des *Lettres Champenoises*.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

En traitant le sujet d'Oreste, je ne me suis point dissimulé les objections de plus d'un genre qui seraient faites. Je prévoyais que d'un côté on se récrierait sur le choix du sujet, et que de l'autre on mettrait en avant les noms de Crébillon et de Voltaire ; car il a toujours été plus facile de trouver des noms que des raisons. Mon dessein n'est pas de répondre à ces objections, et de juger les jugemens qui ont été portés. Je suis convaincu qu'il entre, comme le disait le bon abbé de Saint-Pierre, autant de préjugés dans nos jugemens que de drogues dans la thériaque, et cela me suffit. S'il est d'ailleurs des questions où la liberté des opinions doive être absolue, ce sont les questions littéraires. On peut déraisonner impunément en littérature ; les sots y ont d'immenses priviléges ; il n'en est pas de même en politique où un faux raisonnement a presque toujours les plus terribles conséquences.

Je laisse donc les critiques s'évertuer sur la

tragédie antique et sur la tragédie historique ; je les laisse se perdre dans des discussions sans fin pour prouver qu'il ne faut plus présenter aux peuples modernes que des *faits domestiques*. Qu'ils crient anathème contre les anciennes poétiques, contre les vieux ressorts de *terreur* et de *pitié ;* qu'ils proscrivent à jamais ces antiques lambeaux qui pendent depuis tant de siècles aux murs de l'école d'Aristote, à eux permis : seulement je réclamerai pour moi cette liberté indéfinie que j'accorde aux autres.

Les noms de Voltaire et de Crébillon sont fort imposans sans doute ; et c'est une grande témérité de penser que, quoiqu'ils aient l'un et l'autre traité le sujet d'Oreste, cette tragédie reste encore à mettre au théâtre. Cependant c'est un fait ; et ce qui le prouve invinciblement, c'est que leurs pièces n'ont pu se maintenir à la scène, quoiqu'on ait souvent essayé de les y reproduire ; c'est que Chénier avait commencé une *Electre* dont nous avons des fragmens ; c'est que cinq ou six auteurs ont en ce moment des *Oreste* qui n'aspirent qu'à sortir de l'obscurité du portefeuille.

Je suis loin de penser que l'art dramatique ait fait des progrès depuis les grands maîtres, et que l'on puisse aller plus loin qu'eux dans

la peinture des passions, dans l'expression des sentimens, et dans la science du coloris poétique; je ne craindrais pas de dire cependant que quelques parties de l'art ont été perfectionnées. Il ne serait plus permis aujourd'hui d'introduire sur la scène de ces personnages qui s'ignorent eux-mêmes, qui parlent et agissent sous des noms supposés jusqu'à ce qu'un vieillard *obligé* vienne leur apprendre le grand secret et leur révéler leur origine. Ces questions d'État sont du ressort des tribunaux et non du domaine de la tragédie. C'est pourtant sur un pareil moyen qu'est fondée l'*Electre* de Crébillon.

On ne tolèrerait plus aujourd'hui qu'un poëte, pour suspendre une reconnaissance et gagner du terrain, se permît un escamotage comme l'a fait Voltaire dans *Oreste*, et qu'au moment où le fils d'Agamemnon, prêt à se découvrir, dit *Je suis*..... un personnage vienne tout à point pour lui couper la parole et l'empêcher de dire *Oreste!* Ce n'est point avec de pareils ressorts qu'on doit se ménager des péripéties, et ces tours de passe-passe ne sont plus compatibles avec nos mœurs dramatiques.

Oreste est une des plus belles et des plus terribles figures du théâtre des Grecs; c'est

un de ces types primitifs qui complètent en quelque sorte leur système sur la fatalité. Les trois tragiques anciens s'en sont emparés; les Romains l'avaient également transporté sur leur scène; et toute nation qui a un théâtre doit l'y naturaliser, ou en avoir l'équivalent.

Alfieri, en traitant ce sujet, lui a donné une physionomie neuve; il a pris tout ce qui était bien dans ceux qui l'avaient traité avant lui, et a su créer des beautés nouvelles; non que sa tragédie, telle qu'il l'a conçue, puisse satisfaire des spectateurs accoutumés à la régularité des pièces françaises; elle est vivement empreinte de tous les vices de son système. Des monologues sans fin, des scènes qui se répètent, des allées et venues continuelles, de l'emphase et de la déclamation, tels sont les principaux défauts qui se font sentir dans cette composition, qui cependant renferme, je le répète, des beautés du premier ordre; je n'en veux citer que la reconnaissance, une des plus belles peut-être qu'il y ait au théâtre, et que je n'ai presque fait que traduire.

Si, en mettant en scène le sujet d'Oreste, je n'étais pas sans inquiétude sur le reproche qu'on pourrait me faire d'avoir osé entrer dans la carrière après Voltaire et Crébillon,

j'avoue que du moins j'étais pleinement rassuré sur l'espèce d'opposition que l'on n'est que trop exposé à rencontrer aujourd'hui, quand on traite un sujet qui prête aux allusions, et dont peut s'emparer l'esprit de parti; aussi je ne saurais exprimer quel fut mon étonnement quand on vint m'annoncer, quelques jours avant la première représentation, qu'une violente cabale était montée contre ma pièce, et que sa chute était décrétée. Les hostilités dont on me menaçait avaient un caractère trop gratuitement odieux pour qu'il me fût permis d'y croire, et je refusai d'ajouter foi aux avis qui m'étaient donnés. L'évènement a prouvé que ces avis n'étaient que trop fidèles: Oreste a été plus vivement poursuivi par les libéraux, qu'il ne l'avait été jadis par les furies; et la malveillance a pris si peu soin de se déguiser, que le mot *cabale* ne paraîtra ici à personne un de ces lieux communs derrière lesquels va se réfugier l'amour-propre d'un auteur.

En effet, les billets (*) qu'à la première représentation on fesait circuler entre le troisième et le quatrième acte, et lorsqu'on

(*) Ces billets portaient : LES ÉCOLES DE DROIT ET DE MÉDECINE SONT MENACÉES ; UNION ET FORCE.

commençait à craindre pour le succès de la pièce; les violences qui, comprimées à la seconde représentation par de nombreux applaudissemens, ont éclaté à la troisième, et se sont prolongées si scandaleusement, que le premier vers de la pièce n'a pu être prononcé; les lettres anonymes que j'ai reçues, et dont l'une, publiée dans les journaux, annonçait que l'on avait résolu *d'immoler Oreste aux mânes de Lallemand;* les menaces qui ont été faites aux acteurs, s'ils reparaissaient dans ma tragédie; les petits bulletins affichés sur les portes des Écoles de Droit et de Médecine; l'acharnement avec lequel on a, pendant un mois que la quatrième représentation a été annoncée, lacéré sur l'affiche le nom d'*Oreste,* tout cela ne laisse aucun doute sur le complot qui a été formé contre moi, et je dis contre moi, car il a été patent pour tout le monde que ce n'était pas ma pièce que l'on poursuivait, mais moi, écrivain royaliste, moi qui depuis long-tems défends dans les journaux les principes monarchiques et les doctrines de la légitimité....

Cependant, les manœuvres dont j'étais la victime avaient un caractère si marqué de persécution, qu'elles avaient excité l'indignation de tous les honnêtes gens, et je ne doute pas

que les dispositions bienveillantes, dont j'avais reçu des témoignages non équivoques, n'eussent enfin fait prévaloir le parti de la justice ; mais cette fatalité qui poursuivait jadis mon héros semblait s'être attachée à ma pièce ; cette quatrième représentation, suspendue pendant long-tems par l'absence de l'acteur chargé du premier rôle, avait été deux fois fixée et deux fois remise : j'espérais enfin triompher de tous ces obstacles, lorsqu'une décision du conseil des ministres est intervenue, qui a ordonné la suspension d'*Oreste* jusqu'à nouvel ordre.

Que faire ? Se soumettre, et attendre.....

. . . . . .

—

PERSONNAGES.

ÉGISTE.
ORESTE.
PILADE.
CLITEMNESTRE,
ÉLECTRE.
PAMMÈNE.
GARDES.

La seène est à Argos.

ORESTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente les bords de la mer. A gauche est le tombeau d'Agamemnon ; à droite s'élève le palais des rois de Mycènes ; dans l'éloignement on découvre Argos.

SCÈNE I.

ÉLECTRE, seule.

(Elle tient une urne ornée de feuillages, qu'elle dépose au tombeau d'Agamemnon.)

Toi, que du sein des morts réveillent mes accens,
Reçois mes derniers vœux et mon dernier encens ;
Tu ne me verras plus apporter à ta cendre
Le tribut de ces pleurs qu'ici je viens répandre.
Mon père ! trop long-tems auprès de ce tombeau
J'ai traîné de mes jours l'inutile fardeau ;
Trop long-tems, d'un vengeur nourrissant l'espérance,
J'ai pensé que les dieux, touchés de ma constance,
D'Oreste dans Argos hâteraient le retour,

Et daigneraient enfin le rendre à mon amour :
De ces dieux contre nous la haine conjurée
A proscrit sans retour la famille d'Atrée.
O toi dont je sauvai les jours si précieux,
Oreste, jouis-tu de la clarté des cieux?
Te souvient-il encor d'Électre, cher Oreste?
Ce tombeau te réclame, et du fils de Tyeste
Il demande le sang. Hélas! dans mes malheurs
Je n'ai pu l'arroser que de stériles pleurs :
C'est à toi qu'appartient de punir un grand crime;
Viens, les dieux à ton glaive ont promis la victime,
Viens, ô mon frère!...

SCÈNE II.

CLITEMNESTRE, ÉLECTRE.

ÉLECTRE.

Vous! vous, Madame, en ces lieux!

CLITEMNESTRE.

Vous me fuyez, Électre, et détournez les yeux,
Il ne vous souvient plus que je suis votre mère.
Laissez-moi partager ce sacré ministère;
A ces pieux devoirs je veux m'associer;
Peut-être que les dieux que je viens supplier,
A mes vœux désormais devenus plus propices,
Daigneront recevoir mes secrets sacrifices.

ÉLECTRE.

Pour présenter l'encens sur les autels des dieux,
Il faut une main pure, il faut un cœur pieux.

CLITEMNESTRE.

Ah! laissez-moi l'espoir de fléchir leur colère,
D'apaiser par mes dons l'ombre de votre père!

ÉLECTRE.

Mon père! Vous n'osez l'appeler votre époux;
Tous vos droits sont perdus à ce titre si doux.
Gardez-vous, croyez-moi, gardez-vous de descendre
Dans l'enceinte sacrée où repose sa cendre:
C'est là, l'oubliez-vous, qu'un poignard assassin
Du grand Agamemnon a déchiré le sein;
C'est là que sous vos coups a succombé mon père!
Vous, que je n'ose plus nommer encor ma mère,
Fuyez, et laissez-moi seule avec mon ennui;
Egiste vous attend, retournez près de lui,
Et d'Atride en ces lieux ne troublez plus la cendre.
Le tombeau contre vous ne peut-il le défendre?
Et ne craignez-vous pas qu'à votre seule voix,
De la tombe muette interrompant les lois,
Son ombre courroucée?...

CLITEMNESTRE.

Ah! si je vous fus chère,
O ma fille, épargnez votre coupable mère!
Si vous saviez combien mes destins sont affreux,
Combien les dieux pour moi se montrent rigoureux!

ÉLECTRE.

Ce n'est encore là que le premier supplice
Que vous garde des dieux l'inflexible justice!
Un autre, plus cruel cent fois que les remords,
Gardez-vous d'en douter, vous attend chez les morts:
Là, vous retrouverez Agamemnon lui-même,

Non pas le front paré du sacré diadême,
Mais pâle, mais sanglant, mais tout défiguré,
Tel qu'il était enfin quand un bras égaré
Se plongea dans son sang; là, cet horrible spectre...

CLITEMNESTRE.

Vous me faites frémir! n'achevez pas, Électre.
Ah! ces tourmens affreux dont vous me menacez
Dans le fond de mon cœur semblent s'être amassés.
Pour les accroître encor, quittant le noir rivage,
Mon époux en tous lieux vient m'offrir son image;
Aux autels, sur mon trône, un spectre ensanglanté,
La fureur dans les yeux, s'assied à mon côté.
Cette nuit même encor, son ombre menaçante
A rempli tous mes sens d'horreur et d'épouvante.
Écoutez! écoutez! et vous allez juger
Si vous devez ici me plaindre ou m'outrager.
C'était l'heure où des nuits la paisible courrière
Épandait les torrens de sa pâle lumière;
Mon esprit, agité par de sombres terreurs,
Du sommeil vainement implorait les douceurs;
Je veillais!... Tout-à-coup, du milieu des ténèbres,
Un spectre, enveloppé de ses voiles funèbres,
Près de moi, sur mon lit, est venu se placer;
J'ai senti dans mon cœur tout mon sang se glacer.
« Quoi! tu dors, m'a-t-il dit, épouse criminelle,
» Quand au fond des enfers ma vengeance t'appelle!
» Tu dors, et près de toi repose l'assassin
» Qui du fer parricide arma jadis ta main!
» Lève-toi! lève-toi! c'est au fils de Tyeste
» A baigner de son sang cette couche funeste.
» Secondez ma fureur, ô filles de l'enfer!... »

À ces mots, dans sa main je vois briller le fer;
Je frémis... je m'élance... Arrête! m'écrini-je.
« Quoi! tu veux le défendre, épouse sacrilége!
» Tu veux le dérober à mon juste courroux!
» Eh bien! mourez tous deux percés des mêmes coups;
» Vos forfaits sont égaux, qu'égal soit le supplice,
» Et que des mêmes nœuds la mort vous réunisse... »
Je veux fuir; mais, saisie et d'horreur et d'effroi,
Mes genoux incertains se dérobent sous moi;
Je tombe, et, sur la pierre étendue et sans vie,
J'ignore quelle main au trépas m'a ravie.
Voilà dans quels tourmens se consument mes jours,
Ma fille; car enfin, oui, vous l'êtes toujours;
Oui, malgré vos fureurs, vous m'êtes toujours chère,
Et la coupable épouse est encor tendre mère.

ÉLECTRE.

Et cependant ces murs sont pleins de mes revers;
Égiste, à votre cour, me flétrit de ses fers,
De son horrible aspect m'impose le supplice.
Si de tant de rigueurs vous n'êtes pas complice,
Pourquoi, dans ce palais, souffrez-vous qu'à vos yeux
On avilisse ainsi le sang de mes aïeux?
Cessez de me vanter vos repentirs frivoles;
Qu'en ai-je recueilli? de stériles paroles!
Et j'en ai trop long-tems attendu les effets,
Pour qu'il me soit permis d'espérer vos bienfaits!

CLITEMNESTRE.

Eh! ne savez-vous pas de quelle récompense
Égiste me paya la suprême puissance,
Et comment son orgueil, si long-tems contenu,
Sans nul déguisement me fut enfin connu?

A peine sur son front j'eus mis le diadême,
Que contre mon pouvoir il conspira lui-même,
Et que, me reléguant au fond de mon palais,
De mon trône il osa m'interdire l'accès.
Je parlai de mes droits, mais il me fit connaître
Que je m'étais donné moins un époux qu'un maître,
Et que ce maître ailleurs était porter son choix
Si de sa volonté je n'adorais les lois.

ÉLECTRE.

Et, démentant l'orgueil de votre antique race,
Vous n'avez point puni son insolente audace!
Et votre bras n'a point enfoncé dans son flanc
Ce même fer jadis teint d'un plus noble sang!
Avez-vous donc frémi d'une telle victime,
Et ce bras ne sait-il s'armer que pour le crime?
Non, je n'attends plus rien de votre repentir,
Et c'est d'une autre main que le coup doit partir.
Un vengeur inconnu nous est gardé peut-être;
C'est le glaive à la main qu'il se fera connaître,
C'est lui qui vengera le sang d'Agamemnon.
O toi, mon cher Oreste...

CLITEMNESTRE.

Arrêtez! Dieux! quel nom!...
Puisse ce fils jamais ne toucher cette terre!
Puisse-t-il...

ÉLECTRE.

A ces vœux je reconnais ma mère;
Vœux cruels que les dieux peut-être ont accomplis!

CLITEMNESTRE.

Que je suis malheureuse! Hélas! je n'ai qu'un fils,

Qu'un fils, et le destin, pour combler ma misère,
Interdit pour jamais sa présence à sa mère !
Égiste vient ; cachons notre trouble à ses yeux.

SCÈNE III.

ÉGISTE, CLITEMNESTRE, ÉLECTRE.

ÉGISTE.

Quel sujet si souvent vous attire en ces lieux,
Madame ? Pourquoi donc, y devançant l'aurore,
Auprès de ce tombeau vous retrouvé-je encore ?
Ne mettrez-vous jamais de terme à vos douleurs,
Et serai-je toujours poursuivi de vos pleurs ?

CLITEMNESTRE.

Egiste, par mes soins vous êtes sur le trône ;
Sur votre front c'est moi qui plaçai la couronne :
Ce haut rang n'a-t-il point satisfait votre orgueil ?
Jouissez des honneurs et laissez-moi mon deuil.

ÉGISTE.

De ce deuil éternel je pénètre la cause,
Et de vos sentimens je vois trop qui dispose ;
Mais je suis las enfin, et j'atteste les dieux
Qu'avant que le soleil ait éclairé ces lieux
Celle qui dans ma cour entretient tant de haines
Ira porter ailleurs et ses cris et ses chaînes.

ÉLECTRE.

Eh ! qu'ai-je demandé que de quitter des lieux
Où ta vue à toute heure importune mes yeux ?

Mais l'aspect de mes fers a pour toi trop de charmes,
Et tu ne voudras pas te priver de mes larmes.
Des larmes ! ce sont là tes plaisirs les plus doux.

EGISTE, à Clitemnestre.

Vous l'entendez, Madame, et d'un juste courroux....

ÉLECTRE.

Ton courroux ! Mon mépris en fit toujours justice.

ÉGISTE.

Ah ! c'en est trop !...

CLITEMNESTRE.

Seigneur ! !!...

ÉGISTE.

Gardes, qu'on la saisisse ;
Et que son insolence...

CLITEMNESTRE.

Égiste, oubliez-vous
(A Électre.)
Qu'elle est ma fille, et vous qu'Égiste est mon époux ?

ÉGISTE.

C'est la fille d'Atrée !

ÉLECTRE.

Et moi, dans ce perfide
Je ne verrai jamais que l'assassin d'Atride !

CLITEMNESTRE.

Arrêtez ! arrêtez ! ne le voyez-vous pas,
Ces lieux sont tout entiers consacrés au trépas ?
Du grand Agamemnon repose ici la cendre;
Vous l'oubliez, Seigneur, et je dois vous l'apprendre.

ÉGISTE.

Mais vous, de qui l'orgueil en tous lieux me poursuit,
Quand Atride tomba dans l'éternelle nuit,
Ne vous souvient-il plus quel bras l'y fit descendre?
Vous l'oubliez, Madame, et je dois vous l'apprendre.

CLITEMNESTRE.

Moi, l'oublier, Seigneur! Ah! qui sait mieux que vous
Si j'ai des dieux vengeurs évité le courroux?
N'est-ce donc pas pour vous que cette main tremblante
Osa s'armer du fer dans cette nuit sanglante?...

ÉGISTE.

Ne me fatiguez plus d'un reproche éternel:
Le bras qui fit le crime est le seul criminel.

CLITEMNESTRE.

O dieux! c'est pour lui seul que parjure, adultère,
J'ai trahi mes devoirs et d'épouse et de mère;
Et, quand de mes forfaits il jouit aujourd'hui,
Il vient me reprocher ce que j'ai fait pour lui!

ÉLECTRE.

Ombre d'Agamemnon, viens, viens goûter la joie
De les voir l'un et l'autre à la discorde en proie!
Oui, c'est le seul plaisir que les dieux ennemis
A ma longue infortune ont encore permis!
Poursuivez! poursuivez! D'un fatal hyménée
S'accomplit à la fin l'horrible destinée:
Le voile se déchire, et j'espère qu'un jour,
Fatigués tous les deux d'un exécrable amour,
Vous-même en briserez l'épouvantable chaîne:
Voilà ce qu'aujourd'hui, voilà ce que ma haine

Vous prédit, et voilà les funestes adieux
Que ma fureur vous laisse en partant de ces lieux!

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

CLITEMNESTRE, ÉGISTE.

ÉGISTE.

Ainsi de vos bontés tel est donc le salaire,
Et c'est là le respect qu'elle garde à sa mère!
Pour moi de ses fureurs je ne suis point surpris;
N'accusez maintenant que vous de ses mépris.
Je l'avais bien prévu: dès long-tems ma prudence
Eut dessein d'étouffer le mal en sa naissance;
Du sang dont elle sort je voulais la punir;
Je voulais... Mais vos pleurs ont su me retenir.
Vous voyez qu'aujourd'hui vous en portez la peine.
Croyez-moi, l'on n'est pas à la fois mère et reine;
Pour mon repos, le vôtre, et notre sûreté,
L'intérêt de l'État doit seul être écouté.
N'avons-nous pas assez d'ennemis? Cet Oreste
Vit encor; son nom seul peut nous être funeste.

CLITEMNESTRE.

Funeste! Et quand bien même il les eût conservés,
Ces jours qu'à tant d'affronts le ciel a réservés,
Que pourrait-il? Errant, fugitif, sans asile,
Privé de tout secours, traînant de ville en ville
Les malheureux débris du nom d'Agamemnon,
N'ayant dans l'univers d'autre bien que ce nom,

Osera-t-il venir, bravant votre puissance,
Réclamer dans Argos les droits de sa naissance ?
Ah ! ne nous forgeons point de ces vaines terreurs !
D'Oreste on ne connaît encor que les malheurs,
Et mon fils est bien moins à redouter qu'à plaindre.

ÉGISTE.

Tant qu'il vivra, Madame, il me faudra tout craindre,
Et je veux assurer à la fin mon repos.

CLITEMNESTRE.

Que vous faut-il de plus ? Seul maître dans Argos,
Tout n'est-il pas soumis à vos ordres suprêmes ?
Mycènes vous révère à l'égal des dieux mêmes.
Sur le trône affermi, ceint du bandeau des rois,
On craint votre puissance, on redoute vos lois :
Qui dans la Grèce entière oserait les enfreindre ?

ÉGISTE.

Tant qu'il vivra, Madame, il me faudra tout craindre !
Mais ne devez-vous pas vous-même, à votre tour,
Autant et plus que moi redouter son retour ?
Si nous devons en croire un oracle funeste,
Vous ne mourrez jamais que de la main d'Oreste :
Ainsi donc, s'il revient, vos destins sont remplis.

CLITEMNESTRE.

Il est vrai ; mais enfin je reverrais mon fils !

ÉGISTE.

Vous ne le verrez point, perdez-en l'espérance.
Dès long-tems contre lui dut s'armer ma vengeance ;
D'émissaires nombreux les chemins sont converts,
Et, s'il ose paraître, il tombe dans mes fers.

CLITEMNESTRE.

Eh ! quoi donc ! votre haine ardente à le poursuivre...

ÉGISTE.

Pour un roi détrôné c'est un crime de vivre ;
Qu'il l'expie...

CLITEMNESTRE.

Ah ! Seigneur !...

ÉGISTE.

Rien ne peut me fléchir ;
De la race d'Atride, oui, je veux m'affranchir ;
D'Oreste sans retour la vie est condamnée ;
Qu'Électre loin de moi traîne sa destinée,
Qu'elle parte : tels sont mes ordres absolus.

CLITEMNESTRE.

Vous, que j'ai fatigués de mes vœux superflus,
Et dont je n'éprouvai jamais que la colère,
Dieux cruels, exaucez les larmes d'une mère !
Pour moi je ne viens point implorer votre appui ;
C'est un fils qu'à vos soins je confie aujourd'hui :
De mes jours malheureux acceptez ce qui reste,
Et conservez du moins ceux de mon cher Oreste.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

ÉGISTE, PAMMÈNE.

PAMMÈNE.

Si l'on en croit les bruits qu'on sème dans Argos,
Seigneur, et dont ici dépend votre repos,

Cet ennemi, qui dut vous ravir la lumière,
Lui-même aurait enfin terminé sa carrière.
Oreste...

ÉGISTE.

Se peut-il? ne me trompes-tu pas?
Quels témoins sont, dis-moi, garans de son trépas?

PAMMÈNE.

Je l'ignore, Seigneur. A mon devoir fidèle,
Je suis venu d'abord, n'écoutant que mon zèle,
Vous confier le bruit qu'on répand sur sa mort,
Sans connaître en quels lieux il a fini son sort.

ÉGISTE.

O ciel! s'il était vrai! Mais craignons, cher Pammène,
Que d'un trompeur espoir on n'ait flatté ma haine.
Je ne puis croire encor que les dieux ont permis
Que je triomphe enfin de tous mes ennemis.
Mais, quels que soient ces bruits, du moins avec adresse
Sachons en profiter, et que toute la Grèce,
Vrais ou faux, les adopte, et, subissant ma loi,
Ne reconnaisse enfin d'autre maître que moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

Non! je n'en doute plus, c'est le palais d'Atrée!
Salut, ô murs d'Argos! salut, terre sacrée,
Que Pélops, mon aïeul, vit fleurir sous ses lois!
Après dix ans d'exil enfin je vous revois!
Pilade, embrassons-nous. C'est donc ici qu'Atride
Sans défense est tombé sous un fer parricide!
C'est ici que, le front ceint du sacré bandeau,
L'assassin de mon père insulte à son tombeau!
Oh! combien il tardait à mon impatience
Sur ces funestes bords d'apporter la vengeance!

PILADE.

Modère, cher Oreste, un indiscret transport;
Au lieu de l'apporter, viens-tu chercher la mort?
Considère ces lieux : tu parles de vengeance,
Et partout du tyran veille la défiance:
Ne sais-tu pas qu'ici les yeux des délateurs
Incessamment ouverts vont lire au fond des cœurs,
Que même la pensée y peut être surprise?
Oui, crois-moi, si tu veux achever l'entreprise

Que depuis si long-tems ton courage poursuit;
Si de tant de travaux tu veux cueillir le fruit;
Réprime ton ardeur, et d'un ami fidèle
Écoute les conseils et laisse agir le zèle.
De la tendre amitié qui m'unit à ton sort
Tu ne peux plus douter...

ORESTE.

En douter! moi! la mort
Viendra trancher mes jours avant que je l'oublie,
Avant que soit rompu le saint nœud qui nous lie!
Pilade, ô mon ami, je me confie à toi;
Qu'ici ta volonté soit ma suprême loi.
Eh! sans toi, que serait le malheureux Oreste?
Sans cesse poursuivi par un destin funeste,
Proscrit dès mon enfance, errant de mers en mers,
J'ai de mon infortune étonné l'univers.
Toi seul, toi seul, Pilade, à mon malheur fidèle,
Du plus beau dévoûment noble et touchant modèle,
Quand des dieux ennemis j'étais abandonné,
A mes destins errans tu restas enchaîné;
Toi seul tu partageas mes maux et ma misère,
Tu me donnas le nom, le nom si doux de frère...
Va, quel que soit mon sort, je ne pourrai jamais
M'acquitter de ma dette et payer tes bienfaits...

PILADE.

Ah! puisses-tu jouir de destins plus prospères,
Et bientôt remonter au trône de tes pères!
Mes vœux seront remplis! Mais quels dangers, hélas!
Dans ce hardi projet vont arrêter nos pas!

ORESTE.

Crois-tu donc que les Grecs, en revoyant Oreste,

Balancent un moment entre Atride et Thyeste ?
Je n'aurai qu'à paraître, ils salûront en moi
Le sang d'Agamemnon et le fils de leur roi.

PILADE.

Combien tu connais peu ce peuple et ses caprices !
Fameux par ses erreurs et par ses injustices,
Frivole dans ses choix, inconstant et léger;
Prompt à se prévenir, et plus prompt à changer,
Il promène au hasard sa faveur incertaine,
Et passe tour à tour de l'amour à la haine :
Jadis il révérait le sang d'Agamemnon,
Et peut-être en a-t-il oublié jusqu'au nom.

ORESTE.

Oublié jusqu'au nom ! O ciel ! se peut-il croire
Qu'Argos de tes bienfaits ait perdu la mémoire,
Mon père ? se peut-il que, trahissant sa foi,
La Grèce dans Égiste ait reconnu son roi ?
Mais il te reste un fils, un fils qui va répandre
Ce sang que dès long-tems a réclamé ta cendre ;
Ton perfide assassin va payer ses forfaits :
Ce fer l'ira chercher jusque dans son palais...

PILADE.

O ciel ! pourrais-tu bien ?...

ORESTE.

Il faut qu'il voie Oreste
Tel qu'autrefois Atrée apparut à Thyeste.

PILADE.

De Delphes consulté sur nos desseins secrets
Ne te souvient-il plus quels furent les décrets ?
Ne te souvient-il plus que d'un profond mystère...

ORESTE.

Eh ! qu'importe un oracle à qui venge son père ?
Mon père est-il vengé, si son lâche assassin
Ignore que c'est moi qui lui perce le sein ?

PILADE.

Au nom de l'amitié qui pour jamais nous lie,
Par les mânes d'Atride un ami t'en supplie,
Laisse-moi seul agir !... Et ne vois-tu donc pas
Que partout les périls sont semés sur nos pas ?
Ne sais-tu point qu'ici notre seule présence
Va d'Égiste éveiller l'active défiance ?
Les premiers feux du jour auront à peine lui
Que nous serons saisis et traînés devant lui.
Que faire ?...

ORESTE.

Le frapper !

PILADE.

Quoi ! seul et sans défense ?
Es-tu venu chercher la mort ou la vengeance ?

ORESTE.

La vengeance d'abord, ensuite le trépas !

PILADE.

Tu veux venger ton père et ne le venges pas ;
Sans fruit et sans raison tu hasardes ta vie :
Avant qu'à tous les deux elle nous soit ravie,
Que le tyran frappé descende aux sombres bords,
Et qu'avant nous son ombre arrive chez les morts.

ORESTE.

Eh bien ! que prétends-tu ?

PILADE.

Recourir à l'adresse.

ORESTE.

Quoi ! tu veux jusque-là que ma fierté s'abaisse ?

PILADE.

Tel est l'ordre des dieux. As-tu donc oublié
Ce que sur nos desseins l'oracle a publié ?
« Égiste doit périr ; mais qu'une feinte utile
» Au fer jusqu'à son cœur ouvre un chemin facile. »
Laisse-moi donc agir : déjà j'ai sur tes pas
Adroitement semé le bruit de ton trépas ;
De ce bruit laissons-le quelque tems se repaître.

ORESTE.

Mais enfin dans sa cour il nous faudra paraître ;
De quel prétexte alors...

PILADE.

Nous feindrons que tous deux
Par Strophus envoyés, nous venons en ces lieux
Annoncer de ta mort la nouvelle certaine.

ORESTE.

Il me reconnaîtra ?

PILADE.

Mais comment ?

ORESTE.

A ma haine !

PILADE.

Étrangers dans Argos, sans secours, sans appui,
C'est l'unique moyen d'arriver jusqu'à lui.

ORESTE.

J'en connais un plus sûr.

PILADE.

Quel est-il ?

ORESTE.

Mon épée !

PILADE.

Ah ! crains que ta vengeance ici ne soit trompée !

ORESTE.

Que je meure, pourvu que meure l'assassin !

PILADE.

Mais rien n'est préparé pour un si grand dessein.

ORESTE.

Mon nom seul....

PILADE.

Te nommer ! n'est-ce pas, cher Oreste,
Compromettre les jours d'une sœur qui te reste ?
Car enfin si d'Électre....

ORESTE.

Électre ! Ah ! ciel ! quel nom
Viens-tu de prononcer ? Le sang d'Agamemnon
Ici depuis long-tems n'a de droits qu'à la haine :
De sa naissance Électre aura porté la peine.

PILADE.

Peut-être elle respire, et peut-être en ces lieux
Pour ton prochain retour elle implore les Dieux ;
Peut-être Clitemnestre, allégeant sa misère...

ORESTE.

Ah ! ne me parle pas, Pilade, de ma mère !
Dieux ! témoins des forfaits qu'ici je viens punir,

A mes yeux incertains dérobez l'avenir ;
Quoi que vous ordonniez, je le jure !...

PILADE.

Silence !
J'entends du bruit... Vers nous une femme s'avance...

ORESTE.

Quelle auguste douleur respire dans ses traits !

PILADE.

Eloignons-nous.

ORESTE.

Pourquoi ?

PILADE.

Sur nos desseins secrets
Nous avons, tu le sais, fait serment de nous taire.
Gardons-nous d'en laisser pénétrer le mystère.

ORESTE.

Que craindre d'une femme ?

PILADE.

Ah ! viens. A tous les yeux
Dérobons avec soin ta présence en ces lieux.
(Ils s'éloignent.)

SCÈNE II.

ÉLECTRE.

Je suis seule, approchons ; voici l'instant propice
Pour offrir à ta cendre un secret sacrifice.
Puissent ces noirs festons et ce pieux encens,

Mon père, consoler tes mânes gémissans!
Puissent les justes dieux, les dieux vengeurs du crime,
Sur ta tombe oubliée amener la victime!
Puisse Oreste, s'armant de ce même poignard....
Mais on vient; c'est Égiste, évitons son regard.

SCÈNE III.

ÉGISTE, ÉLECTRE.

ÉGISTE.

Madame, demeurez : à ce tombeau fidèle,
Toujours votre douleur en ces lieux vous rappelle;
Vous y venez chercher ce triste souvenir
Dont votre ame en secret aime à s'entretenir.

ÉLECTRE.

J'y venais invoquer la céleste colère,
Et j'y fesais des vœux pour le retour d'un frère.

ÉGISTE.

D'un frère, dites-vous?

ÉLECTRE.

Je ne m'en cache pas :
C'est à lui que les dieux ont promis ton trépas,
Et je venais hâter l'effet de leur promesse.

ÉGISTE.

Ainsi vous vous flattez que bientôt dans la Grèce
Vous verrez de retour ce frère, et que son nom
Suffira pour venger la mort d'Agamemnon?

ÉLECTRE.

Oui, cet espoir a seul soutenu ma constance.
Ah! si je n'avais pas espéré la vengeance,
Crois-tu que, si long-tems docile en mes revers,
J'aurais pu supporter la honte de mes fers?
Non, cette main, fidèle au sang dont je suis née,
Aurait sur ce tombeau tranché ma destinée;
Elle m'eût affranchi, en fesant son devoir,
Du plus grand des tourmens, de celui de te voir.

ÉGISTE.

Si pour vous ma présence est un si grand supplice,
Que tardez-vous encore? ordonnez qu'il finisse:
Aussi bien cet Oreste, objet de votre amour,
Dont se plaît votre haine à rêver le retour,
N'en doutez pas, malgré les Dieux et leur promesse,
Ne reverra jamais les rives de la Grèce.

ÉLECTRE.

Que dites-vous?

ÉGISTE.

Jamais! je vous le dis encor.
Sachez que votre frère...

ÉLECTRE.

Eh bien! mon frère?

ÉGISTE.

Est mort!

ÉLECTRE.

Se pourrait-il? grands Dieux?

ÉGISTE.

Par un témoin fidèle

Argos en ce moment en reçoit la nouvelle.

ÉLECTRE.

Tu me trompes !... mais non, non, ta sécurité
Ne révèle que trop l'affreuse vérité ;
Si mon frère vivait tu serais moins tranquille.
Vous qui, tenant la foudre en vos mains inutile,
Applaudissez au crime ou le laissez en paix,
Voilà votre justice et voilà vos bienfaits,
Impitoyables Dieux ! Le dernier des Atrides,
Le reste infortuné du sang des Pélopides,
Du sang à qui la Grèce a dû tous ses héros,
Cet Oreste qu'un jour vous deviez dans Argos
Vous-mêmes ramener tout plein de sa vengeance,
Loin des murs paternels est tombé sans défense,
Peut-être sous les coups du plus vil des mortels,
Peut-être quand ses mains embrassaient vos autels ;
Et celui qui, d'Atrée usurpant la couronne,
S'est frayé par le meurtre un chemin vers le trône ;
Celui qui, défiant votre impuissant courroux,
A vos autels jamais n'a fléchi les genoux,
Qui jusque sous vos yeux triomphe de son crime,
Et de fers odieux accable sa victime,
Jouit tranquillement du prix de ses forfaits !
Voilà votre justice, et voilà vos bienfaits ! ! !

ÉGISTE.

Je vous laisse exhaler une inutile plainte,
Et vais sur mes desseins vous parler sans contrainte ;
Mais voici votre mère, et je veux à mon tour
Devant elle et sur vous m'expliquer sans détour.

SCÈNE IV.

ÉGISTE, CLITEMNESTRE, ÉLECTRE.

CLITEMNESTRE.

Ciel! que viens-je d'entendre, et quelle voix funeste
A de sinistres bruits mêle le nom d'Oreste?
Serait-il vrai? grands Dieux, l'auriez-vous donc permis?
Mes maux sont-ils comblés, et n'ai-je plus de fils?
Ah! Seigneur, d'un seul mot dissipez mes alarmes.

ÉGISTE.

Pour d'autres tems, Madame, il faut garder vos larmes.
Il est vrai, votre fils a terminé son sort;
D'aujourd'hui seulement je règne, et par sa mort
Sur mon front pour jamais s'affermit la couronne.
Mais je m'estimerais trop indigne du trône
Si, démentant ma haine au sang d'Agamemnon,
Je n'ôtais tout espoir de relever son nom;
Et si je permettais que de ce sang funeste
On osât dans ma cour entretenir le reste.
Dès long-tems votre fille a fatigué mes yeux,
Vous ne l'ignorez pas; ses cris séditieux,
Accueillis dans Argos, répétés dans Mycènes,
Contre moi de la Grèce ont soulevé les haines.
Et l'on dit qu'en secret elle a promis sa main
A qui me plongerait un poignard dans le sein.
Il faut à ses fureurs à la fin mettre un terme,
Il faut les étouffer jusqu'en leur dernier germe;
Et, puisqu'elle prétend aux douceurs de l'hymen,

Pour elle j'ai fait choix d'un époux, et demain
Aux autels par vous-même elle sera menée.

CLITEMNESTRE.

Mais cet époux à qui vous l'avez destinée,
Quel est-il?

ÉGISTE.

Un esclave.

CLITEMNESTRE.

Un esclave! grands Dieux!
Oubliez-vous, Seigneur, quels furent mes aïeux?
Quoi! jusque-là d'Atride abaisser la famille!
Non, tant que je vivrai, jamais, jamais ma fille...

ÉGISTE.

Madame, épargnez-moi des discours superflus,
Je vous ai fait savoir mes ordres absolus;
Balancer un moment, c'est se montrer rebelle.
Allez! un soin pressant hors de ces murs m'appelle;
Je vais d'Agamemnon célébrer les festins
Et consulter les dieux sur mes futurs destins.
Que tout à mon retour soit prêt pour l'hyménée.

SCÈNE V.

CLITEMNESTRE, ÉLECTRE.

CLITEMNESTRE.

Vainement à ses lois il me tient enchaînée;
Quel que soit le pouvoir qu'il ait gardé sur moi,
Je saurai résister à cette horrible loi.

De l'honneur de mon sang, ah! je suis trop jalouse;
D'un esclave jamais vous ne serez l'épouse.

ÉLECTRE.

Je le sais!

CLITEMNESTRE.

Eh! quoi donc, est-ce vous que j'entends?
Électre, est-ce bien vous, vous que depuis dix ans
Mes yeux virent toujours menaçante et terrible?
Comment donc aujourd'hui si calme, si paisible...

ÉLECTRE.

Ma mère, écoutez-moi...

CLITEMNESTRE.

Ma mère, dites-vous?
Mais, Électre, jamais, jamais ce nom si doux,
Depuis qu'un autre époux fut admis dans ma couche,
N'était, il m'en souvient, sorti de votre bouche.

ÉLECTRE.

Eh bien! ce nom si doux, je veux vous le donner;
Je veux faire encor plus, je veux vous pardonner.

CLITEMNESTRE.

Me pardonner, à moi, se peut-il?..

ÉLECTRE.

Oui, ma mère.

CLITEMNESTRE.

De mes forfaits, eh quoi! ce serait le salaire?
Non, non, dans ce pardon je vois trop de malheurs;
Non, redeviens Électre, et reprends tes fureurs.
Redonne-moi les noms de parjure, adultère;
Tu me punirais trop en m'appelant ta mère.

ÉLECTRE.

Je vous le dis encor, je veux vous pardonner.
Ce calme a, je le sais, droit de vous étonner;
Mais apprenez qu'il est un terme où l'infortune,
Dépassant à la fin la mesure commune,
Nous laisse avec dédain contempler son courroux,
Et rend enfin notre ame insensible à ses coups.
Je vois qu'il faut céder au destin qui m'entraîne.
Je ne m'explique pas, mais soyez bien certaine
Que, par quelque motif qu'ici je puisse agir,
La fille de Pélops n'aura point à rougir.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

CLITEMNESTRE.

De ce calme effrayant que faut-il que j'augure?
Et de ces derniers mots que dois-je ici conclure?
Mes yeux dans l'avenir se plongent sans espoir;
Je crains d'interroger et tremble de prévoir.
Malheureuse! à quel sort suis-je donc condamnée?
Tant de maux n'ont-ils pas lassé la destinée?
Et, lorsque de mon fils je pleure ici la mort,
Me faudra-t-il verser d'autres larmes encor?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ÉLECTRE, seule.

Oui, j'ai pu de ces fers souffrir l'indigne outrage,
Mais d'un esclave, moi, devenir le partage!
Aux yeux de tous les Grecs supporter cet affront!
Non, tu n'en verras point, tyran, rougir mon front.
A cette injure en vain tu m'auras condamnée;
Je sais ce que prescrit le sang dont je suis née.
O toi! mon frère! ô toi, dont je sauvai les jours,
Quand une main barbare allait trancher leur cours,
Puisqu'enfin succombant aux piéges de Thyeste
Tes yeux se sont fermés à la clarté céleste;
Puisqu'à ton bras ta sœur ne peut plus recourir,
Mon destin est fixé, je n'ai plus qu'à mourir.
Je mourrai!... Dans ta tombe est déposé, mon père,
Ce glaive qu'autrefois une épouse adultère
Aurait voulu plonger au cœur de tous les siens;
Il termina tes jours, qu'il termine les miens.
Ah! loin de regretter une vie importune
Que par tant de malheurs outragea la fortune,
Avec joie aujourd'hui j'embrasse le trépas.

(Oreste et Pilade paraissent dans le fond du théâtre.)

SCÈNE II.

ORESTE, PILADE, ÉLECTRE.

ÉLECTRE.

Quels sont ces étrangers? ils observent mes pas;
Quel dessein les conduit? quels lieux les ont vus naître?
A leurs traits vainement je cherche à les connaître.

PILADE, bas à Oreste.

Elle jette sur nous des regards curieux;
Évitons.

ÉLECTRE.

Quel motif vous amène en ces lieux,
Étrangers? car, s'il faut en croire l'apparence,
Loin des remparts d'Argos vous avez pris naissance.

PILADE.

Il est vrai, dans ces murs nous sommes étrangers;
Battus par la tempête, après mille dangers,
Nous avons à la fin abordé ce rivage.

ÉLECTRE.

Qu'y cherchez-vous?

PILADE.

Égiste; un important message,
A nos soins confié, nous conduit à sa cour.

ÉLECTRE.

Il est absent.

PILADE.

Absent ?...

ÉLECTRE.

Avant la fin du jour
(A part.)
Il doit revoir ces murs. Si la faveur céleste
Eût ramené mon frère, oui, tel serait Oreste !
Tels seraient et son air, et son port, et ses traits ;
C'est ainsi que du moins je me le figurais.
Dieux cruels ! !..

PILADE.

Qu'avez-vous ? expliquez-nous, Madame,
Quel trouble vous agite.

ÉLECTRE.

Ah ! le cœur d'une femme,
Vous le savez, Seigneur, s'émeut facilement.
Je ne sais tout-à-coup de quel pressentiment...
Mais il faut, je le vois, perdre cette espérance,
Qui seule a si long-tems soutenu ma constance.
(A Pilade.)
Pardonnez-moi, Seigneur, un désir curieux
Qui vous a trop long-tems retenu dans ces lieux.
Entrez dans ce palais ; là, vous pourrez attendre
Égiste, qui dans peu sans doute doit s'y rendre ;
Et moi, vers cette tombe où s'adressaient mes pas...

ORESTE.

Une tombe !... en quels lieux ?

ÉLECTRE.

Ne la voyez-vous pas,
Non loin de ce rivage ?

ORESTE.

Et qui donc y repose ?

ÉLECTRE.

Un héros !

ORESTE.

De sa mort dit-on quelle est la cause ?

ÉLECTRE.

Faut-il vous retracer du grand Agamemnon...

ORESTE.

Agamemnon !... qu'entends-je ?

ÉLECTRE.

Il frémit à ce nom !
Eh quoi donc ! jusqu'à vous la renommée a-t-elle
De ses affreux destins apporté la nouvelle ?
Son funeste trépas vous serait-il connu ?

PILADE.

Eh ! sur quels bords le bruit n'en est-il pas venu ?

ORESTE.

Ô grand Agamemnon ! ton ombre magnanime
Depuis long-tems ici demande une victime,
Tu l'auras !...

ÉLECTRE.

Que dit-il ?

PILADE.

Je l'ignore.

ÉLECTRE.

Je crois
Qu'il parle de victime : ô Dieux ! du rois des rois

La mémoire pour lui serait-elle sacrée?
A-t-il fait des sermens à la cendre d'Atrée?

PILADE.

A de vagues discours ne vous arrêtez pas,
Madame; de son père il a vu le trépas,
Et depuis ce moment, en proie à ses alarmes,
Il vit de sa douleur, se nourrit de ses larmes;

(Bas à Oreste.)

Sa raison s'est perdue. Ah! reprends tes esprits?
Crains ton nom découvert et ton secret surpris!

ÉLECTRE.

Comme il tient ses regards fixés sur cette tombe!
A ces mânes a-t-il promis une hécatombe?
Quels terribles éclairs s'échappent de ses yeux!
Ah! qui que vous soyez, dites, au nom des Dieux,
Dans les remparts d'Argos quel sujet vous amène?

ORESTE.

La victime en ce jour est promise à ma haine...

PILADE.

Excusez ses transports; vos soins sont superflus;
Vous lui parlez en vain, il ne vous entend plus.

ORESTE, tirant son épée.

A tes mânes sacrés je consacre ce glaive!...

ÉLECTRE.

Quel soupçon tout-à-coup dans mon ame s'élève!...

ORESTE.

Ma main le plongera mille fois dans son sang,
Et sur ce tombeau même épuisera son flanc.

Divinités du Styx, que ma fureur atteste!...

ÉLECTRE.

O Dieux! qui donc es-tu, si tu n'es point Oreste?

ORESTE, se retournant.

Oreste! qui m'appelle?

ÉLECTRE.

Ah! reconnais ta sœur,
Électre, qui te presse enfin contre son cœur!

ORESTE, revenant à lui.

Pilade, qu'ai-je dit? Je doute si je veille...

ÉLECTRE.

Pilade! Oreste! ô noms bien doux pour mon oreille,
Que depuis si long-tems je n'ai pas entendus!
L'un et l'autre à mes vœux vous êtes donc rendus!
Les justes Dieux enfin ont écouté ma plainte.
Ne cachez plus vos noms, expliquez-vous sans crainte:
Va, j'ai dû reconnaître Oreste à sa fureur;
Reconnais à ton tour Électre à sa douleur.

ORESTE.

Eh quoi! tu vis encore! ô bonheur! ô tendresse!
Chère Électre, c'est toi qu'entre mes bras je presse!
Ah! depuis ma naissance à me nuire obstinés,
Les Dieux, en m'accordant ces momens fortunés,
Ont-ils donc mis enfin un terme à leur colère?
Pourquoi faut-il, hélas! que la tombe d'un père...

PILADE, à Électre.

Puisqu'aujourd'hui les dieux rendent à votre amour
Un frère à qui vos soins ont conservé le jour,
Faites valoir les droits de la reconnaissance,

Et pour quelques momens enchaînez sa vengeance.
Non, ce n'est point assez d'avoir sauvé ses jours,
Je dois contre lui-même implorer vos secours.
Bientôt devant Égiste il nous faudra paraître ;
Et, si de ses transports il ne se rend pas maître,
A sa propre fureur s'il ne commande pas,
Dans une heure tous deux nous marchons au trépas.

ORESTE.

Excuse ces transports, cher Pilade, pardonne ;
A tes soins désormais Oreste s'abandonne.
Mais pouvais-je, dis-moi, maîtriser ma terreur ?
Pouvais-je à cet aspect ?... Ce n'est point une erreur,
C'était lui ! Je l'ai vu, du milieu des ténèbres,
Je l'ai vu s'élancer de ces marbres funèbres,
Apparaître à mes yeux, pâle, défait, sanglant,
Portant encor le fer enfoncé dans son flanc ;
Sa voix même, sa voix a frappé mon oreille !
« Qui du milieu des morts aujourd'hui me réveille ?
» A-t-il dit. Quoi ! c'est toi ! c'est toi, fils sans vertu !
» Qui donc retient ton bras, et pourquoi tardes-tu ?
» Pourquoi, lorsqu'en tes mains j'aperçois une épée,
» Du sang de l'assassin n'est-elle point trempée ?
» Par les Dieux, je le vois, mes mânes sont trahis ;
» Ma vengeance est perdue, et tu n'es point mon fils ! »
Je ne suis point ton fils !... Va, dans ce jour funeste
Égiste connaîtra si je suis bien Oreste,
Et son infâme sang, répandu sous tes yeux,
De leur promesse enfin dégagera les Dieux.

ÉLECTRE.

Calme-toi ! crains surtout que ces cris de vengeance
Ne révèlent ici ton nom et ta naissance.

Crois-tu donc que souvent je n'ai point en ces lieux
Vu le spectre d'Atride errer devant mes yeux?
Je me suis cependant condamnée au silence,
Toujours de ton retour nourrissant l'espérance.
Ah! par combien de vœux j'implorais ce retour!
Combien je désirais voir arriver le jour
Où dans mes bras enfin je presserais Oreste!

ORESTE.

Les Dieux m'ont ramené, les Dieux feront le reste.
Mais, dis-moi, chère Électre, ici quel est ton sort?
Combien j'ai craint qu'Égiste eût ordonné ta mort,
Et que je n'eusse plus, en touchant cette terre,
Qu'à venger à la fois et ma sœur et mon père!

ÉLECTRE.

S'il respecta mes jours, c'est que pour son courroux
Le trépas paraissait un supplice trop doux:
Il m'en réservait un plus digne de Thyeste.

ORESTE.

Comment! explique-toi!

ÉLECTRE.

Si la faveur céleste
Ne t'avait aujourd'hui ramené près de nous,
Électre de ses mains recevait un époux;
Sa rage l'ordonnait, et la Grèce indignée
Aurait vu s'accomplir cet horrible hyménée.
Un esclave...

ORESTE.

Un esclave!...

ÉLECTRE.

Eût obtenu ma main,
Et dans ce même jour s'achevait cet hymen.

ORESTE.

A cette noce impie, ah! tu verras paraître
Un témoin qu'à ses coups tu pourras reconnaître,
Et que ta rage ici n'avait point invité.

ÉLECTRE.

A cet affreux projet, dès long-tems médité,
Ma mère vainement....

ORESTE.

Ta mère!... que fait-elle?
Argos voit donc toujours sa chaîne criminelle?
Elle y règne toujours, et les dieux irrités
N'ont donc pas mis un terme à ses impiétés?

ÉLECTRE.

Si tu pouvais savoir jusqu'où va sa misère,
Tu la plaindrais encor, quoiqu'elle soit ta mère.
Dois-je te l'avouer, Oreste? ses malheurs
A moi-même en secret m'ont arraché des pleurs.
Je connais les chagrins où son ame se noie;
En proie à ses ennuis, à son amour en proie,
Implorant vainement le repos qui la fuit,
Tel est de son hymen l'épouvantable fruit.
Objet depuis dix ans des mépris de la Grèce,
D'Égiste qui la hait marchandant la tendresse,
Elle voit ses froideurs, et pourtant son amour
Pour lui, s'il l'ordonnait, s'armerait en ce jour.
Quelquefois, rougissant d'une flamme adultère,
Elle se ressouvient encore qu'elle est mère;

Mais, oubliant bientôt des sentimens si doux,
Elle est femme d'Égiste, et n'est plus rien pour nous.

ORESTE.

Entre Atrée et Thyeste il faut qu'elle prononce,
Et je viens dans ces lieux pour chercher sa réponse.

ÉLECTRE.

Qui sait si dans ton cœur, lorsque tu la verras,
En secret la pitié ne se glissera pas?

ORESTE.

Qui? moi, je la plaindrais! moi!

ÉLECTRE.

Tu ne l'as pas vue!

ORESTE.

Non, mais la voix d'Atride est jusqu'à moi venue.
Tu m'as parlé, mon père; il suffit, et ta voix
Ne m'aura point en vain imploré cette fois.

PILADE.

Ainsi de Clitemnestre on ne doit rien attendre?
A l'armer contre Égiste il ne faut point prétendre?
Et dans nos intérêts au lieu de se ranger...

ÉLECTRE.

Elle le défendrait au moment du danger.
Mais d'ailleurs ce danger qui dans ces lieux s'apprête,
Est-ce bien du tyran qu'il menace la tête?
Pour un si grand dessein êtes-vous préparés?

PILADE.

Tous nos projets bientôt vous seront déclarés;
Mais, avant tout, d'Égiste expliquez-nous l'absence.

Quel intérêt pressant, réclamant sa présence,
Loin des remparts d'Argos peut retenir ses pas ?

ÉLECTRE.

Aux déesses du Styx, aux filles du trépas,
Il offre en ce moment un encens sacrilége,
Et célèbre le jour où dans l'horrible piége
Agamemnon surpris....

ORESTE.

O rage ! tu l'entends !
Allons, Pilade, allons, ne perdons point de tems.
Viens avec moi ; je veux, avant qu'il s'accomplisse,
Disperser dans le sang l'autel du sacrifice ;
Je veux que sous ce fer...

ÉLECTRE.

Arrête ! ce n'est pas
A ce fer que d'Égiste est promis le trépas.
Un autre, qu'aux bourreaux mes mains ont su soustraire,
Réclame pour lui seul ce sanglant ministère ;
C'est celui qui d'Atride a déchiré le flanc :
Prends-le dans ce tombeau.

ORESTE.

Ciel ! il est teint de sang !

ÉLECTRE.

C'est celui de ton père !

ORESTE.

O sang du grand Atride,
Qu'a versé dans ces lieux une main parricide,
Tu vas être vengé ! Toi, dont les soins pieux
Ont conservé dix ans ce dépôt précieux,

Afin de le remettre un jour à mon courage,
Électre, tu vas voir si j'en sais faire usage.

ÉLECTRE.

J'avais compté sur toi! Mais, pressant son retour,
Égiste va bientôt reparaître en sa cour;
Prenons garde qu'ensemble ici l'on nous surprenne.
Ma destinée, Oreste, est liée à la tienne;
Sache donc modérer ces transports indiscrets
Qui, voulant les hâter, trahiraient nos projets;
Par les mânes d'un père Électre t'en supplie.
Pilade, c'est à vous que sa sœur le confie;
Par vos sages conseils enchaînez ses fureurs.
Moi, je vais prévenir ceux qui, dans nos malheurs,
D'Atride conservant un souvenir fidèle,
N'attendent qu'un seul mot pour signaler leur zèle;
Nous pouvons dès ce jour compter sur leur appui.
Adieu! je vais agir; et vous, veillez sur lui.

SCÈNE III.

ORESTE, PILADE.

PILADE.

Le ciel à nos projets se montre enfin propice;
Enfin luit à nos yeux le jour de la justice!

ORESTE.

Égiste ne vient point!!...

PILADE.

Ah! rends-en grâce aux Dieux,

Qui peut-être à dessein l'éloignent de ces lieux !
Sachons bien profiter du moins de cette absence,
Qui nous laisse à loisir préparer la vengeance...
Mais d'où vient que ton front tout-à-coup abattu...

ORESTE.

Pilade ! ! ! !

PILADE.

Qui t'agite, et pourquoi frémis-tu ?

ORESTE.

Pilade ! ! !...

PILADE.

Eh bien ! réponds !... Quelle fureur nouvelle !

ORESTE.

Je la vois !...

PILADE.

Qui ?

ORESTE.

Regarde !...

PILADE.

Ah ! grands Dieux !

ORESTE.

Oui ! c'est elle !...

PILADE.

Fuyons !

ORESTE.

Non, je ne puis ! je veux la voir...

PILADE.

Eh quoi !...

ORESTE.

Je veux la voir, te dis-je...

PILADE.

Insensé !

ORESTE.

Laisse-moi !...

PILADE.

Oreste, au nom des Dieux, évitons sa présence !

ORESTE.

Le sort en est jeté !... La voilà qui s'avance.

SCÈNE IV.

CLITEMNESTRE, ORESTE, PILADE.

CLITEMNESTRE.

Qui donc ose paraître ici devant mes yeux ?

PILADE.

Daignez nous excuser, Reine ! car en ces lieux,
Si j'en crois la fierté qui sur ce front respire,
Tout reconnaît vos lois et bénit votre empire.
Étrangers dans Argos...

CLITEMNESTRE.

Étrangers, dites-vous ?

PILADE.

Oui, Reine, et dans ces murs nous cherchons votre époux.

CLITEMNESTRE.

Aux remparts de Pélops, vers le roi de Mycène,
Quel intérêt pressant aujourd'hui vous amène?

PILADE.

D'un message à nos soins confiant les honneurs,
Strophus nous a choisis pour ses ambassadeurs.

CLITEMNESTRE.

En l'absence du Roi, noble étranger, ne puis-je?...

PILADE.

O Reine, pardonnez! notre devoir exige
Qu'Égiste nous entende, ainsi le veut Strophus;
A sa volonté seule imputez nos refus.
Pourquoi vouloir d'ailleurs d'un message funeste...

CLITEMNESTRE.

Funeste, dites-vous? S'agirait-il d'Oreste?
Je n'en puis plus douter, c'est vous qui cette nuit
Avez de son trépas semé le premier bruit,
Qui d'un fils...

ORESTE.

Mais ce fils, objet de vos alarmes,
Dont le nom semble ici faire couler vos larmes,
N'était-il point armé contre votre repos?
Et s'il fût quelque jour revenu dans Argos,
Ou de tant de périls on sauva son enfance,
N'y revenait-il pas conduit par la vengeance?
Heureusement pour vous ses destins sont remplis;
Rendez-en grâce au ciel; car si jamais ce fils,
Dont la mémoire ici vous est encor si chère...

CLITEMNESTRE.

Eh quoi ! jeune étranger, n'avez-vous pas de mère ?

ORESTE.

De mère !... Autrefois... oui, j'en eus une...

CLITEMNESTRE.

Le sort
Vous en a donc privé ?

ORESTE.

Non, elle vit encor.
Plût aux Dieux qu'autrefois la mort me l'eût ravie !

CLITEMNESTRE.

Qu'entends-je ? quel souhait !

ORESTE.

Et si contre ma vie
Cette mère elle-même avait armé son bras ?

CLITEMNESTRE.

Votre mère, grands dieux !...

ORESTE.

Vous ne le croyez pas ?

PILADE, bas à Oreste.

Oreste ! au nom du ciel !...

CLITEMNESTRE, à part.

Ah ! pourquoi m'en défendre ?
De tels forfaits n'ont pas le droit de me surprendre.

PILADE.

O Reine ! pardonnez à d'imprudens discours !
Il est jeune, il ignore encore l'art des cours ;
Son ame, avant le tems par le chagrin flétrie,

Méconnaît les doux noms de mère et de patrie ;
Et c'est pour en chasser le fatal souvenir
Que sur ces bords lointains il a voulu venir.

CLITEMNESTRE.

Approchez, étranger, approchez-vous, vous dis-je :
Pourquoi donc balancer ? Approchez, je l'exige.
Racontez-moi comment, dès vos plus jeunes ans,
Assiégé de périls sans cesse renaissans,
Votre enfance put être à ces périls ravie.

ORESTE.

Pourquoi vous révéler l'histoire de ma vie ?
Laissez-moi la couvrir d'un éternel secret ;
Peut-être ma douleur ici me trahirait,
Et j'ai fait aux autels le serment de me taire.

CLITEMNESTRE.

Mais rien de vos ennuis ne peut-il vous distraire ?
Loin des bords paternels si chers à notre amour,
Parlez, vous êtes-vous exilé sans retour ?
Sans retour avez-vous oublié votre mère ?
Peut-être, hélas ! en proie à sa douleur amère,
Et du destin cruel accusant les rigueurs,
Sur votre longue absence elle verse des pleurs.
Que vous vous presseriez de revoler vers elle,
Si vous saviez combien cette absence est cruelle,
Et combien une mère a besoin de son fils !...
Mais, que vois-je ? de pleurs vos yeux se sont remplis....
Vous vous attendrissez...

PILADE, bas à Oreste.

Oreste !...

ORESTE.

Moi ! Madame ?

CLITEMNESTRE.

Mes discours malgré vous ont su toucher votre ame;
Vous vous en défendez vainement.... Je le vois,
La nature sur vous n'a point perdu ses droits.

SCÈNE V.

CLITEMNESTRE, ORESTE, PILADE, PAMMÈNE.

PAMMÈNE.

Reine, à nos vœux les Dieux se sont montrés propices;
Ils ont de votre époux reçu les sacrifices,
Et bientôt dans ces murs vous allez le revoir.

CLITEMNESTRE.

Allons, puisqu'il le faut, allons le recevoir.

PILADE.

Et nous, en attendant qu'Égiste ici paraisse,
Allons tout préparer pour délivrer la Grèce.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ORESTE, PILADE.

PILADE.

Écoute, cher Oreste, il en est tems encor :
Voici l'instant fatal qui va fixer ton sort,
Et ce sort de toi seul aujourd'hui doit dépendre.
Tu sais que dans ces lieux Égiste va se rendre,
Et que lui-même ici veut nous interroger.
Je ne dis plus qu'un mot ; c'est à toi de songer
Que, si de tes transports suivant la violence,
Au lieu de t'imposer un absolu silence,
Tu vas à tes fureurs sans frein t'abandonner,
Ici t'attend la mort que tu prétends donner.

ORESTE.

Ah ! je ne sens que trop combien je suis coupable !
Mais pourquoi t'enchaîner au sort d'un misérable
A qui les Dieux ici commandent d'accomplir
Des forfaits dont peut-être ils doivent le punir?
Pilade, crains sur toi d'attirer leur colère.
Tu n'as pas à venger le meurtre de ton père;
Ces Dieux n'ont pas remis le glaive dans ta main :
Laisse-moi marcher seul dans ce sanglant chemin,

Eloigne-toi ; Strophus réclame ta tendresse ;
Va d'un père chéri consoler la vieillesse ;
Il a besoin de toi, rends-lui, rends lui son fils ;
Renonce à des périls pour moi seul entrepris :
Eloigne-toi, te dis-je, Oreste t'en conjure.

PILADE.

Pilade n'a pas dû s'attendre à cette injure.
Qui ! moi, t'abandonner ! non, tu ne le crois pas.
Tu connais ton ami : tu sais que le trépas
Peut seul rompre le nœud qui tous deux nous enchaîne.
Quel que soit ton destin, quelque part qu'il t'entraîne,
Fidèle à tes dangers et constant dans ma foi,
Tu me verras combattre ou mourir avec toi.

ORESTE.

O constance héroïque ! ô dévoûment insigne !
Noble et sainte amitié dont je n'étais pas digne !
Puissent les justes dieux, touchés de tant d'amour,
Envers un tel ami m'acquitter quelque jour !

PILADE.

Écoute mes avis, telle est la récompense
Que de toi, cher Oreste, exige ma prudence ;
Calcule les dangers que nous allons courir :
Un seul mot peut nous perdre, un geste nous trahir.

ORESTE.

Je le sais, et pourtant.... Dieux ! quelle est ma faiblesse !
J'ai failli tout à l'heure, oubliant ma promesse,
Révéler à la fois mes projets et mon nom.
Qui sait si dans ces lieux, lorsqu'Égiste... Mais, non,
J'espère devant lui pouvoir mieux me contraindre :
Du trouble de mes sens je n'aurai rien à craindre.

Mais, je te l'avoûrai, je n'ai pu sans effroi
Considérer ici ma mère devant moi :
D'une subite horreur j'ai senti les atteintes ;
De sang je croyais voir ses mains encore teintes ;
Je voulais, n'écoutant que ma juste fureur,
Lui plonger tout entier ce poignard dans le cœur,
Et la traîner sanglante au tombeau de mon père.
Je ne sais quel pouvoir enchaîna ma colère :
Tout-à-coup s'éteignit ma longue inimitié ;
Je sentis dans mon cœur se glisser la pitié ;
J'oubliai ma vengeance : enfin, que te dirai-je?
De la nature en nous tel est le privilége,
Que si sa vue alors n'eût arrêté mes pas,
Pilade, je courais me jeter dans ses bras.

PILADE.

J'entends du bruit... on vient; c'est Égiste ... Silence !

ORESTE.

Dieux ! que vois-je! ma mère auprès de lui s'avance !...

SCÈNE II.

ÉGISTE, CLITEMNESTRE, ORESTE, PILADE, GARDES.

ÉGISTE.

Approchons. Étrangers, est-ce vous qu'en ce jour
Un ordre de Strophus a conduits dans ma cour?

PILADE.

Oui, Seigneur, nous venons des champs de la Phocide

Annoncer dans Argos la mort du fils d'Atride ;
Strophus a confié ce message à nos soins.

ÉGISTE.

De son trépas quels bords ont été les témoins?
Quel pays inconnu, quelle rive étrangère,
Ont vu ce fugitif achever sa misère?

PILADE.

Il est mort loin des lieux qui furent son berceau :
La terre de Minos possède son tombeau.

ÉGISTE.

Nul bruit n'a précédé cette grande nouvelle :
J'aime à croire pourtant votre rapport fidèle.

PILADE.

Vers un roi tel que vous envoyés par un roi,
Si vous pouviez, Seigneur, douter de notre foi,
Cet anneau, confirmant ici notre langage,
De ma sincérité sera pour vous le gage.

CLITEMNESTRE, prenant l'anneau.

Oui! je le reconnais! de grâce, au nom des Dieux,
Étrangers, laissez-moi ce dépôt précieux;
C'est l'anneau qu'il portait dans cette nuit funeste!...

PILADE.

Si maintenant, Seigneur, quelque soupçon vous reste...

ÉGISTE.

Ce gage me rassure, et je n'hésite plus
A vous croire en ces lieux envoyés pas Strophus :
Toutefois, je l'avoue, un doute encor m'arrête :
Oreste, dites-vous, a péri dans la Crète?

Comment, moi que des bords consacrés à Minos
Séparent seulement les ondes de Myrtos,
Comment suis-je si tard instruit dans l'Argolide
D'un trépas que déjà l'on sait dans la Phocide?

PILADE.

Pilade, qui d'Oreste accompagnait les pas,
A ses derniers momens le reçut dans ses bras;
Et ce fut lui qui vint dans Delphes nous apprendre
La déplorable fin d'une amitié si tendre.

ÉGISTE.

Et quelle fut sa mort?

CLITEMNESTRE.

Expliquez-moi comment
La Crète fut témoin d'un tel évènement.

PILADE.

Pourquoi vous retracer la douloureuse histoire
D'un trépas dont la Crète honora la mémoire?
Pourquoi vous peindre Oreste en sa fleur moissonné,
Par ses fougueux coursiers sur la poudre traîné,
De ses membres sanglans couvrant au loin la terre?

CLITEMNESTRE.

Ah! Seigneur, arrêtez, vous parlez à sa mère!...

PILADE.

Madame, pardonnez!...

CLITEMNESTRE.

O regrets superflus!
O mon fils! mon cher fils! je ne te verrai plus!
Tes yeux sont pour jamais fermés à la lumière!

Et tu cherchais peut-être à ton heure dernière
Une main...

ÉGISTE.

Eh ! Madame, oubliez-vous...

CLITEMNESTRE.

Seigneur,
Je n'ai rien oublié ; respectez ma douleur.

ÉGISTE.

Je l'avoûrai, Madame, un intérêt si tendre,
Une douleur si vive ont lieu de me surprendre.
Étrangers, il suffit ; allez dans mon palais
De ma munificence attendre les effets.

CLITEMNESTRE, à Pilade.

O vous, qui comprenez la douleur d'une mère,
Et qui m'avez paru touché de ma misère,
Lorsque d'Oreste ici vous contiez le trépas,
Arrêtez. Dites-moi, pourquoi n'avez-vous pas
Apporté dans Argos une si chère cendre ?
Peut-être qu'une mère avait droit de prétendre,
Hélas ! à ce funeste et douloureux présent.

PILADE.

L'inconsolable ami d'Oreste était présent,
Vous le savez, Madame, à son heure suprême ;
Pilade ne voulut confier qu'à lui-même
Le triste et dernier soin de livrer au bûcher
Les restes d'un ami qui lui fut aussi cher ;
Et c'est entre ses mains qu'est aujourd'hui sa cendre.
Qui plus que lui, Madame, avait droit d'y prétendre ?

ÉGISTE.

Eh bien ! qu'il la conserve ; avec un soin pieux

Qu'il garde pour lui seul ce dépôt précieux :
Quant à moi, je m'étonne, il faut ici le dire,
Qu'oubliant ces beaux nœuds que l'univers admire,
Il ait pu d'un seul jour différer son trépas,
Et qu'un même tombeau ne les renferme pas.

PILADE.

Ah ! Seigneur, respectons une amitié si sainte.
Oreste ne peut plus vous inspirer de crainte....

ÉGISTE.

De la crainte ! un héros fuyant sous d'autres cieux
Et ma juste colère et la haine des Dieux !
Un proscrit ! ! !

ORESTE.

Ce proscrit eût été votre maître ;
Il le serait encor s'il venait à paraître ;
Son nom seul a suffi pour vous faire trembler.

ÉGISTE.

Qu'ai-je entendu ? qui donc ose ainsi me parler ?
(Aux gardes.)
Qu'à l'instant...

PILADE.

Ah ! Seigneur...

ÉGISTE.

Un tel excès d'audace...

PILADE.

Arrêtez !

ÉGISTE.

Quel est-t-il ?

ORESTE.

Qui je suis?

PILADE.

Ah! de grâce...

ÉGISTE.

Quel est-il? ou craignez que d'un plus long refus...

ORESTE.

Eh bien! je suis....

PILADE.

Seigneur, c'est le fils de Strophus;
C'est Pilade!

ÉGISTE.

Pilade!...

CLITEMNESTRE.

Eh quoi! l'ami d'Oreste?

PILADE.

C'est lui que vous voyez: d'un projet si funeste
Pour le dissuader j'ai fait de vains efforts;
Mais le pieux désir de contempler ces bords,
De visiter les lieux où reçut la naissance
Un ami dont son père a recueilli l'enfance,
L'a conduit dans Argos: c'est envain que Strophus
A ce désir long-tems opposa ses refus,
Il a fallu céder enfin à sa prière.

ÉGISTE.

De ses destins bientôt je saurai le mystère;
Mais quand bien d'un roi même il eût reçu le jour,
Je ne souffrirai pas que jusque dans ma cour

On ose me braver ; et de son insolence...
Que vois-je ?... quels regards son œil affreux me lance !
Et vous, vous vous troublez... Non, je n'en doute plus,
Vers moi vous n'êtes point envoyés par Strophus ;
Vous me trompez...

PILADE.

Seigneur !

ÉGISTE.

Mais bientôt les supplices
Vont me faire raison de vous, de vos complices ;
Vous saurez...

PILADE.

Quoi, Seigneur ! sur des préventions
Voulez-vous violer le droit des nations ?

ÉGISTE.

Je ne m'abuse point. Votre air, votre langage,
De vos secrets desseins sont un sûr témoignage ;
Sur vos coupables fronts déjà je lis la peur.

ORESTE.

La peur est pour toi seul, lâche ! elle est dans ton cœur.

PILADE, bas à Oreste.

Arrête ! tu nous perds.

ÉGISTE.

Gardes ! qu'on les saisisse,
Et qu'on fasse à l'instant l'apprêt de leur supplice.

SCÈNE III.

ÉGISTE, CLITEMNESTRE, ÉLECTRE.

ÉLECTRE, accourant.

De leur supplice....

ÉGISTE, aux gardes.

Allez !...

ÉLECTRE, à Clitemnestre.

Ah ! vous ne savez pas
De qui l'on vient ici d'ordonner le trépas !
C'est votre fils...

CLITEMNESTRE.

Mon fils !

ÉLECTRE.

Oui, votre fils lui-même.

CLITEMNESTRE.

Grands Dieux ! se pourrait-il ?...

ÉGISTE.

Oreste ! ô joie extrême !
Oui, je triomphe enfin, puisqu'aujourd'hui les Dieux
Remettent en mes mains cet Oreste odieux.

ÉLECTRE.

O ciel ! ah ! qu'ai-je fait ? Ma fatale imprudence
A trahi son secret et l'offre à sa vengeance.

CLITEMNESTRE, à Électre.

Cette vengeance ici ne s'accomplira pas.

ÉGISTE.

Ainsi donc l'un de vous, s'armant pour mon trépas,
Est Oreste?

PILADE.

Oui, c'est moi!

ORESTE.

Non, il vous en impose;
C'est pour sauver mes jours qu'à la mort il s'expose;
Mais je reprends un nom qu'ici j'avais quitté;
C'est moi qui suis Oreste, et j'en fais vanité!

CLITEMNESTRE.

Ah! cruels! mettez fin à mon incertitude!
Est-il pour une mère un supplice plus rude!
Ne me déguisez rien; dites, quel est mon fils?

ÉGISTE.

Vos doutes à l'instant vont tous être éclaircis.
Vous, Électre, à qui fut révélé ce mystère,
Parlez, mais sans détour; lequel est votre frère?

ÉLECTRE.

Lequel? oui, je le sais, et garde mon secret.
T'es-tu flatté qu'Électre ici le trahirait?
L'on m'interroge en vain; je veux par mon silence
Et tromper votre amour, et tromper ta vengeance.

ÉGISTE.

Eh bien! puisque tous deux, vous parant d'un faux nom,
Vout cachez à mes yeux le fils d'Agamemnon,
Puisque par ces détours vous voulez me surprendre....

ORESTE.

Nul autre au nom d'Oreste ici ne peut prétendre.
Je te l'ai déjà dit, je le suis! Dans ces yeux
Vois l'horreur que produit ton aspect odieux;
Mes regards, mes accens, ta terreur, tout atteste
Que c'est moi seul ici, moi seul qui suis Oreste.

ÉGISTE, mettant la main sur son épée.

Oui, tu l'es! et ce fer que je te destinais
Va prouver à l'instant si je te reconnais.

CLITEMNESTRE.

Arrêtez! c'est mon fils, et je dois le défendre!

PILADE.

C'est le sang de Strophus que vous allez répandre.

CLITEMNESTRE, à Oreste.

Cesse, cesse de feindre; es-tu mon fils, dis-moi?
Ou je te sauve, ou bien je péris avec toi.
Vois ta mère à tes pieds devant toi suppliante.

ORESTE.

Ah! ne me touchez pas de votre main sanglante!
Nous sommes l'un et l'autre Oreste pour mourir,
Non pour être vos fils et vous appartenir.

ÉGISTE.

Voilà de votre amour la juste récompense!
Et toi, si je doutais encor de ta naissance,
Sur toi si nul soupçon ne m'était parvenu,
A ton impiété je t'aurais reconnu:
Va, fidèle à la haine entre nous deux jurée,
Tu viens de te montrer le digne fils d'Atrée.

ORESTE.

Si ton sang eût payé le sang d'Agamemnon,
Je me serais montré plus digne de ce nom;
Et si la liberté ne m'était point ravie,
Cette main eût déjà, crois-moi, tranché ta vie;
Elle eût vengé mon père; et ce fer... tu frémis!...

CLITEMNESTRE.

O ciel! quel est ce fer? et qui vous l'a remis?

ORESTE.

Vous le reconnaissez! oui, c'est lui, c'est ce glaive
Que vous....

CLITEMNESTRE.

Garde, mon fils, que ta bouche n'achève;
Ne me reproche point des forfaits odieux
Qu'a punis dès-long-tems la justice des Dieux.

ORESTE.

La justice des Dieux! Ont-ils vengé mon père?

CLITEMNESTRE.

Non, mais depuis ce jour ils poursuivent ta mère.
Accomplis leur arrêt, je me livre à tes coups;
Frappe, je t'en conjure, ô mon fils!

ORESTE.

Levez-vous!

ÉGISTE.

Qu'on le désarme!

ORESTE.

Eh bien! si vous êtes ma mère,
Il faut me le prouver....

CLITEMNESTRE.

Parle, que faut-il faire?

ORESTE.

Prenez ce glaive!...

CLITEMNESTRE.

O ciel!

(Elle laisse tomber le poignard.)

ORESTE.

Eh quoi! vous vous troublez!
Vous êtes son épouse, et non ma mère; allez.

ÉGISTE, ramassant le poignard.

Je le retrouve enfin ce glaive qu'à ma rage
Thyeste dans ces lieux légua pour héritage;
Oui, je le reconnais! et d'un sang odieux
Autrefois je l'ai vu s'abreuver sous mes yeux;
Mais ce sang n'était pas le seul qu'il dût répandre;
Il en est un....

ORESTE.

Le mien! va, je m'y dois attendre,
Je suis en ton pouvoir; mais quel que soit mon sort,
Tu ne me verras point trembler devant la mort.
Trop heureux, cher Pilade, en quittant cette vie,
D'empêcher que du moins elle te soit ravie,
De conserver des jours....

ÉGISTE.

Ah! ne t'en flatte pas,
Ainsi que toi Pilade est promis au trépas;
Vous mourrez tous deux...

ORESTE.

Lâche!

ÉLECTRE.

Ah! si du sang d'Atrée
La source dans ces lieux fut toujours abhorrée,
S'il vous faut de ce sang!... j'embrasse vos genoux,
Prenez, prenez le mien, Seigneur....

ORESTE.

Que faites-vous?
O ciel! aux pieds d'Égiste Électre prosternée!
Ne vous souvient-il plus de qui vous êtes née?
Vous, la fille d'Atride! ah! respectez ce nom,
Et n'avilissez pas le sang d'Agamemnon.

ÉGISTE.

Gardes!...

PILADE.

Avant de suivre une aveugle colère,
Examinez, Seigneur, ce que vous allez faire:
Voulez-vous au supplice envoyer un héros
Dont le nom, justement révéré dans Argos,
Contre vous peut armer les peuples de la Grèce?
D'une juste vengeance, ah! si la soif vous presse,
Que tardez-vous? c'est moi, moi seul, qui dans ces lieux
Dois expier mon crime et mourir sous vos yeux;
Moi qui, tout étranger aux intérêts d'Atride,
Cependant suis venu du fond de la Phocide
Afin de vous plonger un poignard dans le sein;
C'est moi seul qui devais être votre assassin,
Et c'est mon sang ici que veut votre justice,
Que veut votre intérêt; ordonnez mon supplice.

ÉGISTE.

Rassurez-vous ! la mort que vous réclamez tous,
Vous allez l'obtenir de mon juste courroux.
Que tous deux à l'instant au supplice on les mène ;
Et vous, de leur trépas répondez-moi, Pammène.
Allez.

ORESTE, à Clitemnestre.

Adieu, ma mère !

(On les emmène.)

SCÈNE IV.

CLITEMNESTRE.

O reproche cruel !
O douloureux adieu pour ce cœur criminel !
En vain tu méconnais le sang qui t'a fait naître ;
Je suis encor ta mère, et tu vas le connaître.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

—

SCÈNE I.

ÉGISTE, CLITEMNESTRE.

CLITEMNESTRE.

Vous me fuyez en vain, je ne vous quitte pas
Que vous n'ayez d'un fils révoqué le trépas;
Seigneur, ayez pitié de ma douleur amère,
Et ne méprisez pas les larmes d'une mère;
Révoquez, révoquez ce funeste décret,
Tout vous en fait la loi, tout; et votre intérêt...

ÉGISTE.

Mon intérêt, Madame, exige qu'il périsse;
J'ai prononcé l'arrêt, il faut qu'il s'accomplisse;
Il le faut, c'en est fait...

CLITEMNESTRE, se jetant à ses pieds.

Seigneur, que dites-vous?
Faut-il pour vous fléchir embrasser vos genoux?

ÉGISTE.

Ne me fatiguez pas d'une inutile plainte;
D'Agamemnon ce jour verra la race éteinte;
Ils mourront...

CLITEMNESTRE, se relevant.

Ils mourront ! Seigneur, vous oubliez
Par quels funestes nœuds nos destins sont liés,
Et quelle main jadis, pour vous porter au trône,
Au front sanglant d'Atride arracha la couronne.
Ah ! ce que pour Égiste autrefois j'entrepris,
Je puis le faire encor pour conserver mon fils ;
Je puis le faire...

ÉGISTE.

Eh quoi ! votre insolente audace
Ose après la prière employer la menace ?
De vos fureurs, Madame, à la fin je suis las,
Et je ne sais encor ce qui retient mon bras ;
Je devrais...

SCÈNE II.

ÉGISTE, CLITEMNESTRE, PAMMÈNE.

PAMMÈNE, accourant.

Ah ! Seigneur, venez, votre présence
Des factieux peut seule arrêter la licence ;
Oreste est délivré ; partout d'Agamemnon,
D'Oreste et de Pilade on proclame le nom.

ÉGISTE.

Dieux ! quelle main...

CLITEMNESTRE.

La mienne !

ÉGISTE.

Eh quoi !

CLITEMNESTRE.

J'ai dû le faire ;
Ne vous l'ai-je pas dit, Seigneur ? je suis sa mère.

ÉGISTE.

Quoi ! vous me trahissiez ?

CLITEMNESTRE.

Non, je sauvais mon fils.

ÉGISTE.

Ah ! vos vœux, croyez-moi, sont loin d'être remplis ;
Ce fils que votre cœur à votre époux préfère...

CLITEMNESTRE.

Je vous le dis, Seigneur, je suis épouse et mère ;
J'ai dû sauver mon fils ; maintenant d'un époux
Je sauverais les jours et combattrais pour vous :
Est-il quelque péril, et je cours vous défendre ?

ÉGISTE.

A protéger mes jours vous oseriez prétendre !
Vous croyez qu'acceptant vos indignes secours...
Mais c'est trop m'arrêter ; le tems presse, et je cours
Punir des factieux qui dans peu vont connaître
Si je suis bien leur roi, si je dois encor l'être.

CLITEMNESTRE.

J'accompagne vos pas...

ÉGISTE.

Non, je vous le défends.
Allons, Pammène !...

CLITEMNESTRE.

Il fuit... Dieux! qu'est-ce que j'entends!
Quelle horrible clameur se mêle au bruit des armes!
O triste incertitude! ô mortelles alarmes!
Je n'y puis résister, ce doute est trop affreux;
Courons ou les sauver ou périr avec eux.

SCÈNE III.

CLITEMNESTRE, ÉLECTRE.

ÉLECTRE, retenant Clitemnestre.

ARRÊTEZ!

CLITEMNESTRE.

Non, je veux!....

ÉLECTRE.

Où courez-vous, ma mère?
Voulez-vous d'un vainqueur affronter la colère?
Ah! je vous en supplie, au nom de tous les Dieux,
Évitez, évitez un peuple furieux!
Une grande vengeance en ce moment s'apprête,
De périls trop certains détournez votre tête.

CLITEMNESTRE.

Que fait Oreste?

ÉLECTRE.

On dit qu'à la mort arraché
Contre ses ennemis lui-même il a marché;
On dit que tous les Grecs, touchés de son courage,
Du trône entre ses mains ont remis l'héritage.

CLITEMNESTRE,

L'ai-je bien entendu ? se pourrait-il ? Eh quoi !
Ces Grecs ont sans combattre abandonné leur roi ?
Il faut...

ÉLECTRE.

De grâce!...

CLITEMNESTRE.

Non !...

ÉLECTRE.

Daignez, daignez m'entendre...

CLITEMNESTRE.

Égiste est mon époux, et je cours le défendre.

ÉLECTRE.

Vos soins sont superflus, vous courez à la mort.

CLITEMNESTRE

N'importe, je le veux, il faut remplir mon sort.

SCÈNE IV.

ÉLECTRE.

Ainsi donc, par Égiste en esclave asservie,
Elle court le défendre au péril de sa vie !
Ah ! quoique dès long-tems elle ait bravé mes pleurs,
Je ne puis m'empêcher de plaindre ses malheurs.
Pour elle que je crains la vengeance céleste !
Que je crains qu'entraîné par sa fureur, Oreste,
Sourd à la voix du sang et barbare à son tour,

Ne se souvienne plus qui lui donna le jour !
Mais quel sinistre bruit, quels cris se font entendre !
Qui s'avance en ces lieux, et que vient-on m'apprendre ?
C'est Pilade !... il est seul .... je tremble... je frémis !
Du sort impitoyable et des Dieux ennemis
Me faudrait-il encor redouter la colère ?
Auprès de lui pourquoi ne vois-je point mon frère ?

SCÈNE V.

ÉLECTRE, PILADE.

ÉLECTRE.

Ah ! Seigneur, accourez et calmez mon effroi !
Dites, que fait Oreste ? où donc est-il ? pourquoi
Dans ces lieux, près de vous, tarde-t-il à paraître ?

PILADE.

Rassurez-vous, Madame, il triomphe, il est maître ;
Le peuple tout entier sous ses lois s'est rangé ;
Ses sermens sont remplis, et son père est vengé !
Vous avez vu comment une main inconnue
Au milieu des bourreaux est jusqu'à nous venue,
Et comment, surmontant mille obstables divers
Cette main protectrice osa briser nos fers.
Mais cette liberté qu'on venait de nous rendre,
C'était le glaive en main qu'il fallait la défendre :
Nous étions désarmés, sans secours, ces amis
Dont le zèle à vos soins avait été promis,
Glacés par nos revers, de notre délivrance
Avaient abandonné jusques à l'espérance ;

Déjà de tous côtés, rassemblant ses soldats,
Pour ressaisir sa proie Égiste armait son bras,
Et le sort ne semblait s'être montré propice
Que pour mieux signaler sa constante injustice.
Sans balancer, Oreste, en ce péril pressant,
S'avance; et digne en tout des Dieux dont il descend:
« O vous, peuples, dit-il, d'Argos et de Mycènes,
» Reconnaissez le sang qui coule dans mes veines!
» Reconnaissez Oreste!... Oui, vous voyez en moi
» Le fils d'Agamemnon, le fils de votre roi.
» Quoi! jusque sous vos yeux laisserez-vous répandre
» Ce sang que vous aviez tous promis de défendre?
» Non, j'en jure l'ardeur qui brille en vos regards. »
Le peuple, à ces accens, s'arme de toutes parts;
Chacun de votre frère embrasse la querelle,
Et jure de mourir ou de vaincre pour elle;
Tout seconde à l'envi ces généreux transports,
Tout fuit devant le glaive ou tombe chez les morts.
Les soldats du tyran, que la peur précipite,
Entraînent avec eux Égiste dans leur fuite;
Mais Oreste en vainqueur à sa proie attaché:
« En vain tu fuis, dit-il; va, fusses-tu caché
» Même au fond du Tartare, à ma juste colère
» Ni l'enfer ni les cieux ne sauraient te soustraire;
» Tout ton sang est promis à ce glaive vengeur,
» Et la mort est déjà dans le fond de ton cœur.
» O mon père! reçois sur le rivage sombre
» Ce sang que si long-tems a réclamé ton ombre! »
Il l'immole à ces mots... Je ne vous dirai pas
Quels cris de joie on mêle au bruit de son trépas:
Tout le peuple à genoux tombe devant Oreste;
On le dit envoyé par la faveur céleste;

Chacun croit voir en lui revivre Agamemnon,
Et porte jusqu'aux cieux et sa gloire et son nom.

ÉLECTRE.

Enfin des justes Dieux s'accomplit la promesse ;
Enfin de son tyran ils délivrent la Grèce ;
Égiste est chez les morts, et mon frère est vainqueur.
Mais, dans ce trouble extrême, apprenez-moi, Seigneur,
Ce que fait Clitemnestre, et du fils de Thyeste
Dites-moi si ses yeux ont vu la fin funeste.

PILADE.

J'ignore ainsi que vous quel peut être son sort ;
J'ai cru dans ce palais la retrouver encor.

ÉLECTRE.

Dieux ! aurait-elle été témoin de la vengeance ?

PILADE.

Je sais que, redoutant ses cris et sa présence,
Loin des lieux qui d'Égiste allaient voir le trépas ;
Oreste avait pris soin qu'on éloignât ses pas.
Mais je l'entends, Madame, et le voici lui-même.

SCÈNE VI.

ORESTE, PILADE, ÉLECTRE.

ÉLECTRE.

Ah ! son front est paré du sacré diadême !
Il est roi... De Pélops ô digne successeur ;
O cher Oreste ! viens, viens embrasser ta sœur !

ORESTE.

Oui, je l'avoue, enfin je suis digne d'Atride;
Ce glaive s'est baigné dans le sang du perfide.
Mais, avant de répondre à vos embrassemens,
Il me faut accomplir le plus saint des sermens :
Celui de qui le sang vient de rougir la terre,
Je devais l'immoler au tombeau de mon père;
C'était là qu'il devait succomber sous mes coups,
Et d'Atride apaiser les mânes en courroux.
O mon père! pardonne; en ce moment suprême
J'oubliai ce qu'aux Dieux j'avais juré moi-même;
Emporté loin de moi par ma propre fureur,
Ce fer s'était plongé tout entier dans son cœur,
Et le traître gisait étendu sur l'arène,
Lorsque de ce serment qu'avait dicté ma haine
En mon esprit troublé revint le souvenir.
Je viens, trop tard peut-être, afin de le tenir;
Sur sa tombe je viens déposer cette épée :
Puisse, puisse le sang dont elle s'est trempée
Satisfaire à la fois et mon père et les Dieux!
Pilade, et vous, Électre, à ces devoirs pieux,
Et qui pour ma douleur ont encor quelques charmes,
Venez associer et vos vœux et vos larmes;
Venez, et déposons au pied de ce tombeau
Et ce glaive sanglant et ce royal bandeau.
Que les mânes sacrés...

ÉLECTRE.

Grands Dieux! voici ma mère!

ORESTE.

Votre mère en ces lieux! et qu'y vient-elle faire?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, CLITEMNESTRE.

CLITEMNESTRE.

Ce que je viens y faire!... ah! d'un pareil affront...
Mais quel est ce bandeau qui pare votre front?

ORESTE.

Ne le voyez-vous pas? c'est celui de mon père.

CLITEMNESTRE.

De quel droit, y portant une main téméraire,
Osez-vous?... répondez!

ORESTE.

Ne m'interrogez pas.

CLITEMNESTRE.

Répondez!

ORESTE.

Laissez-moi!

CLITEMNESTRE.

Je m'attache à vos pas;
Vous résistez en vain... Mais quel trait de lumière
Ici frappe mes yeux et tout-à-coup m'éclaire?
Je ne m'étonne plus si j'ai de tous côtés
Par de nombreux soldats vu mes pas arrêtés.
Egiste, où donc est-il?...

ORESTE.

Eh quoi! de ce perfide.

Ici, devant la tombe où gît le grand Atride,
Vous prononcez le nom! Ne vous souvient-il pas
Qu'aux autels de nos Dieux j'ai juré son trépas,
Et que je l'ai juré sur cette même épée?

CLITEMNESTRE.

Dieux! que vois-je, de sang elle est toute trempée!
Quel est ce sang?

ORESTE.

Le sien!

CLITEMNESTRE.

Le sien! eh bien! cruel,
A ce sang maintenant joins mon sang criminel,
Frappe, je suis ta mère!

ORESTE.

Ah! je vous en supplie,
Fuyez!...

CLITEMNESTRE.

Non...

ORESTE.

Savez-vous le serment qui me lie?

CLITEMNESTRE.

Je n'écoute plus rien...

ORESTE.

Savez-vous que les Dieux
Pour vous donner la mort m'ont conduit en ces lieux?
Qu'eux-mêmes entre mes mains ils ont remis ce glaive?
Qu'ils veulent qu'en ce jour la vengeance s'achève?
Dites, le savez-vous?...

CLITEMNESTRE.

Que leurs vœux soient remplis!
Frappe! frappe! à ces coups je connaîtrai mon fils.
Au sort de mon époux je ne veux point survivre!

ORESTE.

Votre époux, dites-vous? ah! vous allez le suivre;
Les Dieux avec le sien ont dicté votre arrêt.

CLITEMNESTRE.

Eh bien! qu'il s'accomplisse...

ORESTE.

Oui, le fer est tout prêt...

CLITEMNESTRE.

Frappe donc!...

ORESTE, lève son épée.

Je ne puis, et vais contre ma mère
Demander un asile au tombeau de mon père.

(Il entre dans le tombeau.)

CLITEMNESTRE.

Je t'y suivrai!...

SCÈNE VIII.

PILADE, ÉLECTRE.

ÉLECTRE.

PILADE! ah! retenez ses pas!
C'est là, là que les Dieux ont marqué son trépas!
Mais quels cris effrayans ont frappé mon oreille?

Est-ce du sein des morts Atride qui s'éveille ?
Vous ne répondez rien....

PILADE.

N'avancez pas !...

ÉLECTRE.

Eh quoi !

PILADE.

N'avancez pas, vous dis-je.

ÉLECTRE.

Expliquez-vous ; pourquoi
De cette enceinte....

PILADE.

Elle est vouée aux Euménides ;
Les Dieux y sont armés contre les parricides ;
Ils vont frapper !

ÉLECTRE.

Frapper ! Quoi ! Pilade, son fils !...
Volez !

PILADE.

Il n'est plus tems, les destins sont remplis.

ELECTRE.

Je me meurs !...

SCÈNE IX.

ORESTE, PILADE, ÉLECTRE.

ORESTE paraît le glaive à la main et appuyé sur la colonne qui soutient le tombeau.

CIEL ! où suis-je ? et quel horrible songe !
Dans quel trouble mortel son souvenir me plonge !
Il me poursuit encor... Ah ! Pilade, est-ce toi ?
Est-ce toi que j'embrasse et qu'enfin je revoi ?
Pourquoi m'as-tu quitté ?

PILADE.

Viens, fuyons cette terre
Qu'ont souillé en tout tems le meurtre et l'adultère.
Viens.... suis-moi....

ORESTE.

Je ne puis ! tout mon sang s'est glacé :
Pourquoi tremblé-je encor, et que s'est-il passé ?

PILADE.

Il faut fuir pour jamais cette terre funeste.

ORESTE.

Fuir ! ne suis-je pas Roi ? ne suis-je pas Oreste ?
Où donc est Clitemnestre ?... Ah ! ne devais-tu pas,
Tu me l'avais promis, faire observer ses pas ?

PILADE.

Viens ! des Dieux la vengeance est par fois bien sévère.

ORESTE.

Tu ne me réponds pas : qu'as-tu fait de ma mère ?

PILADE.

L'arrêt des Dieux....

ORESTE.

Les Dieux ont dû la condamner,
Mais moi, je suis son fils, je dois lui pardonner.
De son crime aujourd'hui le souvenir s'efface;
Qu'elle vienne, Pilade, il faut que je l'embrasse.
Mais pourquoi frémis-tu? quel est ce sang nouveau,
Et quelle femme prie auprès de ce tombeau?
Que vois-je? son sang coule... ah! grands Dieux! oui, c'est elle,
Je n'en puis plus douter; et ma main criminelle
Sans pitié d'une mère a déchiré le flanc.
Eh bien donc que ce fer épuise aussi mon sang!
Impitoyables Dieux! seuls auteurs de mon crime,
Non, ce n'est point assez pour vous d'une victime...

(Pilade le désarme.)

Pourquoi me retenir et désarmer mon bras?
Pensez-vous me fermer le chemin du trépas?
De mes propres fureurs pensez-vous me défendre?
Aux enfers malgré vous je saurai bien descendre...
Mais quels affreux objets à mes yeux sont offerts?
Et pourquoi sous mes pas ces gouffres entrouverts?
Quel spectre tout-à-coup sort du fond des abîmes?
Que veux-tu? cherches-tu de nouvelles victimes?
Au séjour des vivans viens-tu pour m'arracher?
C'est ma mère! c'est elle! où fuir, où me cacher?
Et vous, filles du Styx, terribles Euménides,
Pourquoi m'enlacez-vous de vos serpens livides?
Laissez-moi! laissez-moi! mon crime est odieux;
Mais ce n'est pas le mien, c'est le crime des Dieux!
Eh bien! vous le voulez? il faut que je vous suive;

Je descends avec vous sur l'infernale rive;
Je vais mêler mes cris à vos affreux concerts,
Et de mes remords même effrayer les enfers.

(Il tombe entre les bras de Pilade et d'Électre.)

PILADE.

Argiens, respectez le malheur qui l'opprime;
Entourez de vos soins cette noble victime;
Reconnaissez du sort l'inexorable loi,
Et loin de cette tombe emportez votre roi.

FIN D'ORESTE.

PHOCION,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. ROYOU,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 16 juillet 1817.

NOTICE SUR M. ROYOU.

Jacques Corentin ROYOU, né à Quimper, fut destiné au barreau et s'y montra avec succès. Son frère, l'abbé Royou, célèbre journaliste du parti de la royauté, l'appela à Paris en 1791 pour coopérer à la rédaction de son journal de l'*Ami du Roi*, qu'il ne pouvait plus continuer seul, à cause d'une maladie mortelle dont il était attaqué. Jacques Royou sut si bien imiter le style de son frère dont il avait d'ailleurs la façon de penser, que le public n'aperçut point de différence dans leurs articles. Ce journal continua à être publié jusques vers le milieu de l'année 1792; M. Royou, ayant échappé aux proscriptions révolutionnaires, fit paraître, en 1796, un nouveau journal appelé *le Véridique*, puis l'*Invariable*, jusqu'au 18 fructidor. A cette époque, il fut proscrit avec les principaux personnages du parti secrètement royaliste, et déporté à l'Ile-de-Ré.

Lorsqu'il fut rappelé, il reprit sa profession de jurisconsulte; et c'est lui qui, dans le procès de Brottier et Laville-Heurnois com-

posa des péroraisons si touchantes, qu'elles tirèrent des larmes à tout l'auditoire, et sauvèrent les accusés. Ce fut M. Lebon qui les prononça.

M. Royou a donné un *Précis de l'histoire ancienne;* une *Histoire Romaine;* une *Histoire des Empereurs;* et une *Histoire du Bas-Empire.* Ces divers ouvrages ont eu du succès. Outre son Phocion, il a encore fait jouer *Zénobie*, tragédie; et le *Frondeur*, petite comédie en vers. Les idées monarchiques dominent dans toutes les productions de M. Royou, et si on ne joue pas plus fréquemment ses pièces de théâtre, ce n'est pas qu'elles manquent de mérite, c'est qu'elles ne sont point dans les idées actuelles de la multitude; idées, qui d'ailleurs sont si peu stables, qu'elles seront peut-être tout-à-fait changées dans dix ans d'ici.

M. Royou est avocat à la cour royale de Paris, et l'un des censeurs dramatiques actuels. Sa sœur a épousé autrefois en secondes noces, le fameux critique Fréron. Cette dame, qui vit encore, habite maintenant la France, après être revenue de Varsovie, où elle a fait l'éducation des princesses de Radziwill.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

—

Nous n'avons pas trouvé dans l'histoire ancienne de personnage qui nous ait inspiré une vénération plus profonde que Phocion. Dans l'histoire moderne, on peut lui comparer le président Mathieu Molé. Ce sont de ces êtres privilégiés que la vertu place bien au-dessus de la gloire. Qu'on ne cherche point dans les annales du monde de plus grands caractères ; on ne les trouverait point. La mort de Phocion fut plus qu'héroïque. Le récit qu'en fait Plutarque arrache des larmes d'attendrissement et d'admiration. Ainsi que tous les grands hommes et les sages républicains de l'antiquité, il penchait pour le gouvernement aristocratique; ce qui lui attira la haine de la populace.

Dans le trajet de la place publique à la prison, où la ciguë l'attendait, on lui cracha au visage; tels sont les passe-tems de la démagogie. Il se contenta de dire tranquillement

aux magistrats : « Ne ferez-vous pas cesser cette indignité ? »

La cause ou plutôt le prétexte de son désastre est très-remarquable : Nicanor, qui commandait pour Cassandre un fort dans Athènes, ayant quelque démêlé avec les habitans de cette ville, se rendit au sénat sur la foi de Phocion, pour tâcher d'y mettre fin à l'amiable. Le général Athénien fut accusé, pour n'avoir pas fait saisir Nicanor. On dit que sa bonne foi pouvait être fatale à la ville ; il répondit « qu'il aimait mieux souffrir le tort » que le faire. » Sur quoi Plutarque observe que ce procédé eût pu passer pour magnanime, s'il n'avait été question que de son seul intérêt ; mais, ajoute-t-il, comme il s'agissait de celui de la république, je ne sais s'il ne transgressait pas un droit plus sacré que celui de sa promesse, en mettant au hasard le salut de sa patrie.

Cette opinion n'était pas nouvelle. Dans une circonstance analogue, Aristide avait fait préférer la justice à l'utilité ; mais dans une autre il prit un parti opposé. Plus constant qu'Aristide, plus judicieux que Plutarque, Phocion ne crut pas sa fidélité à sa parole trop payée par le sacrifice de sa vie. Il préféra la mort au parjure ; courage d'autant plus louable, qu'en

général les anciens pensaient comme Plutarque, que tout, l'équité même, devait être subordonné au bien de la patrie.

Mais les stoïciens, dont la doctrine était sublime, et presque céleste, se firent gloire de professer des maximes toutes différentes. « L'honnête et l'utile, disent-ils, ne peuvent » être séparés. Rien d'utile qui ne soit honnête. » Le système contraire est le plus dangereux » qui puisse exister. Il est des choses si hon- » teuses, que le sage s'y refuserait, même » pour le salut de la patrie. »

Phocion avait puisé ses maximes dans sa conscience, et non dans les leçons du portique, postérieures de quelques années à sa mort.

Malgré l'amélioration survenue, dit-on, dans nos mœurs depuis l'époque, et sans doute par l'effet de la révolution, nous avons pensé que l'exposition de la théorie et de la pratique d'une morale si pure ne serait pas encore tout-à-fait inutile.

Nous n'avons pas été intimidés par le sentiment d'Aristote, qui veut que le héros d'une tragédie ne soit ni tout-à-fait coupable, ni tout-à-fait innocent. Nous ne savons pas quel est le crime de Britannicus. Il nous semble que c'est une colombe déchirée par un vautour.

Puisqu'il est convenu qu'un homme de bien aux prises avec l'infortune est un spectacle digne de l'attention du ciel, nous ne voyons pas pourquoi il ne le serait point de celle de la terre; et nous confesserons que, s'il ne parvient pas à la fixer, il faut en accuser non le vice du sujet, mais l'insuffisance du talent. Le génie de Campistron, qui a laissé des ouvrages estimables, quoique trop faiblement écrits, et qui a mis Phocion sur la scène avant nous, n'était aucunement propre à un tableau de cette nature. Nous désirons qu'on veuille jeter les yeux sur celui qu'il a tracé, pour que le nôtre soit trouvé plus supportable.

Quelques-uns ont dit que Phocion était un sage inactif, et par là peu propre à la scène. Sage, oui; mais, certes, nul citoyen ne fut plus actif. Jusqu'au dernier jour de sa très-longue vie, il eut toujours les armes à la main. Il fut élu quarante-cinq fois chef de l'armée.

Durant tout le cours de la pièce, il est en action, et remplit le théâtre même en son absence, puisqu'il est l'objet de toutes les scènes.

Qu'y a-t-il dans *Cinna?* une conspiration révélée et pardonnée. Dans *Bérénice?* le chef-d'œuvre de la difficulté vaincue. trois mots

en font tout le sujet : *Invitus invitam dimisit.* C'est Titus qui renvoie, malgré lui et malgré elle, une reine qu'il aime, et dont il est aimé. Si nous eussions eu plus de confiance en nos forces, nous aurions mis encore moins d'action et de mouvement dans cette pièce. L'entassement des faits, triste ressource de l'impuissance ou de la faiblesse, ne laisse pas assez d'espace pour le développement des caractères, des mœurs et des passions.

Nous nous fesons un devoir et un plaisir de reconnaître que nous avons reçu d'utiles conseils de l'auteur des *Templiers*, et de M. Saint-Prix, qui a terminé sa carrière théâtrale par le rôle de Phocion, dans lequel il a déployé un talent au-dessus de tout éloge.

—

PERSONNAGES.

PHOCION, chef des Prytanes.
OLYMPE, femme de Phocion.
PHOCION fils.
AGNONIDE, CHARICLÈS, ÉPICURE (*), } Prytanes.
PLUSIEURS ORATEURS.
UN OFFICIER DU PEUPLE, ou appariteur.
UN GEOLIER.
UNE FEMME de la suite d'Olympe, personnage muet.
FOULE DE PEUPLE.

La scène est dans le Prytanée d'Athènes.

(*) C'est un autre que le fondateur de la secte épicurienne. Il est plusieurs fois question, dans la pièce, d'Alexandre (fils de Polyperchon), qu'il ne faut pas confondre avec Alexandre-le-Grand (fils de Philippe).

PHOCION,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PHOCION, PHOCION FILS.

PHOCION fils.

En arrivant au port, juste ciel! qu'ai-je appris!
Quelle affreuse nouvelle a frappé mes esprits!
Quoi! des Athéniens la dernière espérance,
Quoi! Phocion craindrait leur perfide inconstance!

PHOCION.

Qui ne l'a pas, mon fils, éprouvée avant moi?
Je subis la rigueur de la commune loi.

PHOCION fils.

Mais, parmi tant de chefs en butte à leur furie,
Quel autre, autant que vous, honora la patrie,
La servit aussi bien?

PHOCION.

Plus d'un de ses enfans
A conduit aussi loin ses drapeaux triomphans;

Aucun d'eux n'a vécu paisible dans Athènes.
Ce peuple si vanté pour ses grands capitaines
N'en voit point, achevant un destin glorieux,
Reposer dans la tombe où dorment leurs aïeux.
La gloire, les vertus, à ses yeux sont des crimes,
Et compter nos héros, c'est compter ses victimes.

PHOCION fils.

Il redoutait l'abus de leur autorité;
Mais ici quel prétexte à sa légèreté?
Que vous reproche-t-il?

PHOCION.

Des conseils qui sans cesse
Tendaient à prévenir la perte de la Grèce.
De Philippe à la fois brave, actif et prudent,
Je pressentis d'abord le fatal ascendant.
Démosthène, évoquant le démon de la guerre,
Contre lui s'efforçait de soulever la terre;
J'exhortais à la paix, dont nous avions besoin:
On ordonne la guerre, on m'en commet le soin;
Et, malgré la faiblesse où l'Attique est tombée,
A Philippe d'abord nous arrachons l'Eubée.
Pour couvrir cet affront, le monarque irrité,
Sur la Thrace, à son tour, s'étant précipité,
Attaque avec fureur et Périnthe et Byzance.
Nous volons sous leurs murs; leur prompte délivrance
Lui fait perdre, au moment de les voir sous ses lois,
Le titre d'invincible acquis à ses exploits.
Mais la Grèce bientôt succombe à Chéronée.
Mes yeux ne virent point cette triste journée.
Du Macédonien les envoyés secrets,
Gagnant nos orateurs, marchandant nos décrets,

Sur la place publique achetant la victoire,
M'avaient fait reléguer loin du champ de la gloire.
Son fils, en un moment, renversa Darius,
Montra ses étendards aux rives de l'Indus,
Sur l'univers soumis allait asseoir son trône;
La mort qui l'attendait aux murs de Babylone,
Y termina ce règne et si plein et si court.
Nous l'apprenons à peine, on s'agite, on accourt;
On s'assemble, et malgré mes conseils, mes alarmes,
L'Athénien fougueux a déjà pris les armes.
Dès son premier succès, je prédis son malheur.
Et Cassandre bientôt accabla sa valeur;
Ce prince m'estimait; je le vis; ma prière
Du vainqueur irrité désarma la colère.

PHOCION fils.

Et le peuple n'a point embrassé vos genoux?

PHOCION.

Je fus presque aussitôt l'objet de son courroux.

PHOCION fils.

O démence! ô fureur! ô noire ingratitude!
Que faut-il donc pour plaire à cette multitude?

PHOCION.

La flatter et la perdre. Et moi, de son salut
Je fis ma seule étude, et mon zèle déplut.
Il parut trop austère, il était sans bassesse.
Cependant à Cassandre on veut ravir la Grèce.
Mais dans un de nos forts ce prince retranché,
Tant qu'il respirera, n'en peut être arraché:
Il croulerait sous lui sans qu'il voulût le rendre.
Il y soutient l'effort des armes d'Alexandre.

Celui-ci, d'un seul coup, brûlant de l'accabler,
Lui prépare un assaut qu'il attend sans trembler.
Ainsi, l'un sous les murs, l'autre au sein de la ville,
Menacent chaque jour d'embrâser notre asile.

PHOCION fils.

Que nous importe, hélas! lequel doit triompher?
La liberté périt, chacun veut l'étouffer.

PHOCION.

La liberté, mon fils, par vos vœux appelée,
De ces lieux à jamais est peut-être exilée.
Athènes l'idolâtre, et n'en sait pas jouir;
Elle la vit cent fois naître et s'évanouir.
Alexandre aujourd'hui promet de nous la rendre;
C'est un piége où le peuple alla toujours se prendre.
Aussi ce nouveau prince, habile séducteur,
S'annonce à lui partout comme un libérateur.
Il feint de rétablir sa puissance suprême.
« C'est à vous, lui dit-il, de régner sur vous-même. »
Ses présens corrupteurs n'ayant pu me tenter,
Il excite l'envie à me persécuter.
Mon plus grand adversaire est dans ce prytanée.

PHOCION fils.

Agnonide est ici!

PHOCION.

Depuis près d'une année
Il obtint cet honneur.

PHOCION fils.

Était-il fait pour lui?

PHOCION.

Il a dans Alexandre un formidable appui.
Affectant les dehors d'une vertu farouche,
Le mot de liberté sans cesse est dans sa bouche,
L'espoir de l'opprimer dans le fond de son cœur;
Demain je ne suis plus, si son parti vainqueur
Fait, ce jour, prévaloir les armes d'Alexandre;
A ce funeste sort j'ai trop lieu de m'attendre.
Si je succombe enfin, mon fils, éloignez-vous,
Et du moins dérobez votre tête à leurs coups.

PHOCION fils.

Qu'en ai-je à redouter, s'ils font tomber la vôtre?
C'est ma seule frayeur, je n'en connus point d'autre.
Eh! que me reste-t-il si je vous perds?

PHOCION.

L'honneur,
Une mère qui fait ma gloire et mon bonheur,
Qu'Athènes m'envia, que la Grèce révère;
J'oserai dire encor, le nom de votre père.

PHOCION fils.

Ah! rien n'adoucirait l'horreur de ce trépas;
Votre sort est le mien; je m'attache à vos pas;
Et s'il vous faut périr, nous périrons ensemble.
Par le courage au moins votre fils vous ressemble.

PHOCION.

Je le sais. Mais, mon fils, il n'est pas tems encor,
Quel que soit mon danger, d'en permettre l'essor.
Il faut d'autres moyens. Le peuple sur la place
Profère contre moi l'injure et la menace;
Employez tous vos soins à calmer les esprits;

Observez à quel point ils peuvent être aigris ;
Ecoutez l'orateur que la foule environne ;
Ménagez tout le monde, et ne flattez personne ;
De ce complot naissant tâchez d'être éclairci.
Les prytanes bientôt s'assembleront ici.
J'entends du bruit. On vient. Du parti qu'ils vont prendre
Le destin de l'État et le mien peut dépendre.

SCÈNE II.

PHOCION, AGNONIDE, CHARICLÈS, ÉPICURE, QUELQUES AUTRES PRYTANES.

PHOCION.

Nos maux vous sont connus. Magistrats, vous voyez
Nos champs déserts, fumans, et dans le sang noyés,
Deux vautours à l'envi déchirant nos entrailles,
Jusque dans la cité l'appareil des batailles,
La mort à nos regards s'offrant de tout côté,
Le sénat indécis, le peuple épouvanté,
Les bords de l'Ilissus éclairés par la foudre.
En ce pressant danger que devons-nous résoudre ?

AGNONIDE.

La guerre.

PHOCION.

Contre qui?

AGNONIDE.

Faut-il le demander?
Si deux rivaux ici prétendent commander,

Si leur unique droit est la force et le crime,
L'un nous ménage au moins quand l'autre nous opprime;
Et, si devant un maître il faut baisser le front,
D'un joug humiliant s'il faut subir l'affront,
Attendre dans les fers l'occasion propice
De chasser un tyran, ou d'en faire justice,
Préférons le plus doux: dans nos murs introduit,
Magistrats, qu'Alexandre y devance la nuit.

PHOCION.

Agnonide, au moment où la Grèce peut-être
Du rang des nations est près de disparaître,
Par un vil intérêt entraîné sans pudeur,
S'occupe uniquement du soin de sa grandeur!

AGNONIDE.

Le bien public, voilà mon but, et mon salaire.

PHOCION.

Et vous nous ramenez le pouvoir populaire!

AGNONIDE.

Le seul qui nous convienne, et régna dans ces tems
A jamais illustrés par nos faits éclatans,
Lorsque de nos soldats une faible poignée
Confondit les projets de l'Asie indignée:
Avez-vous oublié les champs de Marathon?

PHOCION.

Avez-vous du vainqueur oublié la prison,
Sa mort qui nous flétrit, et l'exil d'Aristide?

AGNONIDE.

Thémistocle en fut-il moins grand, moins intrépide?

PHOCION.

Où finit-il ses jours ?

AGNONIDE.

Qu'importe ? un citoyen
Doit tout à sa patrie ; elle ne lui doit rien.

PHOCION.

Elle lui doit justice ; et les décrets iniques,
En perdant la vertu, perdent les républiques ;
Nos plus fermes soutiens, nos plus grands défenseurs,
Assassinés, proscrits, n'ont point de successeurs ;
Et sur l'Attique en vain notre vue égarée
Redemande les Grecs à leur propre contrée ;
Les Grecs n'existent plus. Sous vos riches lambris,
Hélas ! j'en aperçois à peine les débris.
Du haut de la tribune excitant les tempêtes,
Vainement Démosthène agitait sur nos têtes
Des palmes, des lauriers desséchés par les ans :
Qu'ont produit ces éclats, ces foudres menaçans ?
Quel fruit a signalé sa brillante carrière ?
Pouvait-il des tombeaux ranimer la poussière ?
Par d'éternels discords l'État s'est épuisé,
Son ressort trop tendu s'est à la fin brisé.
Devons-nous essayer de rendre l'existence
A cette autorité dont on vit l'impuissance
Au sein de nos revers, comme de nos succès,
A ce pouvoir détruit par ses propres excès ?
Qu'en pense Chariclès ?

CHARICLÈS.

Qu'il n'y faut plus prétendre ;
Que cette autorité qui n'a pu se défendre,

N'est pas propre à régir un peuple impétueux,
Qui donne pour des lois ses cris tumultueux;
Peuple à la fois poli, doux, cruel et sauvage,
Que tout émeut, enflamme, à qui tout porte ombrage;
Qui transmet la puissance, afin de la ravir,
Et fait payer si cher l'honneur de le servir;
Dont les bouillans transports ne souffrent point d'obstacles;
De nouveautés avide, affamé de spectacles;
Tournant par ses fureurs un plaisir en poison;
Pour tout dire en un mot, oubliant la raison
Jusqu'à subordonner, dans son triste délire,
A la pompe des jeux les besoins de l'Empire.
Quand le peuple à ce point a pu se dégrader,
C'est à lui d'obéir, et non de commander.
Dans ces lugubres jours, noircis par tant d'orages,
Il n'a que trop besoin de l'empire des sages.
Cassandre de leurs droits, s'est déclaré l'appui,
Il faut les maintenir en combattant pour lui.

PHOCION.

Épicure; parlez.

ÉPICURE.

Pour unique partage,
Je vois qu'on nous destine un indigne esclavage.
Que le destin prononce entre les deux tyrans;
Leurs succès, leurs revers nous sont indifférens,
Puisqu'à nous enchaîner l'un et l'autre conspire,
Neutres dans leurs débats, laissons-les se détruire.

PHOCION.

Cette neutralité n'est qu'un lâche parti,
Dont j'observai toujours qu'on s'était repenti;
Elle livre le faible au puissant qui l'accable,

Et l'orage, éloigné, revient plus formidable.
Mais n'est-ce pas ici, dans nos murs dévastés,
A la lueur des feux dévorant nos cités,
Sur nos corps expirans, qu'un féroce courage
Du vainqueur des humains dispute l'héritage?
Neutres, ou déclarés pour l'un des concurrens,
Tous les fléaux sur nous vont pleuvoir par torrens;
Et peut-être ce jour, d'éternelle tristesse,
Va voir anéantir la reine de la Grèce,
Le centre des beaux arts, l'honneur de l'univers

ÉPICURE.

Quel moyen d'écarter ce funeste revers?

PHOCION.

Un seul : sans essayer de vaine résistance,
Aux deux chefs ennemis demandez audience.

ÉPICURE.

Ah! plutôt mille morts que cette indignité!

PHOCION.

On peut céder sans honte à la nécessité,
Dans l'infortune encor montrer quelque noblesse,
Agir avec honneur et parler sans faiblesse.
Dites à ces soldats d'un heureux conquérant :
« Votre maître, jadis dans les sables errant,
» S'écriait : Ah! combien de travaux et de peines
» Pour obtenir un jour les louanges d'Athènes! »
Dites-leur : « De vos rois par le crime abattus,
» Si vous prenez la place, imitez leurs vertus.
» Malgré ses longs malheurs, et malgré ses défaites,
» La ville de Minerve eut part à vos conquêtes.
» L'univers subjugué de l'aurore au couchant,

» Présente à vos combats un assez vaste champ.
» Songez enfin, songez, guerriers inexorables,
» Qu'envers le genre humain vous vous rendez coupables,
» Si votre ambition, dans sa férocité,
» Sans respect, sans égard pour la postérité,
» Replonge les mortels dans une nuit profonde,
» En détruisant l'école et le flambeau du monde. »

CHARICLÈS.

Je me rends. Phocion, demandez-leur la paix.

ÉPICURE.

Ce n'est pas mon avis.

AGNONIDE.

Vous ne l'aurez jamais.
Mais qui peut donc oser franchir ce sanctuaire?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, PHOCION FILS.

PHOCION fils.

Ne me soupçonnez pas d'un zèle téméraire.
De vos augustes lois je connais la rigueur;
Mais elles ne sauraient intimider un cœur
Qui pour le bien public a trop sujet de craindre,
Et qui reçoit de lui l'ordre de les enfreindre.
Suprêmes magistrats, tandis que vous pesez
Les intérêts du peuple en vos mains déposés,
La foule qui tantôt languissait sans courage,
De l'Euripe en courroux offre à présent l'image.
C'est Cassandre surtout qu'on l'entend menacer.

Elle croit de nos murs pouvoir le repousser,
Et, de toute frayeur paraissant délivrée,
Parle de l'attaquer dans les murs du Pyrée.
Quelques-uns plus hardis criaient à haute voix :
« Combattons, s'il le faut, les deux chefs à la fois. »

PHOCION.

Dites-leur qu'à l'instant ils vont nous voir paraître.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, excepté PHOCION FILS.

ÉPICURE.

Ce désespoir me plaît. Ne souffrons point de maître.

PHOCION.

Pourquoi vous émouvoir d'un trouble passager?
A nos sages desseins il ne doit rien changer.
Voyons les deux rivaux. Si leur ame inflexible
Oppose à nos désirs un obstacle invincible,
Je ne combattrai point le noble sentiment
Qui remplace à la fin un long abattement.
Mourons, alors, mourons. Je suis loin de prétendre
Que l'on doive survivre à la patrie en cendre.
Contre les deux partis, prompts à nous réunir,
Portons-y le trépas, avant de l'obtenir;
Et, dédaignant alors les règles ordinaires,
Qu'on arme tous les bras, même sexagénaires.

AGNONIDE.

Dans cette extrémité quels appuis! quels remparts!
Assemblons des soldats, et non pas des vieillards!

Laissons à ses foyers le citoyen débile,
Sans fatiguer sa main d'une épée inutile :
Vouloir à soixante ans le traîner aux combats...

PHOCION.

Moi, j'en ai quatre-vingts, et n'y renonce pas.

CHARICLÈS.

Sachez qu'un vieux guerrier commande plus d'estime ;
Si l'âge l'affaiblit, le danger le ranime ;
L'honneur parle toujours aux cœurs nés généreux,
Et le bras qu'il soutient est assez vigoureux.
Eh ! pourquoi dans un cercle emprisonner la gloire ?
L'homme peut en tout tems illustrer sa mémoire :
Pourquoi de ses travaux fixer le dernier point ?
Le devoir a sa borne, et l'honneur n'en a point.

AGNONIDE.

Eh bien ! de nos débats que le peuple décide ;
Il faut qu'on le consulte.

PHOCION.

Ou plutôt qu'on le guide.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

AGNONIDE, ÉPICURE.

AGNONIDE.

Enfin nous l'emportons ; le triomphe est parfait.
De ce prompt mouvement vois le subit effet :
D'un trouble passager notre bonheur va naître ;
Phocion n'a plus droit de nous parler en maître.
De nos hardis complots tels sont déjà les fruits :
Son crédit, son pouvoir, ses honneurs sont détruits.

ÉPICURE.

Ce décret suffit-il pour calmer tes alarmes ?
Rendu subitement parmi le bruit des armes,
Et par l'aréopage aussitôt rejeté,
N'est-il donc pas sans force et sans autorité ?
Phocion suit toujours son projet pacifique,
Et va, sans être ému de la haine publique,
Qu'à peine sa fierté paraît apercevoir,
Sur l'esprit d'Alexandre essayer son pouvoir.

AGNONIDE.

Ses efforts seront vains.

ÉPICURE.

Mais ce prince l'estime.

AGNONIDE.

Et l'en craint d'autant plus. J'ai disposé l'abîme
Qui doit, aujourd'hui même, engloutir Phocion,
Tandis que j'excitais cette sédition,
J'achevais un dessein peut-être plus utile;
Je me suis assuré des portes de la ville.
Avant que le soleil ait achevé son tour,
Phocion de nos murs est banni sans retour.

ÉPICURE.

Mais, crois-tu qu'à l'exil on borne sa disgrâce?

AGNONIDE.

Du peuple, si je puis, je contiendrai l'audace.
Le fanatisme ardent de ces esprits légers,
Lors même qu'il nous sert a pour nous ses dangers;
Ne crois pas que jamais, pour flatter le vulgaire,
Je l'abreuve d'un sang qui l'énivre et l'altère.

ÉPICURE.

Ce torrent furieux, et sitôt déchaîné,
Plus loin qu'on ne voulait a toujours entraîné.

AGNONIDE.

Des arrêts du destin puis-je être responsable?
Si Phocion périt, je n'en suis point coupable.
Il suffit.

ÉPICURE.

Non, crois-moi. Du peu de sang glacé
Que l'âge et les combats en ses flancs ont laissé,

Tout-à-l'heure il faudra que la source tarisse ;
Si tu veux écarter le soupçon d'injustice,
Au cours de la nature il faut abandonner
Un vieillard que la mort s'apprête à moissonner.

AGNONIDE.

Ne te souvient-il plus, ô mon cher Épicure,
Que ses austérités ont vaincu la nature,
Que le fardeau des ans sur sa tête amassé
Est encore bien loin de l'avoir terrassé ?
Des outrages du tems cette tête affranchie
Par quatre-vingts hivers est à peine blanchie.
Ne nous préparons point des regrets superflus ;
Qui perd l'occasion, ne la retrouve plus ;
Je ne la perdrai point. Ce vieillard vénérable
Me paraît un rival beaucoup trop redoutable,
Pour qu'il soit aujourd'hui prudent de reculer ;
Car je ne cherche point à me dissimuler
Les rares qualités que Phocion rassemble :
Orateur, général, magistrat tout ensemble,
Sans effort soutenant le faix de la grandeur,
Sous la simplicité cachant la profondeur,
Seul, il put résister au dieu de l'éloquence
Qui semblait nous avoir condamnés au silence,
Seul, il put arrêter ce torrent dans son cours,
Et d'un fer triomphant trancher tous ses discours.
Disciple de Platon, et digne d'un tel maître,
Il veut être honnête homme, et non point le paraître ;
Et de la gloire même oubliant les appas,
Il s'en couvre à toute heure, et ne s'en doute pas.
Sans qu'il daigne y songer, il l'entraîne à sa suite.
Elle est le prix, et non le but de sa conduite.

ÉPICURE.

De mon étonnement j'ai peine à revenir.
De quels traits tu le peins ! et tu veux le bannir !

AGNONIDE.

Il le faut. Du pouvoir, pour me frayer la route,
Je dois en éloigner l'homme que je redoute,
Et je sème partout des piéges sous ses pas.
Mais l'intérêt me guide, et ne m'abuse pas.
Enfin ma bonne foi doit lui rendre justice,
Quand mon ambition l'écarte de la lice.

ÉPICURE.

Essayons de l'y vaincre.

AGNONIDE.

En vain le voudrais-tu :
Cet homme écrase tout du poids de sa vertu.
Va, contre lui du peuple accrois l'humeur jalouse,
Augmente les soupçons, et moi de son épouse
J'essuirai l'entretien, la plainte et le courroux.
Je n'ai pu m'en défendre. Elle vient. Laisse-nous.

SCÈNE II.

AGNONIDE, OLYMPE, FEMME DE LA SUITE D'OLYMPE.

OLYMPE.

C'EST à vous que je dois un titre qui m'honore ;
Lorsqu'il me fut offert j'étais bien jeune encore ;
A peine commençaient les jours de mon printems,

Et Phocion touchait à l'hiver de ses ans.
Dépositaire alors de la toute-puissance
Que vous légua sur moi l'auteur de ma naissance,
Vous me fîtes sentir qu'un généreux guerrier,
Un capitaine illustre, un front ceint de laurier,
Devait plaire à tout âge, et qu'une gloire immense,
Du tems qui nous sépare, effaçait la distance.
Les bontés d'Agnonide ont passé mes souhaits.
Chaque jour à mon cœur rappelle ses bienfaits,
Et me les rend plus chers. J'aime à le reconnaître,
Il fut un Dieu pour moi ; mais il cesse de l'être ;
Et mon époux, par lui, dit-on, persécuté,
Doit, après un affront, craindre une atrocité.

AGNONIDE.

Votre franchise, Olympe, excitera la mienne.
Deux partis opposés, il faut que j'en convienne,
Ont choisi pour leurs chefs, et votre époux et moi.
Le mien prévaut : calmez cependant votre effroi ;
Car, lorsqu'à Phocion je donnai pour épouse
La gloire et l'ornement de la Grèce jalouse,
Lorsque, pour embellir ses destins fortunés,
Écartant loin de vous cent rivaux consternés,
A son sort j'attachai par d'éternelles chaînes,
Et les vertus de Sparte, et les grâces d'Athènes,
Je crois avoir prouvé que j'étais son ami ;
De nos divisions j'ai le premier gémi :
Agnonide, au-dessus d'un soupçon téméraire,
Ne peut être d'ailleurs qu'un loyal adversaire.

OLYMPE.

Dois-je me rassurer, si de l'ambition
L'arme la plus terrible attaque Phocion ?

Vous prétendez en vain garder quelque mesure ;
De votre ancien ami la mort n'est que trop sûre,
Si vous n'enchaînez pas l'instinct de cruauté
Qui toujours pousse au crime un peuple révolté.
Vous savez cependant que la seule imposture
Pourrait oser noircir une vie aussi pure.
Je ne vous parle point de ses faits immortels,
Des drapeaux que sa gloire offrit à nos autels,
Des temples qu'ont ornés ses heureuses batailles ;
D'autres ont noblement tapisse leurs murailles ;
Mais quel cœur s'est jamais montré plus généreux ?
S'appropriant toujours le sort des malheureux,
De ses concitoyens mon époux fut le père,
Et sa main bienfesante adoucit leur misère,
De ce peuple inconstant inébranlable appui,
Phocion n'a vécu, respiré que pour lui.
Toujours en son absence, élu chef de l'armée,
Au sentier de l'honneur et de la renommée,
Vous savez s'il n'a pas sans cesse combattu,
Et s'il est un mortel qui le passe en vertu.

AGNONIDE.

Je sais, malgré l'éclat dont brille son mérite,
Qu'il devrait ménager ce peuple qu'il irrite,
Abdiquer un pouvoir si long-tems possédé,
Et qui lui vient enfin d'être redemandé.

OLYMPE.

Aux ordres du sénat il est prêt à souscrire.

AGNONIDE.

Le peuple a prononcé. Son ordre doit suffire.

OLYMPE.

Malgré lui, Phocion entend le protéger,
Et n'abdiquera pas au moment du danger.
Apprenez les motifs de l'ardeur qui l'enflamme.
Jamais l'ambition n'approcha de son ame.
Après tant de combats, de peines, de travaux,
Toujours victorieux, désormais sans rivaux,
Un repos honorable au bout de sa carrière
Devrait lui sembler doux, autant que nécessaire;
Mais les vœux du sénat, et son autorité
Qu'ose usurper l'audace et la témérité;
Le peuple à préserver de sa propre furie;
L'étranger menaçant d'écraser la patrie;
Tout veut qu'il se refuse à des ordres donnés
Par un amas confus de mutins forcenés.

AGNONIDE.

Dès-lors il est perdu.

OLYMPE.

Non, je ne le puis croire.
Voulez-vous qu'à jamais diffamé par l'histoire,
Votre nom, parmi nous si long-tems respecté,
Aille couvert d'opprobre à la postérité?

AGNONIDE.

Madame, osez-vous bien....

OLYMPE.

Pardonnez, je m'égare.
Non, vous ne serez point et perfide et barbare.
A la honte, au remords votre cœur étranger
D'un si triste fardeau n'ira point se charger.
Quand Socrate expira sous les traits de l'envie,

Vous savez les regrets dont sa mort fut suivie ;
Vous connaissez le sort de ses persécuteurs.
Le peuple écoute, croit, et hait les délateurs.
Si dans sa rage aveugle il peut tout se permettre,
Il punit les forfaits qu'on l'excite à commettre.
De ce vil Anytus qui tomba sous ses coups,
Quoi ! l'exemple effrayant serait perdu pour vous ?
Mais je menace, au lieu d'émouvoir sa tendresse.
Au nom des soins touchans que vous doit ma jeunesse,
N'allez pas terminer le destin le plus beau
Par un breuvage horrible, ou le fer d'un bourreau.
Vous vous taisez. Je vois que sa perte est jurée.
Eh bien ! l'on me verra de contrée en contrée,
Son urne dans les mains, non répandre des pleurs,
Non fatiguer les Grecs de mes vaines douleurs,
Mais appeler sur vous la haine et la vengeance,
Et vous redemander le sang de l'innocence.

AGNONIDE.

Madame, de la mort je veux le garantir,
Et forcer son estime et votre repentir.

(Il sort.)

OLYMPE.

Me serais-je trompée ? en serait-il capable ?
Pourrait-il commander à sa haine implacable ?
Ah ! j'aperçois mon fils. Il est seul ; je frémis.

SCÈNE III.

OLYMPE, PHOCION FILS, FEMME DE LA SUITE D'OLYMPE.

OLYMPE.

Retient-on votre père au camp des ennemis ?

PHOCION fils.

Il revient. Cependant, je l'avoûrai sans feinte,
Son retour laisse encor plus d'un sujet de crainte.
De ma mère je sais quelle est la fermeté ;
Ces voiles qui toujours couvrent la vérité,
Qu'on voudrait adoucir à des yeux trop timides,
Paraissent une injure aux ames intrépides.

OLYMPE.

Vous louez mon courage, et me faites trembler.
Eh ! quel nouveau malheur va donc nous accabler ?

PHOCION fils.

Alexandre, poussé par un conseil perfide,
Ouvrage ténébreux de l'infâme Agnonide,
Contre le droit des gens prêt à nous retenir,
De notre confiance a pensé nous punir.
Nous avons dans ses yeux lu son incertitude ;
Il a pu dans les miens voir mon inquiétude,
Mon trouble, ma terreur, mon agitation.
Mon père, sans montrer aucune émotion,
Mais n'espérant plus rien, et dévorant sa peine ;
Entreprend d'exposer le sujet qui l'amène.

Le prince l'interrompt avec emportement.
« Du peuple êtes-vous bien l'organe en ce moment?
» Venez-vous de sa part? » dit-il d'un ton sévère.
« Je viens pour le sauver. Voilà mon caractère, »
Réplique Phocion. Alexandre irrité :
« Sans un pouvoir exprès de toute la cité,
» Vous n'êtes rien pour moi; je n'ai rien à vous dire. »
Et, sans daigner l'entendre, aussitôt se retire.
Ainsi le seul objet des vœux de Phocion,
La paix, nous fuit encore en cette occasion.

OLYMPE.

Oui, sans doute, la paix qui console la terre,
Pour les ambitieux n'est qu'un état de guerre;
Agnonide la craint. Son parti tout puissant
Etouffera les vœux du sénat gémissant.
Mais avec Chariclès votre père s'avance.

SCÈNE IV.

PHOCION, PHOCION FILS, CHARICLÈS, OLYMPE, FEMME DE SA SUITE.

CHARICLÈS.

N'en doute point, ami, l'exacte vigilance
Qui me tient l'œil ouvert sur tous ces envieux,
M'a fait saisir le fil d'un complot odieux,
Que dans cet instant même ils trament pour ta perte.
Leur parti criminel s'assemble, se concerte;
Sous un prétexte vain, qu'il cherche à colorer,
Au jugement du peuple il prétend te livrer.

PHOCION.

Eh ! quel prétexte encor ?

CHARICLÈS.

Tu n'as pas dû te rendre,
Sans son ordre formel, aux tentes d'Alexandre.

PHOCION.

Je voulais son salut ; pourrait-il m'en punir ?

OLYMPE.

Il en est trop capable.

PHOCION fils.

Il faut le prévenir,
Et de ses corrupteurs réprimant l'insolence,
A leur jalouse haine arracher l'innocence.
Il est tems d'opposer la force à la fureur.
Au cœur des scélérats reportons la terreur ;
Et malgré nos efforts, si la vertu succombe,
Tâchons qu'ils soient du moins entraînés dans sa tombe.

PHOCION.

Votre zèle, mon fils, vous emporte trop loin ;
Et d'en régler le cours je veux prendre le soin.
Si cette faction qui cause vos alarmes,
Pour attaquer mes jours osait prendre les armes,
Venez à mes côtés combattre des tyrans ;
Venez porter la mort et l'effroi dans leurs rangs ;
Mais d'un voile imposteur leur malice est couverte.
Je ne dois pas, mon fils, combattre à force ouverte
L'ennemi qui se borne à tourner contre moi
L'esprit des citoyens, le glaive de la loi.

PHOCION fils.

Au gré des factions, sous la hache sanglante
Faudra-t-il donc courber sa tête obéissante?
Qu'importe l'instrument dont se sert l'assassin?
Avec un fer sacré, s'il déchire mon sein,
Faut-il bénir ses coups? Sans plainte et sans murmure,
Par respect pour la loi, faut-il qu'on les endure?

PHOCION.

C'est en brisant son joug qu'on détruit les États.
Je ne me sens pas fait pour de tels attentats.
Croyez que c'est un sort cent fois moins déplorable
De mourir innocent que de vivre coupable.
Le ciel vous a fait naître en des tems désastreux;
Mais le siècle dernier vit des jours plus affreux
Lorsque trente tyrans acharnés sur l'Attique
En un vaste tombeau changeaient la république.
S'ils revenaient ces jours d'épouvante et d'horreur,
Si tout était victime ou sacrificateur,
Gardez-vous d'hésiter, mon fils, soyez victime;
Je ne connus jamais qu'un malheur; c'est le crime.
Le courage à tout autre au moins peut résister;
Le seul insupportable est de le mériter.
Cependant il me reste encore une ressource,
Et je vais l'essayer. Dans sa rapide course
Il est possible encor d'arrêter le méchant,
De rappeler au peuple un souvenir touchant:
Celui de son bonheur, et des momens d'ivresse
Où tous me proclamaient le sauveur de la Grèce

CHARICLÈS.

Hélas! peux-tu compter sur ces faibles moyens?
Agnonide a séduit tous nos concitoyens;

Il dispose à son gré de la foule cruelle.

PHOCION.

Ce peut être en ses mains un instrument rebelle.

OLYMPE.

S'il maintient leur délire, il va vous accabler.

PHOCION.

Si leur raison revient, c'est à lui de trembler.

CHARICLÈS.

Tu ne crains pas pour toi cette haine acharnée,
Mais il s'agit ici d'une autre destinée ;
Un intérêt plus grand doit frapper ton esprit :
C'est celui de l'État ; si tu meurs, il périt.

PHOCION.

Allons ; soit que je vive, ou soit que je périsse,
Je prouverai du moins que c'est avec justice
Qu'on m'avait honoré du nom d'homme de bien.
Je ferai mon devoir. Tout le reste n'est rien.

PHOCION fils.

Avant qu'un factieux me ravisse un tel père,
Il faudra m'arracher ce cœur qui le révère.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

PHOCION, PHOCION FILS, FOULE DE PEUPLE à la porte.

PHOCION fils.

Quel tumulte imprévu! quels flots de factieux!
Quels effroyables cris font retentir ces lieux!
Attendrons-nous en paix la mort qu'on nous apporte?
Avant que leur audace ait brisé cette porte,
Retirons-nous, mon père, assemblons nos amis:
On n'aura pas sitôt le sang qu'on s'est promis.

PHOCION.

Non, c'est ici qu'il faut attendre ces perfides,
S'ils veulent accomplir leurs projets homicides.
Rien ne peut à la mort m'arracher désormais:
Qu'on ouvre; un magistrat ne se cache jamais.

SCÈNE II.

PHOCION, PHOCION FILS, ORATEURS, FOULE DE PEUPLE.

FOULE DE PEUPLE, criant :

La mort ! la mort !

PHOCION.

D'où vient cette voix menaçante ?
Qui de vous prétendrait m'inspirer l'épouvante ?
Quand j'ai dans les combats guidé votre valeur,
A-t-on vu que mon front ait changé de couleur ?
Aveugles instrumens de la plus lâche envie,
Vous parlez de ma mort ; vous me devez la vie.
Le fer était levé ; j'en détournai les coups.
Vous demandez mon sang ; il a coulé pour vous.
Et s'il vous faut encor de plus grands sacrifices,
Vos poignards ne pourront qu'ouvrir des cicatrices.
Clitus, à qui mon corps servit de bouclier,
Approche ; c'est à toi de frapper le premier.

PREMIER ORATEUR.

Peuple, n'écoute pas une vaine défense ;
Tu sais ce qu'il a fait pour briser ta puissance.

SECOND ORATEUR.

Tu sais que, non content de la vouloir ravir,
Son insolent orgueil aspire à t'asservir.

TROISIÈME ORATEUR.

Tu sais comme, appuyé des armes de Cassandre,

Pour monter à ta place, il t'en a fait descendre.

PHOCION.

Factieux orateurs, j'ai fait ce que j'ai dû ;
J'ai soutenu l'État, et vous l'avez perdu.
La guerre du pouvoir me promettait le faîte,
Et la paix vous plaçait au-dessus de ma tête ;
J'ai conseillé la paix. Sous mon autorité,
Il fut permis de vaincre avec impunité.
L'équité régna seule, et dans ces tems prospères,
On n'était point banni du tombeau de ses pères.
Mettant le plus haut prix au sang de nos guerriers,
Je n'ai point prodigué ce sang pour des lauriers.
Grâce au ciel, j'ai gagné des batailles célèbres,
Que ne suivirent point vos oraisons funèbres.
Voilà ce que j'ai fait, vous qui poussiez nos pas
Dans les champs de la mort, vous n'y paraissiez pas.
Vous osez m'accuser ; c'est moi qui vous accuse (*).
O peuple infortuné ! vois qui de nous t'abuse.
Par eux Philippe instruit de tes moindres secrets,
Les fit taire ou parler suivant ses intérêts ;
Philippe, qu'ils aidaient à subjuguer la terre,
Te dictait par leur bouche ou la paix ou la guerre.
Organe de la fourbe et de la trahison,
Leur funeste industrie égara ta raison.
D'un autre séducteur aujourd'hui l'influence
Déchaîne contre moi leur vénale éloquence.
Si je succombe aux traits de cet art suborneur,
Je ne perds que la vie, et tu perdras l'honneur.

(*) En prononçant ce dernier hémistiche, il monte sur un tribunal très-peu élevé.

Celui de Phocion n'est pas en ta puissance ;
Tu peux m'ôter le jour, et non pas l'innocence.
Citoyens, j'entendrais mon arrêt sans effroi ;
Car je le crains pour vous beaucoup plus que pour moi.
Et n'appréhendez pas qu'à votre impatience
J'oppose une trop longue et vaine résistance.
Demain, sans plus tarder, je suis prêt ; aujourd'hui,
Laissez-moi vous offrir un salutaire appui,
Laissez-moi vous sauver des flammes, du pillage,
Écarter de vos murs l'opprobre, l'esclavage,
Et de ma vie ensuite éteignez le flambeau ;
Je ne demande plus qu'un jour, et qu'un tombeau.

UN ATHÉNIEN.

Ses discours toucheraient le cœur le plus farouche.
La vertu, la sagesse ont parlé par sa bouche.
Sortons.

UN ORATEUR.

Où courez-vous ? Quoi ! lâches, vous fuyez ?
Eh ! que n'immolez-vous vos amis à ses pieds ?

PHOCION.

Peuple, arrête un moment, Phocion te l'ordonne.
Ton délire est calmé, ta fureur t'abandonne ;
Mais il faut l'expier. Saisis tes corrupteurs ;
Si tu rougis du crime, enchaîne ses auteurs ;
Livre au glaive des lois leur sanguinaire audace.

UN ATHÉNIEN.

Oui, oui. N'hésitons point.

PHOCION.

Mérite ainsi ta grâce ;

Je la mets à ce prix. Que ta soumission
Signale tes remords et leur punition.

(Le peuple sort et entraine les orateurs.)

SCÈNE III.

PHOCION, PHOCION FILS.

PHOCION.

Nos dangers sont accrus, et ce faible avantage
D'un ennemi trompé va redoubler la rage.

PHOCION fils.

Je le crains.

PHOCION.

Toutefois rien n'est encor perdu.
Le glaive sur ma tête est toujours suspendu.
Surveillez en ces lieux mon féroce adversaire;
Je vais combattre ailleurs la haine populaire.

SCÈNE IV.

PHOCION FILS.

Est-il sacré pour moi l'homme dont la fureur
A rempli tous mes jours d'amertume et d'horreur?
Laisserai-je achever un forfait exécrable?
Mais d'un crime, à mon tour, me rendrai-je coupable?
Que faire? une éternelle et lâche inaction
Aux mains de ses bourreaux va livrer Phocion.

Peut-être cependant ma tendresse inquiète
Grossit à mes regards l'orage qui s'apprête.
Ce peuple qui long-tems ne sut que l'admirer...
C'est un tigre féroce ; il va le déchirer.
Mais faut-il n'écouter qu'une ardente colère ?...
Braver toutes les lois ?... il faut sauver son père.

SCÈNE V.

PHOCION FILS, AGNONIDE.

PHOCION fils.

J'ATTENDAIS Agnonide, et la bonté des cieux,
Secondant mes souhaits, le présente à mes yeux.

AGNONIDE.

Que voulez-vous de lui ?

PHOCION fils.

Qu'il m'entende, et qu'il tremble.

AGNONIDE.

Il ne trembla jamais.

PHOCION fils.

Par ton ordre on s'assemble.
Tu règnes aujourd'hui sur un peuple abusé,
Qu'à perdre Phocion ta haine a disposé.
Sa vie est en tes mains. Je le sais. Mais la tienne,
(Lui montrant un poignard.)
Tu le vois, Agnonide, est aussi dans la mienne.

AGNONIDE.

Tu peux me l'arracher du droit des assassins.

PHOCION fils.

Sur celle de mon père as-tu des droits plus saints?
Si tu veux échapper au sort le plus funeste,
Ainsi qu'un seul moyen, un seul moment te reste :
Jure au nom de Pallas, jure par tous les dieux
D'oublier à jamais un projet odieux,
D'abandonner le cours d'une indigne poursuite.
Jure, ou meurs à l'instant.

AGNONIDE.

Écoute, et frappe ensuite.
Je voulais de la ville écarter Phocion,
Qui m'offense, ou me nuit en toute occasion,
Qui m'en ferait bannir s'il en était le maître.
On sait qu'en même tems j'ai fait assez connaître
Que c'était un devoir de respecter des jours
Qu'au service public il consacra toujours.
Tu veux trancher les miens. Ton illustre vaillance
A d'un meurtre facile embrassé l'espérance.
Agnonide t'attend, et tu peux l'égorger.
Enfonce le poignard, sans crainte et sans danger.
Pourquoi différes-tu quand la victime est prête?
Achève, frappe donc.

PHOCION fils.

Je ne puis.

AGNONIDE.

Qui t'arrête?

PHOCION fils.

Une honte insensée. En te perçant le sein
Je sauvais Phocion ; tel était mon dessein ;
Tel était mon devoir. Une terreur soudaine,
Une indigne terreur me saisit et m'enchaîne.
Je le perds en laissant vivre son ennemi.
Dans un juste projet mon cœur mal affermi
Se flattait vainement de l'effort héroïque
De braver sans frayeur l'opinion publique.
J'éprouve qu'il n'a pas assez de fermeté
Pour souffrir un soupçon qui n'est pas mérité,
Qu'il ne possède point le sublime courage
Qui sait se contenter de son propre suffrage.
J'épirai cependant tes pas les plus cachés.
Aux jours de Phocion les tiens sont attachés.
Et s'il périt, crois-moi, ta peine sera prompte.
La crainte de l'exil, du trépas, de la honte,
Je n'écoute plus rien. Quel que soit mon destin,
Le tien ne sera pas plus long-tems incertain.

AGNONIDE.

Je veux bien excuser un fils trop téméraire,
Respecter ses motifs ; mais sa vaine colère,
Je ne m'abaisse pas jusqu'à la redouter.
Tu menaces, et moi, je vais exécuter.

PHOCION fils.

Et moi, n'en doute point, je tiendrai ma parole.
Garde-toi de juger la menace frivole.
De mon père immolé tu subiras le sort.
Sa vie est ton supplice. Ah ! crains surtout sa mort.

(Il sort.)

AGNONIDE, seul.

Je n'appréhende point une telle menace,
Et j'aurai bientôt mis un frein à cette audace.

SCÈNE VI.

AGNONIDE. ÉPICURE.

AGNONIDE.

Ne perdons point, ami, des momens précieux,
Il s'en est peu fallu qu'un jeune audacieux
N'ait par un coup hardi renversé notre ouvrage,
Et mon salut enfin n'est dû qu'à mon courage.

ÉPICURE.

Comment? explique-toi.

AGNONIDE.

J'ai des soins plus pressans.
Les postes les plus sûrs, les plus intéressans,
Sont-ils entre les mains d'une troupe fidèle,
Et disposée à tout pour nous prouver son zèle?
Dis-moi, le plan tantôt entre nous arrêté
Pouvons-nous à l'instant le voir exécuté?

ÉPICURE.

Tout était prêt : soldats, témoins, rhéteurs, oracle;
Mais tout-à-coup survient le plus terrible obstacle;
De nos complots secrets nous perdons tout le fruit;
C'en est fait, d'un seul mot Phocion les détruit;
Et nous allons subir l'ascendant invincible

De l'ame la plus ferme et la plus inflexible.
Je peignais ton rival comme un objet d'horreur.
La foule répondait par des cris de fureur.
Tout-à-coup il paraît avec un front sévère.
Il monte à la tribune, et bravant la colère
D'un peuple contre lui dès long-tems irrité,
De ses nouveaux excès parle avec dignité.
Le tumulte redouble, et ce vieillard tranquille
Dans les flots déchaînés semble un roc immobile.
On regarde, on s'étonne, on demeure interdit.
On allait l'égorger : bientôt on l'applaudit;
Et des Athéniens la subite inconstance
A fait en sa faveur incliner la balance.
De la paix en ses mains le pouvoir est remis.
On attend au sénat les deux chefs ennemis.
Sur sa foi, l'un et l'autre ont promis de s'y rendre.

AGNONIDE.

O ciel! à ce bonheur je n'eusse osé m'attendre.
Qu'ils viennent. Mes desseins en sont plus assurés.
Mais voici Phocion.

SCÈNE VII.

PHOCION, AGNONIDE, ÉPICURE, CHARICLÈS.

AGNONIDE, à Phocion.

Nos maux sont réparés,
Si du moins on le veut.

PHOCION.

Parlez : que faut-il faire?

AGNONIDE.

Châtier à l'instant l'audace téméraire
Qui vient fouler aux pieds et nos mœurs et nos droits,
Arrêter ces guerriers, vains fantômes de rois,
Misérables débris d'un conquérant illustre,
Dont leur faible grandeur emprunta tout son lustre,
Destructeurs inhumains, prêts à tout embraser,
Qui dans leur choc sanglant allaient nous écraser.
N'hésitez point. Songez qu'il est telle occurrence
Où l'on doit tout oser, où l'audace est prudence.
Vous obtenez du tems, et vous en profitez
Pour rallier à vous les Grecs épouvantés.

CHARICLÈS.

Phocion vous entend, et vous parlez d'un crime!

AGNONIDE.

Contre les oppresseurs rien n'est illégitime.

ÉPICURE.

Eh! quand nous oublirions les maux qu'ils nous ont faits,
Il faut sauver l'État.

PHOCION.

Non point par des forfaits.
Athènes de la terre un jour doit disparaître,
La justice, jamais.

AGNONIDE.

Les murs qui m'ont vu naître,
Mes parens, mes amis, que je puis secourir,
D'un œil indifférent je les verrais périr!
Je ne me pique point de ces vertus sublimes.

Ah! si vous m'en croyez, laissons-là des maximes
Dont l'éclat fastueux, l'imposant appareil,
Est fait pour le lycée, et non pour le conseil.

PHOCION.

Souillez-vous donc des noms de parjures, de traîtres.
Les maximes d'honneur que suivaient nos ancêtres,
Magistrats, c'était peu de les abandonner,
Et l'on semble aujourd'hui prêt à les condamner.

AGNONIDE.

Pourquoi nous imputer un dessein si funeste?
Vous citez nos aïeux, et moi je les atteste.
Aristide[1], celui d'entre tous ces aïeux
De qui le nom peut-être est le plus glorieux,
Une fois, j'en conviens, à la stricte justice
De l'intérêt du peuple a fait le sacrifice;
Mais, malgré tout l'éclat d'une telle action,
Vous savez que, mûri par la réflexion,
Et que, mieux inspiré, dans une autre occurence,
Il crut au bien public devoir la préférence.

PHOCION.

S'il eut une faiblesse, on la doit éviter,
Et ce sont ses vertus qu'il nous faut imiter.
Mais, pour finir d'un mot un débat si frivole,
Songez-vous que ces rois ont reçu ma parole?
Je n'examine point, dans ce honteux projet,
S'ils en sont bien tous deux également l'objet,
Et si, quand l'un et l'autre à la fois nous assiége,
Ce n'est pas sur un seul qu'on veut fermer le piége.
Je m'abaisserais trop en daignant m'arrêter
A combattre un discours qu'on rougit d'écouter.

Eh quoi ! nous disputons au sein d'un prytanée
Pour savoir si l'on doit garder la foi donnée !
Quand il s'agit d'enfreindre un pacte solennel,
Celui qui délibère est déjà criminel.
Que la Grèce à jamais, que l'univers ignore
Un dessein qui nous perd, et qui nous déshonore,
Si d'un profond secret il ne reste voilé.
Magistrats, oublions qu'Agnonide a parlé.
Pardonnez son erreur. Du projet d'entrevue
Je vais faire excuser la rupture imprévue.
Vous, cependant, songez que, sans un prompt secours,
La ville de Pallas compte ses derniers jours.
Terminez donc enfin cette lutte éclatante,
Que ne peut soutenir la patrie expirante.
La paix seule pourrait mettre un terme à ses maux.
De nos remparts captifs éloignez ces rivaux.
L'Attique vous devra des grâces éternelles,
S'ils vont ailleurs vider leurs sanglantes querelles.

(Il sort avec Chariclès.)

AGNONIDE, à Épicure.

Il s'est douté du piége où j'entraînais ses pas.
Viens, je lui garde un trait qu'il n'évitera pas.
De ce léger revers ne conçois point d'alarmes.
Sa vertu contre lui va me fournir des armes.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

PHOCION, OLYMPE, FEMME DE SA SUITE, CHARICLÈS, entrant d'un côté, PHOCION FILS de l'autre.

PHOCION, à son fils.

Vous paraissez ému !

PHOCION fils.

Ce n'est pas sans raison.
O crime ! ô désespoir ! infâme trahison !
Le secret du sénat divulgué sur la place,
Soulève contre vous toute la populace.
« Succombant à l'attrait d'un pouvoir séducteur,
» Phocion des tyrans devient le protecteur, »
Lui dit-on. Cette foule insensée, inhumaine,
Veut qu'à son tribunal, sur l'heure, on vous entraîne.
J'ai fait de vains efforts pour en être écouté ;
Sa fureur est au comble, et le décret porté.

OLYMPE.

Justes Dieux !

CHARICLÈS.

Le décret ! Et c'est ainsi qu'on nomme

Un complot d'assassins, formé contre un grand homme!

PHOCION.

Il fallait donc souscrire à leurs desseins pervers,
Et violer des lois qu'observe l'univers!
Si d'un pareil forfait j'eusse été le complice,
C'est alors qu'on eût dû m'envoyer au supplice.
Coupable cependant, je l'aurais évité;
Il vaut mieux le subir sans l'avoir mérité.

OLYMPE.

Un exil volontaire assouvirait l'envie.
Partons. Confiez-moi le soin de votre vie.
Hâtons-nous de quitter un théâtre d'horreur.
Sans cesse ensanglanté par un peuple en fureur,
Assemblage inouï de vertus et de vices.
Ordonnant du même œil des jeux et des supplices,
Par un contraste horrible entre tous les mortels,
Seul à l'humanité consacrant des autels,
Et de ses généraux fesant tomber les têtes,
Pour se venger sur eux du malheur des tempêtes,
Et leur faire expier comme autant de forfaits,
Leurs vertus, leurs talens, leur gloire et leurs bienfaits;
Sortons d'une cité follement suicide,
Qui proscrit Phocion, et couronne Agnonide.
N'attendons pas ici le dernier des revers.
Je suis prête à vous suivre au bout de l'univers;
Ne craignez pas pour moi la mort ou l'indigence:
Votre exemple m'a trop enseigné la constance;
Je saurai, comme vous, souffrir l'adversité.
Dans le plus grand éclat de la prospérité,
D'un vain faste toujours dédaignant l'imposture,
La gloire d'un époux fut ma seule parure.

Qu'avec un juste orgueil, ces mains, ces faibles mains,
S'emploîraient à nourrir le premier des humains!
Écartant loin de vous la misère importune,
Mon fils adoucirait votre auguste infortune.
Croyez-moi, Phocion, des jours sereins et doux,
Au milieu des déserts luiraient encor pour vous.
Sur ces sauvages lieux, du moins exempts d'alarmes,
Oui, vos vertus encor répandraient quelques charmes.

PHOCION.

Le parti le plus noble est aussi le plus sûr;
Ne cherchons point la paix dans un asile obscur;
La haine m'y suivrait, et jamais ne pardonne
L'offense qu'elle a faite, et la peur qu'on lui donne.
Demeurons. Cependant gardez-vous de penser
Que d'une âpre vertu j'aime à me hérisser,
Que je mette ma gloire à paraître impassible;
Je suis loin d'en rougir, je porte un cœur sensible.
J'avoûrai la douleur qui vient le déchirer
Quand je songe à l'instant qui peut nous séparer.
Je ne le nîrai pas, j'ai besoin du courage
Que les Dieux ont daigné m'accorder en partage,
Pour retenir mes pleurs en voyant réunis
Mon ami le plus cher, mon épouse et mon fils.
Mais ma vie à l'Attique appartient tout entière;
Je dois, en la servant, terminer ma carrière.
Le peuple à mes conseils, si docile autrefois,
Ne veut plus, il est vrai, reconnaître ma voix;
N'importe en sa faveur il faut braver l'orage.
L'amour que je lui porte est plus fort que sa rage.
Il faut le voir; puissé-je, inspiré par les Dieux,
Sur ses vrais intérêts lui faire ouvrir les yeux!

(A Olympe.)

Et vous, allez pour lui, par un prompt sacrifice,
Implorer leur bonté, désarmer leur justice.

(Elle sort avec la femme de sa suite.)

CHARICLÈS.

Tes vils accusateurs sont près de t'assaillir;
Tu n'as plus qu'un moment; songe à te recueillir,
A defendre tes jours, à terrasser l'envie.

PHOCION.

Ma défense sera l'histoire de ma vie.
L'art de nos orateurs, ses replis tortueux,
Amis, ne sont pas faits pour les cœurs vertueux.
Je vais songer encore aux malheurs de l'Attique,
Laisser quelques conseils pour la chose publique.
Du destin qui m'attend je veux me consoler
En sauvant les ingrats qui me vont immoler.
Mais déjà je crois voir un messager sinistre.

SCÈNE II.

PHOCION, PHOCION FILS, CHARICLÈS,
UN OFFICIER DU PEUPLE.

L'OFFICIER DU PEUPLE.

Des volontés du peuple infortuné ministre,
Remplissant à regret un devoir douloureux,
Je viens vous annoncer des ordres rigoureux.

PHOCION.

Je te suis.

L'OFFICIER DU PEUPLE.

Que je crains le sort qui vous menace !
L'esclave et l'étranger se montrent sur la place.
Des soldats déguisés ont été reconnus,
Et du camp d'Alexandre on sait qu'ils sont venus.

PHOCION.

Quel crime ! quelle horreur ! Sitôt qu'on délibère,
Quiconque dans ces lieux porte un pied téméraire,
Quiconque en cette enceinte ose arrêter ses pas,
S'il n'a droit de cité, mérite le trépas ;
Et des captifs, qu'attend le fer de la justice,
Enverraient avant eux leur vainqueur au supplice !
Non, je ne souscris point à cette indignité ;
Ils ne me verront pas.

L'OFFICIER DU PEUPLE.

Mais au peuple irrité
Que dire en votre nom ?

PHOCION.

Dis-lui que ma présence
N'autorisera point l'anarchique insolence
D'un tas de malheureux qui peuvent m'égorger,
Mais qui n'eurent jamais le droit de me juger ;
Que si de ces brigands la troupe forcenée
De leur aspect impur souillent ce prytanée,
Bientôt ils connaîtront que, même en m'accablant,
Ils n'en arracheraient qu'un cadavre sanglant ;
Que je connais le peuple et les fruits de sa haine ;
Qu'il a soif de mon sang ; que ma perte est certaine ;
Que je n'en doute point ; qu'ainsi ce n'est pas moi,
C'est lui que je défends en défendant sa loi ;

Qu'à mon dernier soupir je combattrai pour elle ;
Qu'à ses ordres sacrés bien loin d'être rebelle,
Si l'on purge la place, on m'y verra courir;
Que Phocion sut vivre, et qu'il saura mourir.
Va, porte ma réponse.

(L'Officier du peuple sort.)

SCÈNE III.

PHOCION, PHOCION FILS, CHARICLÈS.

PHOCION fils.

Avant qu'il s'accomplisse,
Ils pourraient payer cher cet affreux sacrifice.

CHARICLÈS.

Que prétendez-vous dire ?

PHOCION.

Expliquez-vous, mon fils.

PHOCION fils.

A Cassandre déjà j'ai fait passer l'avis
Du complot qui se trame, et de cette assemblée
Que ses vaillans soldats bientôt auront troublée.

PHOCION.

Ce malheur me manquait.

CHARICLÈS.

O ciel ! qu'avez-vous fait ?
D'un dessein si hardi quel doit être l'effet ?

PHOCION fils.

Terrible, je le sais. Mais je sais mieux encore
Qu'il peut seul conserver un père que j'adore.
Aux pieds des assassins je le voyais fouler.
Le sang de l'innocence était prêt de couler.
Dans ce moment terrible, en ce péril extrême,
Je n'ai dû, je n'ai pu consulter que moi-même,
Et j'ai cru tout permis.

PHOCION.

Par de lâches terreurs,
Vous prétendez, mon fils, excuser vos fureurs;
Ainsi donc désormais, pour oser tout enfreindre,
Pour détruire nos lois, il suffira de craindre.

PHOCION fils.

Pardonnez, ô mon père, un Dieu plus fort que moi
M'entraînait, m'élevait au-dessus de la loi.

PHOCION.

O jeune homme imprudent! pieuse perfidie!
Au sein de la cité vous portez l'incendie.

PHOCION fils.

Déjà depuis-long-tems il dévorait ces lieux.

PHOCION.

Mon sang pouvait l'éteindre,

PHOCION fils.

Il est trop précieux.

PHOCION.

Eh! quand il le serait mille fois davantage,
Ne valait-il pas mieux en assouvir la rage

D'un perfide ennemi brûlant de le verser,
Que de trahir l'empire et de le renverser ?
Au moment d'accomplir l'entreprise funeste
Qui va de la patrie embraser ce qui reste,
La livrer sans défense au pouvoir du vainqueur,
N'avez-vous pas, mon fils, au fond de votre cœur
De sa mourante voix entendu le murmure ?

PHOCION fils.

Je n'étais attentif qu'au cri de la nature.

PHOCION.

Vous n'avez pas frémi de l'horrible moyen ?...

PHOCION fils.

Ah ! j'étais fils avant que d'être citoyen !

PHOCION.

Et ne savez-vous pas qu'en voyant la lumière
Le fils est à l'État consacré par son père ?
Que vos jours sont à lui ? que ma vie est son bien ?
Qu'ici l'État est tout, et que l'homme n'est rien ?
Ai-je donc seul du peuple essuyé le caprice ?
Et de nos généraux proscrits par l'injustice,
Les fils, pour les défendre, ou bien pour les venger,
Ont-ils promis la ville au fer de l'étranger ?
A-t-on vu leur constance arrivée à son terme ?
Des auteurs de leurs jours, avec une ame ferme,
N'ont-ils pas supporté l'inique oppression ?

PHOCION fils.

Mon père, ils n'étaient pas les fils de Phocion.

PHOCION.

Le fils de Phocion, s'il est digne de l'être,

Doit d'un ressentiment savoir se rendre maître.

PHOCION fils.

Au plus juste des Grecs quand on donne des fers,
Je voudrais émouvoir le ciel et les enfers,
Dût leur juste courroux, leur fureur vengeresse,
Abîmer et la ville et l'Attique et la Grèce.

PHOCION.

Quel discours ? qui pourrait l'ouïr sans frissonner ?
Ah ! l'amour paternel peut seul le pardonner.
D'un noble sentiment la fougue illégitime,
L'excès de la vertu vous a conduit au crime.

PHOCION fils.

Je ne cherche donc plus à me justifier.
Si j'ai commis un crime, il le faut expier.
Au peuple, de ce pas, déclarant le coupable,
Je détourne sur moi sa fureur implacable,
Et ma faute devient le salut de l'État.
Il eût perdu son chef; il ne perd qu'un soldat.
Mon sang va de ce peuple apaiser la colère,
Et j'aurai le bonheur de mourir pour mon père.

PHOCION.

Après votre attentat, nous serions trop heureux
De conserver la ville en expirant tous deux.
Mais je ne cède pas au destin qui m'outrage;
Ses traits sont épuisés, et non pas mon courage.

(Il va pour sortir.)

SCÈNE IV.

PHOCION. PHOCION FILS, CHARICLÈS, AGNONIDE, ÉPICURE.

AGNONIDE, à Phocion.

Arrêtez, Phocion. Il a donc éclaté
Ce projet parricide, avec art médité !
Mais, n'en voyez-vous pas la suite épouvantable ?
D'un peuple qu'on trahit la fureur implacable ?
Ces deux rois, tout puissans par nos divisions,
Accourir, attiser le feu des factions,
Contempler d'un regard satisfait ou tranquille
Le sang des citoyens regorgeant dans la ville ?
Voyez, sous les débris de nos toits embrasés,
Nos femmes, nos enfans, nos vieillards écrasés ;
Voyez partout la mort, les flammes, le carnage,
Nos murs tombés sans gloire, et voilà votre ouvrage.

PHOCION.

Vous ne le croyez pas. Non, ce n'est pas le mien.
C'est le vôtre, Agnonide, et vous le savez bien.

AGNONIDE.

Moi ! j'appelle un guerrier qui vient pour me détruire !

PHOCION.

Vous entendez assez ce que je veux vous dire.
Avant vous j'ai blâmé le moyen dangereux
Qu'emploie en ce moment un désespoir affreux.
Mais l'homme qui nous pousse à l'état déplorable
Où tout espoir s'éteint, voilà le plus coupable.

AGNONIDE.

Ah ! si le peuple échappe à sa destruction,
Il saura discerner l'auteur de l'action
Qui vient de le conduire au bord du précipice ;
Et vous devez penser s'il en fera justice,
Si son ressentiment pourra se contenir.

PHOCION.

Il peut m'assassiner ; mais il doit vous punir.

ÉPICURE.

Quelle étrange fierté, lorsque tout vous accuse !

PHOCION.

Souvent la haine aveugle, et l'apparence abuse.

AGNONIDE.

Vous démentez en vain un complot odieux,
Cassandre vous attend au sortir de ces lieux.

PHOCION.

Plus tôt qu'il ne voudrait il me verra paraître.
Marchons : suivez-moi tous; et vous m'allez connaître.

PHOCION fils.

Que faites-vous, ô ciel !

PHOCION.

J'avance un noir dessein,
Je fais jour aux poignards tournés contre mon sein ;
Mais n'importe ; il le faut, et ce dernier service,
S'il sauve mon pays, est un doux sacrifice.

AGNONIDE.

Ce pays, pour son chef, ne vous reconnaît pas.

PHOCION.

Eh bien ! je prendrai place au rang de ses soldats.

CHARICLÈS.

Pourraient-ils le souffrir ? et leur idolâtrie....

PHOCION.

Tout poste est honorable où l'on sert la patrie.
On dira quelque jour à la postérité :
« Par ses concitoyens indignement traité,
» Et jugé criminel malgré son innocence,
» C'est là que Phocion en a tiré vengeance,
» Qu'après avoir pour eux commandé cinquante ans,
» Il servit, combattit, et mourut dans les rangs. »

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

OLYMPE, FEMME DE SA SUITE.

OLYMPE, à la femme de sa suite.

Quelle rapidité de sentimens contraires !
Quel mélange inoui de bonheur, de misères !
Déplorable jouet des caprices du sort,
Je passe tour-à tour de la vie à la mort,
De la mort à la vie ; et tout-à-l'heure en proie
Au plus sombre chagrin mon cœur s'ouvre à la joie,
Tout présageait ma perte, et tout paraît changé.
Qui l'eût dit ? Phocion dans la foule rangé,
Comme un simple soldat à combattre s'apprête,
Nos guerriers attendris le placent à leur tête.
Cassandre le voyant les armes à la main,
Du fort qu'il a quitté regagne le chemin.
Un seul homme a tout fait par sa seule présence ;
Des transports d'allégresse et de reconnaissance
Vont sans doute étouffer un infâme décret
Dont les plus factieux rougissent en secret ;
Et ce jour qui devait nous coûter tant de larmes,
Voir couler tant de sang, finira sans alarmes.
On vient, c'est Charicles. Il va nous confirmer
Le bonheur....

SCÈNE II.

OLYMPE, FEMME DE SA SUITE, CHARICLÈS.

CHARICLÈS.

Si jamais il fallut vous armer
De toute la vigueur que montre une grande ame,
Au comble des revers, c'est maintenant, Madame!
Sur la place publique, en jugement traîné,
Phocion par le peuple est déjà condamné.

OLYMPE.

Dieux! qu'à ce coup mortel j'étais loin de m'attendre!
Ce service éclatant qu'il vient encor de rendre,
On l'oublie!

CHARICLÈS.

Agnonide a su l'empoisonner.
Sa gloire est le forfait qu'il ne peut pardonner.

OLYMPE.

Mais de Cassandre enfin la soudaine retraite...

CHARICLÈS.

Suivant lui manifeste une intrigue secrète;
De votre époux il suit, dit-il, l'impulsion,
S'avance ou se retire, au gré de Phocion.

OLYMPE.

Ainsi donc, l'étranger, et l'esclave et l'envie,
Ont ordonné la fin d'une si belle vie.

CHARICLÈS.

L'esclave et l'étranger, sur la place accourus,
Par l'ordre du sénat en étaient disparus.
Avec ce calme heureux qui naît d'une ame pure,
Le héros de la Grèce oppose, à l'imposture,
Son amour pour les Dieux, la patrie et les lois,
Et sa noble indigence, et ses nombreux exploits.
Bientôt en traits de flamme il peint la calomnie
Toujours victorieuse, ou toujours impunie,
Et l'orateur jaloux qui brûle d'immoler
Le mérite importun qu'il ne peut égaler.
Vous eussiez des rhéteurs vu la troupe insolente
Baisser honteusement leur paupière tremblante.
L'accusé dont ils vont achever les destins,
Leur semble un magistrat foudroyant des mutins.
L'innocence triomphe, ô trompeuse victoire !
Le crime avait ourdi la trame la plus noire.
Des cris séditieux percent de toutes parts,
Et l'on voit Alexandre au haut de nos remparts.
Votre époux froidement le regarde et s'écrie :
« Veut on suivre pour moi les lois de la patrie,
» Ou me faire périr avec iniquité ? »
Avec justice, a dit ce peuple révolté,
Qui, loin d'être effrayé de la grandeur du crime,
Dévore avec orgueil cette illustre victime.
Ce meurtre solennel fait pâlir le sénat.
Ce n'est point un décret, c'est un assassinat.
Là ne s'arrête point la fureur populaire :
Celui qui, dévouant son existence entière
Aux travaux du conseil, aux hasards des combats,
Défendait la patrie, ou calmait ses débats ;
Celui dont le bras seul soutint la république,

Phocion, n'aura pas de tombeau dans l'Attique.

OLYMPE.

Dieux !

CHARICLÈS.

Pour comble d'horreur, des monstres inhumains
Veulent qu'à la torture on présente ses mains,
Et déjà s'avançaient....

OLYMPE.

Arrêtez. Cette image
A déchiré mon ame, et vaincu mon courage.

CHARICLÈS.

Cet affreux attentat ne s'est pas accompli.
Le peuple, toutefois, d'allégresse rempli,
Comme au jour fortuné d'une illustre conquête,
De myrtes et de fleurs se couronne la tête.
Votre époux ne répond à son inimitié
Que par un long regard où se peint la pitié.
On l'entraîne. Nos pleurs inondent son passage,
Et la sérénité règne sur son visage.
Il s'avance où l'attend le breuvage mortel,
Non comme une victime amenée à l'autel,
Mais ainsi qu'il marchait lorsque, pleins de sa gloire,
Nos murs retentissaient du bruit de la victoire.
Et que, fier d'un tel chef, le peuple tout entier
Le conduisait en pompe à son humble foyer.
On se tait, on frémit; mais un monstre sauvage
Au dernier des excès ose porter l'outrage.
« Ah! magistrats, pour lui je dois vous implorer.
» Que ne l'empêchez-vous de se déshonorer, »
Dit l'auguste vieillard du ton le plus paisible?

Mais nul à la leçon ne se montre sensible,
Et l'injure le suit au sejour du forfait,
Où la plus prompte mort est le plus grand bienfait.
Votre fils cependant fonde quelque espérance
Sur de braves soldats qu'anime sa présence,
Examine avec eux quels seraient les moyens
D'épargner un opprobre à ses concitoyens,
Et d'un autre côté réclame avec courage
L'appui des tribunaux et de l'aréopage.
Moi, je vole au sénat; je cours le soulever
En faveur d'un ami, qu'il faut suivre ou sauver.

SCÈNE III.

OLYMPE, FEMME DE SA SUITE.

OLYMPE.

Ah! le dernier des Grecs touche à sa dernière heure.
Je crois ouïr toujours ces cris : « Il faut qu'il meure! »
C'est là le mot cruel du peuple et des tyrans.
Tout mon cœur retentit de ces cris déchirans.
Ce peuple tourmenté de regrets inutiles,
Phocion, te rendra de ces honneurs stériles
Qu'il épargne aux vivans, et qu'il prodigue aux morts.
Nous le verrons bientôt, amusant ses remords,
Honteux de ses fureurs, par le calme étouffées,
Des mains qui t'égorgeaient t'ériger des trophées.
Tel est de notre sort l'arbitre souverain :
Il croit tout expier par le marbre et l'airain,
Si, lorsqu'il envoya l'innocence au supplice,
Il y daigne graver sa féroce injustice.

C'en est fait. Tes amis, ton fils, ou tes soldats,
Vertueux Phocion, ne te sauveront pas.
Non, je n'espère plus. Depuis que je respire,
Au crime seul j'ai vu la fortune sourire.
J'ai vu cent fois le juste à périr condamné,
Toujours plaint, mais aussi toujours abandonné.
Ce jour, la vertu même est ravie à la terre,
Et rien des cieux muets n'éveille le tonnerre.
Ce long succès du crime est horrible à souffrir.
Quand il écrase tout, il est tems de mourir.
Mais puisqu'il règne ici dans une paix profonde,
La justice du ciel lui doit un autre monde.
Que vois-je? Mon époux! En croirai-je mes yeux?
Tout est consommé.

SCÈNE IV.

PHOCION, OLYMPE, FEMME DE SA SUITE, PLUSIEURS AMIS DE PHOCION.

PHOCION.

Non. J'attends l'ordre des Dieux.
De mes persécuteurs l'active prévoyance
Avait pour mon trépas tout disposé d'avance.
J'entre dans la prison. Déjà l'ordre est donné,
Déjà ma lèvre touche au vase empoisonné,
Un prytane à l'instant paraît, accourt, s'écrie :
« Arrêtez, et fuyez; le sénat vous en prie. »
N'ayant pas dû souscrire aux vœux des magistrats,
Ils exigent qu'au moins j'expire entre vos bras.

Mes amis ont pensé que le peuple indocile
Pourrait de la prison venir forcer l'asile,
Et par les orateurs et la rage enflammé;
Insulter lâchement un corps inanimé;
Mais que dans mes foyers si j'exhalais ma vie,
Malgré l'acharnement dont il l'a poursuivie,
A l'aspect de mes Dieux sa fureur n'irait pas
Insulter la victime au-delà du trépas.
Je cède à leurs désirs. Une route secrète,
La nuit et mes amis assurent ma retraite.

OLYMPE.

Quel moment, juste ciel! la mort est dans mon sein!
Phocion, je vois trop quel est votre dessein.
Votre ame m'est connue; elle est inébranlable.
Je ne vous parle pas de mon sort déplorable,
Des dangers de mon fils : ce qui peut émouvoir
Disparaît à vos yeux devant votre devoir.
Mais, lorsque le sénat tremble pour votre vie,
Devez-vous la céder aux fureurs de l'envie?
Et quand son équité vient à votre secours,
Est-ce un devoir pour vous d'en terminer le cours?

PHOCION.

Oui, son juste mépris punirait la faiblesse
Qui suivrait le conseil que sa pitié m'adresse.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, PHOCION FILS.

OLYMPE, à son fils.

Eh bien ! tout est perdu ?

PHOCION fils.

Rien n'est désespéré.
Le peuple est moins fougueux, le sénat rassuré ;
L'aréopage entier sur la place publique
Apparaît, et déploie un courage énergique,
Contre les factieux s'élève hautement
Rassemble les tribus, blâme leur jugement.
Enfin on peut encore écarter la tempête.
Du plus grand de nos Dieux on célèbre la fête,
Et l'on sait que la mort du plus vil criminel
Ne doit jamais souiller un jour si solennel.

PHOCION.

Que vous connaissez mal le mortel qui m'opprime !
Rien n'est sacré pour lui s'il a besoin d'un crime.

PHOCION fils.

Le soldat, indigné, se déclare pour nous.

PHOCION.

Je le sais. Mes bourreaux seraient à mes genoux
Si je laissais agir son zèle téméraire.
J'ai refusé son offre, et calmé sa colère.

OLYMPE.

Chariclès consterné !

PHOCION.

M'apprend qu'il faut mourir.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, CHARICLÈS.

CHARICLÈS.

C'est toi seul qui du moins pourrais te secourir.
Rien n'a pu désarmer la fureur d'Agnonide.
Le sénat a daigné supplier le perfide.

PHOCION.

Supplier!

CHARICLÈS.

Ses efforts ont été superflus.
« Qu'il vive loin d'ici! N'exigez rien de plus,
» Dit-il insolemment. Qu'il fuie, ou qu'il périsse. »
Et le monstre en secret fait hâter le supplice.
Je le soupçonne au moins de cette trahison.
Je quitte le sénat, et vole à la prison;
Tu sortais. Je m'abuse, ou la mort va me suivre,
Viens, fuis au nom des Dieux, et te résigne à vivre.

PHOCION.

Ma vie est condamnée. Elle n'est plus à moi.

PHOCION fils.

Mais pour la condamner a-t-on suivi la loi?
Le crime seul lui doit un tribut redoutable;
Vous êtes innocent.

PHOCION.

On m'a jugé coupable.

CHARICLÈS.

Oui, mais par quels moyens, et dans quel tribunal?

PHOCION.

De la rébellion je donne le signal
Si j'élude la mort par un vain subterfuge.
Un accusé peut-il être son propre juge?

CHARICLÈS.

Quand on enfreint les lois pour te ravir le jour...

PHOCION.

Faut-il pour me sauver les enfreindre à mon tour?

CHARICLÈS.

Eh! qu'importe un décret barbare, illégitime?

PHOCION.

Il existe; il suffit. Et la fuite est un crime.

OLYMPE.

Vivez, d'Athène encor vous serez le soutien.

PHOCION fils.

Vous sauvez son honneur.

PHOCION.

Non, je perdrais le mien.

CHARICLÈS.

Funeste illusion! à ton fils, à sa mère,
Même à ce peuple ingrat, ta vie est nécessaire.

PHOCION.

Je voulais son bonheur, il a voulu ma mort.
Il faut le satisfaire, il faut subir mon sort.

Le geôlier, précédé de quatre hommes en deuil, et suivi d'une foule d'hommes armés, apporte la coupe.)

Tu vois que c'en est fait.

(Au geôlier.)

Donne donc, qui t'arrête?
Donne, pourquoi frémir, et détourner la tête?
Il soupire, il gémit d'un décret inhumain,
Et la coupe échappait à sa tremblante main.
Il m'attendrit.

(Montrant la coupe.)

Voilà le prix de mes services,
Mes amis! cependant de telles injustices
Jamais du bien public ne doivent détourner.
A la faiblesse humaine il faut les pardonner.

OLYMPE.

Et je respire encore! exécrable Agnonide!
Que ne viens-tu jouir de ton noir parricide;
Que n'en viens-tu, barbare, en ce séjour d'effroi,
Contempler le spectacle? Il est digne de toi.

CHARICLÈS.

Il est digne du ciel. Voyez-en la barrière
S'entr'ouvrir, et les Dieux à son heure dernière
Admirer avec nous un mortel accablé
Par tous les coups du sort sans en être troublé.

OLYMPE.

Ah! puis-je sans mourir supporter cette vue!

PHOCION fils.

O destinée horrible!

PHOCION.

Et non pas imprévue.
Je devais tôt ou tard me briser à l'écueil
Où tous nos bienfaiteurs ont trouvé leur cercueil.
O mes amis! mon fils! et vous, femme éplorée,
Dont j'emporte au tombeau la mémoire adorée,
Loin des bords de l'Attique en proie à vos tyrans,
Que l'on cherche un refuge à mes mânes errans,
Que, si la probité quelque part est soufferte,
D'un peu de terre au moins ma tombe soit couverte.
De ce peuple égaré soyez toujours l'appui.
C'est mon vœu le plus cher. Quoiqu'immolé par lui,
L'état où je le laisse, à ma fin douloureuse
Vient ajouter encore une amertume affreuse.
Il sera trop puni. Je vois couler vos pleurs;
Il faut les réserver pour de plus grands malheurs.
Toujours fidèle aux lois que les méchans profanent,
Je suis moins malheureux que ceux qui me condamnent.

(Prenant les mains de sa femme et de son fils.)

Vous, que j'ai tant aimés, recevez mes adieux.
Les voiles du trépas s'étendent sur mes yeux.
Le poison vers mon cœur rapidement s'avance.
Je meurs.

(A son fils.)

Mon dernier mot vous défend la vengeance.

PHOCION fils.

Ah! ne pas le venger, ce serait le trahir.
Je jure par sa mort de lui désobéir.

FIN DE PHOCION.

CLOVIS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. VIENNET,

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Français, le 19 octobre 1820.

NOTICE

SUR M. VIENNET.

Jean-Pons-Guillaume VIENNET, est né à Beziers, le 18 novembre 1777. Son père, Jacques Joseph Viennet, fut député à la Convention dont il fut surnommé l'*honnête homme*, et eut le bonheur de sauver la vie à tous les prévenus de l'Hérault, en 1793.

M. Viennet étant entré en 1796 dans l'artillerie de marine, fit quelques campagnes sur mer; mais ayant abandonné ce service pour celui de terre, il s'y montra avec distinction, et se trouva en qualité de capitaine d'infanterie aux batailles de Lutzen, Bautzen, Dresde et Leipsick. S'il n'avait pas eu jusqu'alors plus d'avancement, c'est qu'il avait dans le tems voté contre le consulat à vie. Fidèle à ses sermens, il vota encore en 1815 contre l'acte additionnel. Il a toujours été renommé par sa grande indépendance d'opinions, qualité précieuse autant que rare à présent dans un homme de lettres. Il a long-tems coopéré à la rédaction du *Journal de Paris* et des *Annales*.

Il est membre de la société philotechnique académique et autres.

M. Viennet a fait insérer, il y a quelques années dans les journaux, des fragmens d'un poëme de *Francus* et de *la Philippide*. En outre, on a de lui des *Essais de poésie* et *d'éloquence ;* une *Épître à l'empereur Alexandre,* une *au Roi, sur l'ordonnance du 5 septembre ;* une *à M. Gouvion Saint-Cyr, sur l'armée ;* un *Poëme sur les Parganiotes ;* un *sur les Missionnaires ;* et d'autres poésies où règne l'esprit philosophique et où dominent les idées libérales. En général, ses ouvrages se font remarquer par l'originalité des idées jointe à la facilité du style et à l'harmonie de la versification. On doit bientôt donner une nouvelle tragédie de lui.

—

PERSONNAGES.

CLOVIS.
SYAGRIUS.
CLODERIC.
CÉSAIRE.
SINORIX.
HERMAN.
EUDOMIRE.
MATHILDE.

CLOVIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

—

SCÈNE I.

CÉSAIRE, SINORIX.

SINORIX.

Je vous revois, Césaire, et je m'en crois à peine.
Dans les murs de Soissons quel projet vous ramène?
Seul guerrier qui peut-être, en ces tems corrompus,
Des Romains du vieux tems rappeliez les vertus,
Frère d'Égidius, ministre de Byzance,
Que promet aux Romains sa tardive assistance?
Égidius est mort, et son malheureux fils
Est tombé comme nous dans les fers de Clovis.

CÉSAIRE.

Sinorix, je le vois, est digne de m'entendre.
Qui plaint sa liberté doit vouloir la reprendre.
Et Césaire à vos yeux peut trahir ses desseins,
Puisqu'il retrouve en vous un ami des Romains.

De vos regrets pourtant que faut-il que je pense?
Vous en qui la valeur égale la naissance,
Dont le père et l'aïeul, morts sous nos étendards,
Des Sicambres deux fois ont sauvé ces remparts,
Vous embrassez leur cause et servez sous leurs princes.

SINORIX.

Le sort au roi des Francs a livré nos provinces.
J'ai fait pour les sauver de glorieux efforts;
J'ai prodigué mon sang, affronté mille morts.
Mon devoir maintenant est de changer comme elles,
Pour alléger le poids de leurs chaînes nouvelles.
Admis dans cette cour, sans l'avoir souhaité,
J'ai souvent du Sicambre adouci la fierté.
Mais la Gaule au Sicambre est à regret soumise;
Et je brise son joug, si mon pays le brise;
Mon pays a mon cœur et mon premier serment.

CÉSAIRE.

Un grand cœur, Sinorix, jamais ne se dément.
Vous savez dès long-tems quelle haine m'anime
Contre ces étrangers dont le joug nous opprime,
Ces flots de conquérans, de qui l'avidité
Partage des Romains l'empire ensanglanté.
J'ai contre eux quarante ans éprouvé mon courage;
Et la haine en mon cœur triomphe encor de l'âge.
Cette haine partout cherche à les diviser;
Et l'un par l'autre enfin je les veux écraser.

SINORIX.

Je reconnais Césaire aux projets qu'il embrasse.

CÉSAIRE.

Deux éclatans succès en excusent l'audace.

Quand je vis l'Occident crouler de toutes parts,
Et siéger un Hercule au palais des Césars,
Je fuis vers l'Orient, que menaçaient encore
Ces mêmes étrangers, ces vainqueurs que j'abhorre.
Les deux Théodoric, unissant leurs exploits,
Sous les murs byzantins osaient dicter des lois.
Du timide Zénon j'éveille l'indolence;
De ces rois insolens je romps l'intelligence.
L'un me défait de l'autre, et, trompant le vainqueur,
Du trône d'Occident je flatte sa valeur.
Le fier Théodoric s'élance en Italie.
Odoacre vaincu perd le trône et la vie;
Et son rival dans Rome est à peine affermi,
Que je viens de Clovis lui faire un ennemi.

SINORIX.

Clovis, depuis trois mois, absent de nos rivages,
Au fond de la Thuringe a porté ses ravages.

CÉSAIRE.

J'ai tout appris, Seigneur, en touchant ces états.
J'ai su que dans vos murs ayant peu de soldats,
Eudomire, sa sœur, régnait en son absence;
Que le peuple à regret supportait leur puissance;
Et que Syagrius, dans ce palais captif,
Inspirait aux Gaulois l'intérêt le plus vif.
Ces bruits inattendus changeant ma politique,
C'est à perdre les Francs que ma haine s'applique.
J'ai déjà rallié quelques-uns des partis,
Que soustrait la licence aux armes de Clovis.
Vieux Romains déserteurs des légions soumises,
Et fiers de soutenir mes justes entreprises.
Dix milles conjurés, de ces partis accrus,

Sous vos murs aujourd'hui doivent être rendus.
Faites choix à l'instant d'une troupe fidèle,
Confiez mes desseins, mon espoir à son zèle.
Que, cette nuit, les Francs dans ces lieux demeurés,
Soient tous dans leur sommeil surpris et massacrés.
Du feu de la révolte embrasons nos campagnes.
Que le signal en flotte au sommet des montagnes.
Que Romains et Gaulois viennent de toutes parts
S'unir aux conjurés maîtres de ces remparts.
Marchons contre Clovis, fermons-lui nos frontières.
Les Gaulois que la peur retient sous ses bannières,
Voleront dans nos bras et combattront pour nous.
Exterminons les Francs sous nos terribles coups.
Par nos premiers succès entraînons les timides.
Tournons vers l'Apennin nos phalanges rapides.
Chassons Théodoric ; et sur le Mont Sacré
Relevons des Romains l'étendard révéré.

SINORIX.

Je marche aveuglément où Césaire m'appelle ;
Mais vous comptez en vain qu'à son devoir fidèle
Le fils d'Égidius seconde nos desseins.
Il n'est plus pour son cœur ni Gaulois, ni Romains.
Il ne voit qu'Eudomire, et séduit par ses charmes...

CÉSAIRE.

Qu'entends-je ! Pour lui seul la Gaule a pris les armes.
S'il ne marche avec nous, j'ai perdu mes efforts.
Voilà, cher Sinorix, le fruit de nos discords.
On s'arme pour un homme et non pour la patrie !
Espérons cependant ; et par mon industrie,
Par son respect pour moi, cherchons à l'attirer...

SINORIX.

Le voici, je vous laisse, et vais tout préparer.

SCÈNE II.

SYAGRIUS, CÉSAIRE.

SYAGRIUS.

Est-ce vous que j'embrasse? Et quel Dieu tutélaire
Remet Syagrius...

CÉSAIRE.

Es-tu fils de mon frère?
Sais-tu par quelles mains Égidius est mort.

SYAGRIUS.

Pour être malheureux et trahi par le sort,
Ai-je perdu, Seigneur, mes droits à votre estime?
Des rigueurs du destin me faites-vous un crime?
Qu'un vulgaire frivole en ses opinions
Juge en nous les effets et non les actions;
Et chargeant un grand cœur des torts de la fortune,
Préfère un crime heureux à la noble infortune;
Mais vous, Césaire, vous, insulter à mes fers!
Contemplez mes combats et non pas mes revers.

CÉSAIRE.

Oui, mon fils, de ce nom permets que je te nomme.
Je connais ta vaillance et ton amour pour Rome.
Mais c'est peu qu'en héros mon fils ait combattu;
Le malheur est souvent l'écueil de la vertu.

Ne sens-tu rien en toi qui répugne à ta gloire ?
Parle-moi sans détour, je suis prêt à te croire.

SYAGRIUS.

Vous nous quittiez, Seigneur, quand les Francs révoltés,
De mœurs de Childéric justement irrités,
Rejetant de leur sein un monarque adultère,
Sur le pavois royal élevèrent mon père.
Mais vous n'ignorez pas qu'Égidius trompé
Descendit en mourant de ce trône usurpé.
Fier et digne du sang qui coule dans mes veines,
J'assemblai les débris des légiens romaines,
Et Clovis, dans ces murs me venant insulter,
J'acceptai le combat qu'il me fit présenter.
La victoire entre nous fut long-tems suspendue ;
Mais enfin dans nos rangs il s'ouvrit une issue ;
Y porta le désordre, et la mort, et l'effroi.
J'y fus percé de coups et sauvé malgré moi.
Je crus chez Alaric trouver une retraite
Et forcer ce monarque à venger ma défaite ;
Mais, au seul nom des Francs, Alaric alarmé,
Me vendit à leur roi qui m'avait réclamé.
Le ciel voulut alors, soit faveur, soit disgrâce,
Qu'au moment où mes yeux revirent cette place,
Clovis, loin de la Gaule, eût cherché les combats :
Eudomire, en son nom, gouvernait ses États.
Pardonnez les aveux qu'il me reste à vous faire.
Un malheureux s'attache à qui plaint sa misère.
J'étais jeune, captif, sans secours, sans espoir,
Quitte envers les Romains, quitte envers mon devoir.
Je trouvai des égards, des soins, de la clémence ;
Et cédai, sans rougir, à ma reconnaissance.

J'aime, je suis aimé, j'en fais tout mon bonheur.
Et la sœur de Clovis dispose de mon cœur.

CÉSAIRE.

Toi, prendre chez les Francs une épouse et des maîtres !
Le fils d'Égidius, celui dont les ancêtres
Deux fois du consulat ont reçu les honneurs !
Toi qui peux aspirer aux suprêmes grandeurs !
Patrice des Romains, rends-toi plus de justice ;
Et sache au moins d'un roi distinguer un patrice.
Le grand Aétius qu'ont vu mes jeunes ans,
Avait contre Attila vingt rois pour lieutenans.
La haine est pour ton cœur le seul vœu légitime ;
La vengeance un devoir, et ton amour un crime.

SYAGRIUS.

Eh ! que puis-je, Seigneur, captif et désarmé,
Au fond de ce palais par Clovis enfermé,
Quand les Gaulois vaincus l'ont reconnu pour maître ?

CÉSAIRE.

Ils abhorrent les Francs, et te l'ont fait connaître.

SYAGRIUS.

Oui, quelques mécontens toujours prêts à changer.
Je les cherchais en vain au moment du danger
Ces esprits inconstans que tout frein importune,
Qui se font une loi de n'en souffrir aucune.
Ils appelaient Clovis ; il leur pèse aujourd'hui.
Ils se plaignaient de Rome, ils se plaignent de lui.
On fait, dès qu'on est roi, des ingrats et des traîtres ;
Et le bonheur du peuple est d'accuser ses maîtres.

CÉSAIRE.

Non, c'est un peuple entier qui, loin d'être abattu,

Sous le joug du Sicambre a gardé sa vertu.
Du Sicambre dix fois il se vit la conquête.
Dix fois après l'orage il releva sa tête,
Et rendit aux forêts un vainqueur abhorré.
Le sceptre de Clovis n'est pas mieux assuré.
J'ai vu tous les Gaulois courir sur mon passage,
A l'aspect d'un Romain rougir de l'esclavage,
S'alarmer pour tes jours, condamner ton repos;
Demander à grands cris leur chef et leurs drapeaux.
Enfin, de ton aveu ma promesse les flatte;
Et c'est même en ton nom que la révolte éclate.

SYAGRIUS.

En mon nom! quoi! Seigneur, et sans me consulter?

CÉSAIRE.

Césaire en le fesant aurait cru t'insulter.

SYAGRIUS.

Rome n'est plus, Seigneur, et n'a point à Byzance
Légué ses faibles droits à mon obéissance.

CÉSAIRE.

La Gaule est ton pays, et c'est lui que tu sers.

SYAGRIUS.

Respectez son repos.

CÉSAIRE.

Je veux briser ses fers.

SYAGRIUS.

Eh! depuis cinq cents ans la Gaule est-elle libre?
Esclaves malheureux des despotes du Tibre,
Du jour où les Romains ont paru sur ces bords,
Nous prodiguons pour eux du sang et des trésors.

Le vainqueur nous traîna dans les champs de Pharsale.
Il affermit par nous sa puissance fatale ;
Et nous légua, pour prix de nos soumissions,
Et la guerre civile et les proscriptions.
Vingt tyrans sont venus dans nos sanglantes plaines,
Se disputer l'empire et nous forger des chaînes ;
Des soldats sans valeur par l'intrigue élevés,
Des meurtriers sans nom et de sang abreuvés,
Des Verrès, que leurs vols dérobaient aux supplices,
Des Nérons, dont l'audace ennoblissait les vices ;
Sais-je enfin les brigands que ce peuple orgueilleux
A reçus pour Césars et mis au rang des Dieux !
Les combats, la discorde, et même la victoire
Épuisent ce colosse ; il s'écroule sans gloire.
Le Nord vomit alors de ses antres impurs
Des peuplades sans mœurs, des conquérans obscurs,
Qui, dans Rome cherchant les dépouilles du monde,
Tournent vers nos climats leur fureur vagabonde.
Le meurtre, le pillage et les embrâsemens
Signalent leur passage ou leurs débordemens ;
Et ce n'est point assez de carnage et de guerre !
Et vous n'êtes point las d'ensanglanter la terre !
Qu'espèrent les Gaulois quand Rome est dans les fers ?
Attachés à son sort, partageons ses revers.
S'il plaît aux immortels que, malgré leur courage,
Les Gaulois d'un vainqueur soient l'éternel partage ;
S'il est vrai que les Francs se montrent glorieux
De la même origine et des mêmes aïeux ;
Puisque la Gaule enfin trouve un roi magnanime,
Qui la traite en sujette et non pas en victime,
Qui connaît ses malheurs et les veut réparer,
Dans les bras de Clovis laissez-la respirer.

CÉSAIRE.

Ainsi donc sur ta gloire emportant la balance,
Ton amour...

SYAGRIUS.

Arrêtez; Eudomire s'avance.

SCÈNE III.

MATHILDE, SYAGRIUS, EUDOMIRE, CÉSAIRE, GARDES.

EUDOMIRE.

Clovis a triomphé, Seigneur, et dans ce jour
Il m'annonce à la fois sa gloire et son retour.
Une raison puissante, et que je dois vous taire,
A ses yeux quelque tems me force à vous soustraire.

SYAGRIUS.

Moi, Madame!

CÉSAIRE.

A ses jours voudrait-il attenter?

EUDOMIRE.

Est-ce en proscrit, Seigneur, qu'on me le voit traiter?
Vous ai-je refusé cette longue entrevue?
Ai-je mis sur vos pas une garde assidue?
Il est dans ce palais aussi libre que moi.

CÉSAIRE.

Vous craignez cependant la présence du Roi.
Madame, pardonnez aux terreurs de Césaire.
Mais l'usage des Francs, le meurtre de mon frère

Ont droit de m'alarmer pour les jours de son fils.
Quels que soient pour vos vœux les égards de Clovis,
Son peuple et ses guerriers chérissent la vengeance,
Et peuvent d'un grand cœur enchaîner la clémence.

EUDOMIRE.

Tels furent nos aïeux et leurs sanglans arrêts.
Mais les Francs ne sont plus cachés dans leurs forêts.
Au grand jour maintenant l'Europe les contemple;
Et Clovis est venu pour leur servir d'exemple.

SYAGRIUS.

Je ne partage point, Madame, ces frayeurs;
La mort est peu de chose après tant de malheurs :
Je l'ai cent fois bravée; et le soin de la vie
Passe aux yeux d'un guerrier pour une ignominie.
Mais je tiens à l'amour, à vous, à votre foi;
Et la crainte en mon cœur pénètre malgré moi.
On parle d'un héros, qui, par un grand courage,
Sur Clovis et les Francs a pris quelque avantage;
Qui, des rois de Cologne héritier orgueilleux,
A mis à vos genoux sa couronne et ses vœux.
Clovis ne pourrait-il protéger sa tendresse?

EUDOMIRE.

Je serai de ma main souveraine maîtresse :
Mon frère, qu'un tel soin n'importuna jamais,
De Clodéric peut-être ignore les souhaits.
Cessez de redouter ce courtisan sauvage,
Qui, toujours altéré de sang et de carnage,
Par des fureurs toujours prêt à se signaler,
Semble mettre sa gloire à me les étaler.
Dans cette ame superbe et de meurtres nourrie,
Que les pleurs des vaincus n'ont jamais attendrie,

Un sentiment d'amour a-t-il pu pénétrer ?
Quand il l'éprouverait pourrait-il l'inspirer ?
Laissez-là Clodéric, ses feux, son diadême.
C'est bien assez...

MATHILDE.

Madame, il approche lui-même.

EUDOMIRE.

Sortez ; que dans ces lieux il ne vous trouve pas.

SCÈNE IV.

MATHILDE, EUDOMIRE, CLODÉRIC, CÉSAIRE, GARDES.

EUDOMIRE.

C'est vous, Prince ! Clovis marche-t-il sur vos pas ?
Sa victoire en nos murs à peine est proclamée.

CLODERIC.

Il a de quelques jours devancé son armée ;
Et, dans les champs de Reims quittant ses étendards,
Avec sa cour, Madame, il entre en ces remparts.
Je le laisse au milieu d'une foule importune,
Qu'attire autour de lui l'éclat de sa fortune,
Montrer le plus vaillant, le plus heureux des Rois,
Et jouir en vainqueur du fruit de ses exploits.
Pour moi qu'un seul objet en ce palais ramène,
Qu'un invincible amour à vos attraits enchaîne,
Qui, sortant des combats, n'ai plus d'autre devoir,
D'autre vœu, d'autre soin que celui de vous voir...

EUDOMIRE.

Seigneur, je dois me rendre au-devant de mon frère.

CLODÉRIC.

N'auriez-vous pas plutôt à craindre sa colère ?

EUDOMIRE.

Moi, Prince !

CLODÉRIC.

Ignorez-vous ce qu'il nous a promis ?
Ses arrêts souverains sont-ils bien accomplis ?
N'avez-vous point des Francs abusé l'espérance,
Le fils d'Égidius...

EUDOMIRE.

Il est en ma puissance.
Clovis peut aujourd'hui disposer de son sort.
Je l'ai mis dans les fers.

CLODÉRIC.

Madame, il le croit mort.

EUDOMIRE.

J'avais lieu de penser que cette loi sévère
Entre Clovis et moi devait être un mystère :
Mais que mon souverain vous ait instruit ou non,
Seigneur, c'est à lui seul que j'en rendrai raison.
Paraissez devant lui, ministre de Byzance ;
Vous n'avez point sujet de craindre sa présence.
Votre message ici ne peut que l'honorer ;
Et je ne promets rien qu'on ne doive espérer.

SCÈNE V.

CLODÉRIC, CÉSAIRE.

CLODÉRIC, à part.

C'est trop long-tems souffrir un dédain qui m'offense.
On vous flatte, Seigneur, d'une vaine espérance ;
S'il est vrai qu'un Gaulois, un esclave abhorré,
Soit l'indigne rival qu'elle m'a préféré,
Ce n'est point vainement que la mort le réclame ;
Et, puisqu'à la vengeance on a réduit ma flamme,
Devrait-on de Clovis désarmer le courroux :
Aux yeux de Clovis même, il mourra sous mes coups.

SCÈNE VI.

CÉSAIRE.

Et pour exterminer cette race inhumaine,
L'univers conjuré n'embrasse point ma haine !
De tout ce que j'apprends songeons à profiter.
Le retour de Clovis ne fait que m'exciter.
Il est seul, dans nos mains nous tenons le barbare.
Syagrius, instruit du sort qu'on lui prépare,
Lui-même à nos complots viendra se rattacher...
Mais il est dans les fers ; comment l'en arracher ?
N'ai-je pas Eudomire ? Et l'amour qui l'anime
Saura bien à Clovis dérober sa victime.
On vient !...

SCÈNE VII.

CÉSAIRE, SINORIX.

CÉSAIRE.

C'EST vous! Que fait le Sicambre orgueilleux?

SINORIX.

Entouré des soldats qu'il retrouve en ces lieux,
Il donne en arrivant quelques soins à l'empire.

CÉSAIRE.

Vos amis sont-ils prêts?

SINORIX.

Je venais vous le dire.

CÉSAIRE.

Conservent-ils encor des sentimens romains?

SINORIX.

Tous ceux que j'ai pu voir approuvent nos desseins.
J'avoûrai cependant que leur haine étonnée
Du retour de Clovis a paru consternée;
Mais quand ils ont appris que, loin de ces remparts,
Clovis derrière lui laissait ses étendards,
Ils ont repris courage; et témoin de leur zèle...

CÉSAIRE.

Au fils d'Égidius portez-en la nouvelle.

SINORIX.

Il nous sert!

CÉSAIRE.

Dites-lui que ses jours sont proscrits.

SINORIX.

Grand Dieu !

CÉSAIRE.

C'est un secret que ma haine a surpris.
Tandis qu'auprès du Roi remplissant mon message,
Je saurai l'éblouir par un trompeur hommage,
Allez à son captif promettre vos secours.
De ses libérateurs rendez-lui les discours.
Si Clovis lui fait grâce et respecte sa vie ;
S'il consent à me suivre au fond de l'Italie,
Des Gaulois conjurés je lui prête l'appui ;
Et, retenant le fer que j'ai levé sur lui,
Je me sers du Sicambre avant de le détruire ;
Mais si mes vains efforts ne peuvent le séduire,
Que son règne finisse ; et, de son sang couverts,
De Rome qui m'attend courons briser les fers.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

EUDOMIRE, HERMAN, CLOVIS, CLODÉRIC,
FRANCS ET GAULOIS.

CLOVIS.

Oui, ma sœur, la victoire est fidèle à nos armes.
La Thuringe soumise a payé de ses larmes
Les attentats d'un roi qui m'osait outrager.
Ses guerriers contre moi n'ont pu le protéger.
Vous ne le verrez plus par d'éternelles guerres,
De mes Francs, qu'il déteste, ensanglanter les terres,
Et, des rois, nos aïeux profanant les tombeaux,
Vers l'Allemagne encor rappeler mes drapeaux.
Tremblant dans les forêts où mon bras le rejette,
Il me laisse en repos achever ma conquête,
Et fonder sur ces bords l'empire glorieux
Qu'au sang de Pharamond assignèrent les Dieux.
Clodéric, je vous dois une part de ma gloire.
Votre exemple a conduit mes Francs à la victoire.
Partagez aujourd'hui le prix que j'en reçois,
Et l'hommage éclatant qu'on rend à mes exploits....

CLODÉRIC.

Vos Francs ont combattu sous les yeux de leur maître :

Les soldats d'un héros aspirent tous à l'être.
Leur vaillance en tous lieux eût triomphé sans moi.
J'ai moi-même suivi l'exemple de leur roi ;
Et, fier de l'amitié dont un héros m'honore,
Mon plus ardent désir est de le suivre encore
Partout où sa valeur voudra me présenter
Des états à soumettre et des rois à dompter.

CLOVIS.

Je ne laisserai point languir votre courage,
Clodéric, le repos n'est pas fait pour notre âge.
Un oracle prétend que, sous les mêmes lois,
Doivent fleurir un jour les Francs et les Gaulois;
Que cette nation, d'âge en âge admirée,
De l'empire romain passera la durée ;
Et nous pourrions, plongés dans un honteux loisir,
Laisser à nos enfans l'honneur de l'accomplir !
Et sur la Seine encor s'arrêtent nos limites !
Et de ces régions à nos armes prédites,
La plus belle moitié reste à des potentats
Plus vils que les Romains qu'a dépouillés mon bras !
Des Pictes fugitifs retiennent l'Armorique !
Du sol des OEduens à la terre helvétique,
De ses frères vaincus barbare meurtrier,
Règne de Gundéric l'exécrable héritier !
Les peuples d'Aquitaine et de l'Occitanie
Du joug des Visigoths souffrent l'ignominie !
A mon glaive échappés quelques Romains épars,
Dans mes propres États conservent des remparts ;
Et des Saxons, errans sur nos mers et nos plages,
La Loire et la Neustrie accusent les ravages !
C'en est trop, ce partage est un affront pour nous ;

Qu'ils nous cèdent la Gaule, ou tombent sous nos coups.
Le ciel fit ces climats pour les lois d'un seul maître.
Sous le nom de mes Francs la Gaule doit renaître,
S'unir à ma fortune, et retrouver la paix,
Que Rome en ses discords ne lui donna jamais.
Herman, faites entrer l'envoyé de Bysance.
Clodéric, ce ministre arme ma défiance ;
Quelques projets obscurs en ont dicté le choix,
Observez son escorte, et surtout les Gaulois.

SCÈNE II.

EUDOMIRE, CLOVIS, CÉSAIRE, HERMAN,
ROMAINS, FRANCS et GAULOIS.

CÉSAIRE.

Quelque douleur qu'excite en mon ame attendrie
L'aspect des conquérans de ma triste patrie,
Il m'est doux aujourd'hui de reposer les yeux
Sur un roi digne au moins de la faveur des cieux,
Et qui, sachant unir la clémence au courage,
Du règne des Trajans nous offre quelque image.
Heureux, si la fortune eût remis dans vos mains
Les peuples d'Italie, et surtout les Romains !
Mais sous un joug de fer l'Italie est courbée,
Sous d'obscurs conquérans Rome, hélas ! est tombée ;
Et celle qui jadis fit le destin des rois,
Dans ses adversités porte envie aux Gaulois.
Que dis-je ? l'étranger à qui Rome est soumise,
En a pris le génie après l'avoir conquise.

Déjà même, oubliant ce qu'il peut nous devoir,
Il voudrait à Zénon égaler son pouvoir ;
Et si notre faiblesse eût souffert ce partage,
Vous l'auriez vu déjà revendiquer l'hommage
Des rois de l'occident, que ce nouveau César
Voudrait voir à ses pieds et traîner à son char.
Zénon n'a point voulu qu'on vous fît cette offense.
Votre gloire, Seigneur, vous protége à Byzance ;
Et tel est à ses yeux l'éclat de vos exploits,
Que s'alliant à vous, et rangeant sous vos lois
Tout ce qui reste ici de milices romaines,
Zénon vous a placé parmi ses capitaines.
Contre Théodoric marchez donc avec nous ;
Confondez son orgueil, et prévenez ses coups.
Devenez des Romains le vengeur et l'idole,
La pourpre des consuls vous suit au Capitole.

CLOVIS.

Ces honneurs, j'en conviens, sont faits pour me tenter ;
Mais Clovis à ce prix ne les peut accepter.
Que dans Rome à son gré Théodoric commande ;
Au titre de César que sa fierté prétende ;
Qu'au bruit de ses projets réveillant les Romains,
D'une Rome nouvelle il rêve les destins ;
Que, dégradant le trône où le ciel les fit naître,
Vingt rois au Capitole aillent le reconnaître ;
De l'hommage des Francs il pourra se passer,
Et sait trop qui je suis pour jamais y penser.
Mais je croirais trahir l'honneur du diadême,
Et donner à César quelques droits sur moi-même,
Si contre mes pareils j'allais vous soutenir,
Et reconnaître en vous le droit de les punir.

Ce n'est point pour servir que j'ai ceint la couronne.
Je me fais rendre hommage et n'en dois à personne.
Je sais que dans Byzance on tient d'autres discours;
Et, s'il faut avec vous m'expliquer sans détours,
Tous ces titres d'honneur que Zénon nous dispense,
Tendent à nous marquer du sceau de sa puissance.
Qui n'a pu retenir l'occident sous ses lois,
Veut du moins à son trône en rattacher les rois;
Et quelque souverain que Rome ait en partage,
Son sceptre à vos Césars fera toujours ombrage.
Odoacre y régnait, vous l'avez renversé.
Sur son trône sanglant, Théodoric placé,
Offense votre orgueil; sa ruine est jurée.
On veut que par mes mains Rome en soit délivrée;
Et ceux qui d'un tel coup m'ont réservé l'honneur,
Ont peut-être déjà nommé mon successeur.

CÉSAIRE.

Du vulgaire des rois, Byzance vous sépare,
Et ne voit pas les Francs comme un peuple barbare.
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'à soutenir ses droits
Rome vient appeler et ce peuple et ses rois.
Votre aïeul Mérovée, aux champs Catalauniques,
Servait d'Aétius les efforts héroïques,
Quand l'impie Attila, fléau des nations,
Vit arrêter le cours de ses destructions.
De tout sang étranger distinguant vos familles,
Un décret du sénat permettait à vos filles,
D'aspirer, de monter au trône des Césars,
De régner avec eux sur le peuple de Mars.
A vaincre sur vos pas l'aigle est accoutumée.
Nos Césars à des Francs ont confié l'armée.

Leurs bras ont soutenu le poids du consulat.
Arbogaste a long-tems disposé de l'État ;
Et plus d'un Franc, Seigneur, combattant pour lui-même,
Des Césars d'occident a ceint le diadême.

CLOVIS.

Oui, Magnence autrefois eut cette ambition ;
Mais je suis roi des Francs, et je tiens à ce nom.
Dans les arrêts du ciel, comme dans ma pensée,
Du royaume des Francs la limite est fixée.
Le sceptre d'occident n'est qu'un brillant fardeau,
Et la Gaule me semble un partage assez beau.
Rendez grâce, en mon nom, au maître de la terre.

CÉSAIRE.

Sans votre appui, Seigneur, nous tenterons la guerre.
Le ciel d'un œil plus doux pourra nous regarder.
Mais il est un bienfait que j'ose demander :
Mon frère dont la mort, pour vous si fortunée,
Des Gaulois et des Francs fixa la destinée,
Ne m'a laissé qu'un fils plus malheureux que lui.
Il est mon seul espoir, je suis son seul appui,
Et César de mes soins attend sa délivrance.

CLOVIS.

Le fils d'Égidius, soustrait à ma clémence !...

EUDOMIRE.

Il attend dans les fers vos ordres souverains.

CLOVIS.

Quoi ! Madame....

CÉSAIRE.

Ordonnez, Seigneur, de ses destins.

CLOVIS.

On ira de ma part vous les faire connaître.

SCÈNE III.

EUDOMIRE, CLOVIS.

CLOVIS.

Il vit! et devant moi vous osez reparaître!

EUDOMIRE.

Sa mort eût offensé votre gloire et les Dieux.

CLOVIS.

Dès qu'elle est nécessaire, elle est juste à mes yeux.

EUDOMIRE.

De perfides conseils trop souvent nous égarent.
Et de tels attentats jamais ne se réparent;
Qu'a fait Syagrius pour être condamné?

CLOVIS.

Quoi donc! oubliez-vous de quel sang il est né?
Aux affronts de ma race êtes-vous étrangère?
Et si ce n'est assez du crime de son père,
Ne dois-je pas trembler, tant qu'il verra le jour,
Que son nom des Gaulois ne réveille l'amour?
Vous savez quels desseins médite mon courage.
De tous les champs gaulois grossir mon héritage,
Assurer à mes fils un sceptre chancelant,

Que mes faibles aïeux n'ont tenu qu'en tremblant,
Fixer dans ces climats ma nation errante,
Soumettre au frein des lois sa fougue indépendante,
Voilà les sentimens, les projets de son roi,
Ce que ma race enfin peut attendre de moi.
Mais j'ai trop d'ennemis pour que j'en laisse vivre,
Alors que dans mes fers la victoire les livre.
Ouvrez les yeux, ma sœur, et voyez mes dangers.
Je ne vous parle point de ces rois étrangers
Dont la Gaule s'indigne, et de qui ma prudence
Doit pour ma sûreté prévenir l'alliance ;
Mais ces rois de mon sang, qui, sourdement ingrats,
M'auraient déjà trahi, s'ils ne me craignaient pas ;
Ces Gaulois, dont l'orgueil, le culte opiniâtre
Ne voit encore en moi qu'un barbare idolâtre,
Que la victoire à peine attache à mes destins,
Que cinq cents ans de gloire attachaient aux Romains,
Qu'enhardit la bonté, qu'aigrit la tyrannie,
Et qui des factions conservent le génie ;
Ces Francs mêmes si fiers, si jaloux de leurs droits,
Qu'irrite à chaque instant l'autorité des rois ;
Je n'ai point oublié qu'ils ont chassé mon père ;
Qu'en un riche pillage un soldat téméraire,
Arrachant de mes mains un vase précieux,
D'un coup de hache osa le briser à mes yeux.
Princesse, croyez-moi, ma tâche est difficile ;
Le tems est encor loin, où, vainqueur et tranquille,
Clovis pourra goûter le fruit de ses travaux ;
Et je ne puis régner qu'en perdant mes rivaux.

EUDOMIRE.

Non, cette politique est injuste et barbare ;

Laissez au roi des Huns, au Vandale, au Bulgare,
Leur féroce vengeance et leurs sanglans lauriers.
C'est la loi des brigands, et non pas des guerriers.
Si des peuples contre eux elle excite la haine,
Présentez aux vaincus une loi plus humaine.
Faites-leur espérer un conquérant plus doux;
Que du sein de leurs fers ils soupirent pour vous.
Donnez aux Francs des mœurs plus dignes de leur gloire.
Instruits par les Romains dans l'art de la victoire,
Les Francs, dans les combats, ne trouvent plus d'égaux;
Donnez-leur des vertus que n'ont point leurs rivaux.

CLOVIS.

Dès qu'un peuple est soumis, ma colère s'arrête.
A l'égal de mes Francs j'ordonne qu'on le traite:
Mais les chefs sont à craindre, et je tiens de Brennus
Que la loi de la Gaule est : Malheur aux vaincus!

EUDOMIRE.

Eh bien! connaissez donc mon ame tout entière.
Celui que va frapper votre main meurtrière,
Est l'objet adoré de mes plus tendres vœux.

CLOVIS.

Vous l'aimez?

EUDOMIRE.

Et son cœur brûle des mêmes feux.
N'en redoutez jamais d'entreprise funeste.
De ses droits à vos pieds il dépose le reste;
Et jamais vos sujets, vos plus fermes soutiens,
N'ont faits pour vous des vœux plus ardens que les siens.
Que dis-je! il n'est plus tems de consommer le crime.

On ne peut plus dans l'ombre égorger la victime.
Le fils d'Égidius s'est montré près de moi,
Libre, tranquille, heureux, et comptant sur ma foi.
Byzance le protége : elle sait qu'il respire;
Aux yeux de l'univers ordonnez qu'il expire.

CLOVIS.

Suis-je Clovis, grand Dieu? C'est la première fois
Qu'on ose impunément se jouer de mes lois.
C'est peu; loin d'abjurer sa désobéissance,
On se fait de ses torts des droits à ma clémence;
On me brave; on m'expose; et j'hésite à punir!

EUDOMIRE.

Je vous sers, je vous aime, et ne puis vous trahir.
Ces nœuds à votre gloire ont-ils rien de contraire?
Qu'est-il de plus utile à l'État, à mon frère,
Que le chef des vaincus, loin de vous traverser,
S'en vienne au second rang près de vous se placer;
Abjure entre vos mains ses droits et sa vengeance,
Et serve enfin d'exemple à leur obéissance?
Plus on l'aime, Seigneur, plus sa soumission
Doit être un sûr obstacle à la rebellion.
L'amour qu'on a pour lui devient votre partage.
Les Gaulois sont vaincus; cet hymen les engage.
Sa mort vous déshonore et les doit irriter.
Acceptez son hommage; ils viendront l'imiter.

CLOVIS.

Le zèle qu'il fait voir ne peut être sincère.
Jamais dans son vainqueur il ne verrait un frère.
Ce sont là des affronts qu'on ne peut oublier.

SYAGRIUS, dans la coulisse.

Laissez-moi.

EUDOMIRE.

Dieu! c'est lui!

CLOVIS.

Qui donc?

SCÈNE IV.

EUDOMIRE, CLOVIS, SYAGRIUS, SINORIX.

SYAGRIUS.

Ton prisonnier.
On veut que je t'évite et craigne ta présence.
On te peint à mes yeux altéré de vengeance.
Prêt à frapper dans l'ombre un ennemi vaincu,
A punir un guerrier de t'avoir combattu.
Je ne crains ni ne fuis; je t'apporte ma tête.
Par ma mort, si tu veux, assure ta conquête;
Mais quel que soit l'arrêt qui dispose de moi,
Dicte-le sans détour, je l'attends sans effroi.

CLOVIS.

Ton audace me plaît et te sauve la vie.
Oui, j'avais ordonné qu'elle te fût ravie.
Dans un sang ennemi je croyais me plonger;
Et tes jours pour les miens n'étaient pas sans danger.

Mais tu viens ; je t'accueille et fléchis ma colère.
Sois libre.

SYAGRIUS.

J'ose attendre une faveur plus chère.

CLOVIS.

Je t'en crois digne.....

EUDOMIRE.

Il l'est, et sa constante foi...

CLOVIS.

Princesse, vos raisons n'en seraient pas pour moi :
Je n'ai de passions que la gloire et l'empire.
Tous ces vains sentimens que la nature inspire,
Ces devoirs qu'elle impose aux vulgaires humains,
Les plus chers intérêts, les titres les plus saints,
Les nœuds du sang, l'hymen, l'amitié, l'amour même,
Ne sont rien pour Clovis auprès du diadême.
Sois l'époux de ma sœur ; mais pour ta sûreté
Garde avec moi toujours cette sincérité.
Crains de me rappeler quel sang te donna l'être.
Et sois tel à mes yeux que tu viens de paraître.

SYAGRIUS.

Je ne sus jamais feindre, et le ciel m'est témoin...

CLOVIS.

Laisse-là tes sermens ; je n'en ai pas besoin.
Ce sont de faibles nœuds ; l'intérêt seul nous lie.
Tu remets en mes mains ta fortune et ta vie,
C'est mon plus sûr garant ; c'est à toi d'y songer.

SCÈNE V.

EUDOMIRE, SYAGRIUS, SINORIX.

SYAGRIUS.

Un cœur où vous régnez peut-il jamais changer ?
Quels liens, quels garans sont plus forts que vos charmes?

EUDOMIRE.

Césaire vous attend, dissipez ses alarmes,
Dites-lui que mon frère a comblé notre espoir;
Mais songez qu'Eudomire a besoin de vous voir.

SCÈNE VI.

SYAGRIUS SINORIX.

SYAGRIUS.

Porte-lui de ces nœuds la nouvelle imprévue.
Je l'avoue à regret, je redoute sa vue.
Il condamne un amour que je ne puis dompter.
Il me trouble, il m'impose, et je dois l'éviter.

SINORIX.

Il aime votre gloire et voudrait vous la rendre.

SYAGRIUS.

Des Gaulois asservis que pouvons-nous attendre !
Ils m'ont vu dans les fers et faiblement gardé,

Traverser le pays où j'avais commandé.
Qu'ont-ils fait pour ma gloire ? Ont-ils repris les armes ?
Je n'ai rien obtenu que des vœux et des larmes.

SINORIX.

Ils s'armaient aujourd'hui pour briser vos liens.

SYAGRIUS.

Leurs vœux sont accomplis ; reporte-leur les miens.

SINORIX.

Il n'est plus tems, Seigneur.

SYAGRIUS.

Que prétend votre zele ?

SINORIX.

Ils seraient morts pour vous, mourez pour leur querelle.

SYAGRIUS.

Insensés !

SINORIX.

Vos périls n'ont fait que rapprocher
Des cœurs, dont les ennuis brûlaient de s'épancher.
Tous ont avec la peur dépouillé la contrainte ;
Aux plaintes qu'on leur fait ajoutent quelque plainte ;
Racontent leurs malheurs, enflamment leurs amis
De leurs ressentimens trop long-tems endormis :
Et la haine de tous croissant de tant de haines,
Ils demandent vengeance en agitant leurs chaînes.
Montrons-nous, disent-ils, les fils de ces Gaulois,
Dont l'Europe et l'Asie admiraient les exploits.
Leur nom fleurit encore en Grèce, en Ibérie ;
Des plus riches cités qu'enferme l'Insubrie,
Leur fer victorieux creusa les fondemens ;

Et leur gloire a partout laissé des monumens.
Rappelons ces héros par qui fut mis en cendre
Le trône redoutable où naquit Alexandre,
Qui, sur le mont sacré bravant Rome et ses Dieux,
Soutinrent de Brennus le glaive injurieux.
Il fallut que César naquît pour les abattre;
Il fallut que neuf ans César vînt les combattre.
Ils n'ont reçu de fers que de ce grand pouvoir
De qui Rome elle-même en devait recevoir.
Ces mots ont réveillé leur antique vaillance,
L'amour de la patrie et de l'indépendance;
Et Clovis à leurs yeux n'est qu'un usurpateur,
Un barbare étranger qu'a proscrit leur fureur.

SYAGRIUS.

La vôtre les égare et leur ouvre un abîme.
Mais leur crédulité n'en sera point victime;
Ils entendront ma voix; venez, je vous suivrai,
Vous aggraviez leurs maux, et je les finirai.

SCÈNE VII.

SYAGRIUS, CLODÉRIC, SINORIX.

CLODÉRIC.

C'EST donc toi qui, brûlant d'une flamme insolente,
Oses à Clodéric disputer une amante?

SYAGRIUS.

Oui, Seigneur, et Clovis vient de me l'accorder.

CLODÉRIC.

Renonce à ton hymen.

SYAGRIUS.

Qui l'ose commander ?

CLODÉRIC.

Tout un peuple indigné d'un choix qui l'humilie.
Un rival qui te hait, dont la voix te défie ;
Et dont le cimeterre, interprète des Dieux,
Te prouvera bientôt qui le méritait mieux.

SYAGRIUS.

J'ai de mon sang souvent acheté la victoire,
J'ai combattu dix ans pour Rome et pour ma gloire ;
La mort que vous cherchez n'y peut rien ajouter,
Et le prix entre nous n'est plus à disputer.
Mes droits n'ont pas besoin de cette horrible épreuve,
Où l'adresse tient lieu de courage et de preuve.
Associer les Dieux à ces affreux combats,
C'est mêler leur justice à des assassinats.
Qu'un Vandale insulté, dans sa rage barbare,
Du sang d'un citoyen et s'abreuve et se pare ;
Qu'il aille à son monarque impunément offrir
Les armes d'un sujet qu'il vient de lui ravir ;
Rome que je servais, Rome qui dans la guerre
Fut la gloire, l'exemple et l'effroi de la terre,
D'un triomphe pareil méprisait les honneurs,
Et laissait de tels jeux à ses gladiateurs.
L'intérêt de l'État, l'amour de la patrie,
L'horreur de l'injustice et de la tyrannie,
Voilà de ses combats les motifs glorieux ;
L'aiguillon des héros, et la cause des Dieux.

CLODÉRIC.

Prenez les mœurs d'un Franc, puisque vous allez l'être,

Et pour digne de nous faites-vous reconnaître.
De ces pompeux discours l'imposante fierté
Peut aussi d'un cœur vil couvrir la lâcheté.
Tout ce qui me déplaît, ou m'offense, ou me gêne,
Tout rival qui me nuit est l'objet de ma haine.
Sa vue est un supplice, et mon cœur outragé
Ne connaît de repos qu'après s'être vengé.
Jusqu'au pied des autels, résolu de vous suivre,
J'y laverai ma honte ou cesserai de vivre.

SYAGRIUS.

Mon bras sait prévenir un criminel dessein;
Et qui plaint un rival punit un assassin.

CLODÉRIC.

Meurs donc, lâche, ou préviens ce rival qui t'abhorre.

SINORIX, l'arrêtant.

Dans les mains de Clovis son glaive reste encore.

CLODÉRIC.

Il l'aurait conservé s'il l'avait défendu.

SYAGRIUS.

Ce n'est point dans vos mains que je l'aurais rendu.

CLODÉRIC.

Qui n'ose se risquer reconnaît sa faiblesse.

SYAGRIUS.

Prince!

CLODÉRIC.

Prouve-moi donc que ce discours te blesse.

SYAGRIUS.

Venez, j'ai trop long-tems retenu mon courroux,
Et vos propres fureurs vont retomber sur vous.

SCÈNE VIII.

SINORIX.

Suivons-les, prevenons leur rage sanguinaire,
Jetons au milieu d'eux et le peuple et Césaire.
Du fils d'Égidius courons nous ressaisir;
Et le rendre aux amis qu'il est près de trahir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CLODÉRIC, CLOVIS, SINORIX, OFFICIERS.

CLOVIS.

Il suffit, Sinorix, je rends grâce à ton zèle.
Oui, j'aurais comme toi terminé leur querelle.
Je t'approuve; et celui qui t'ose condamner
N'a rien à te défendre et rien à t'ordonner.
Mais de Syagrius que prétendais-tu faire?
Où le conduisais-tu? Pourquoi me le soustraire?
Que voulaient ces Gaulois à ta voix rassemblés?

SINORIX.

On craignait pour ses jours; et ses amis troublés...

CLOVIS.

Dis-leur que j'ai pour lui fait plus qu'ils ne demandent.
Il respire, il est libre, et mes faveurs l'attendent.

SCÈNE II.

CLODÉRIC, CLOVIS.

CLOVIS.

Et vous, dont les fureurs ont causé ces débats,
Pensez-vous commander au sein de mes États ?
Dois-je céder moi-même à votre violence ?

CLODÉRIC.

J'ai droit de châtier un captif qui m'offense,
D'exécuter l'arrêt que les Francs ont porté.

CLOVIS.

Un arrêt plus certain lui rend sa liberté.

CLODÉRIC.

A tous les rois des Francs sa mort fut annoncée.

CLOVIS.

Leur haine pour le vaincre était moins empressée.

CLODÉRIC.

Vos soldats alarmés demandent son trépas.

CLOVIS.

Clovis ne reçoit point la loi de ses soldats.

CLODÉRIC.

Leur ôtez-vous les droits qu'honoraient vos ancêtres ?

CLOVIS.

Je les respecte aussi, mais ne veux point de maîtres.

Que dans le champ de Mars, par les Francs assemblés,
Nos communs intérêts soient connus et réglés :
Sur ma part du butin, la valeur d'un subside,
Sur la guerre ou la paix, que le peuple y décide.
Mais quand mon prisonnier trouve grâce à mes yeux,
C'est mon droit, j'en dispose, et n'en réponds qu'aux Dieux.

CLODÉRIC.

Sa mort hier encor vous semblait nécessaire.

CLOVIS.

Je crois sa vie utile et l'adopte pour frère.
Si par un tel hymen votre espoir est détruit,
Savais-je votre amour ? m'en aviez-vous instruit ?
Et qu'à vos vœux ma sœur se refuse ou se rende,
A tous ces vils débats faut-il que je descende ?

CLODÉRIC.

Non, Seigneur, et mon bras n'allait point vous chercher
Pour punir ce rival qu'on vient de m'arracher.
Quand j'appelle la mort sur sa tête proscrite,
Est-ce au nom de l'amour que ma voix vous excite ?
C'est au nom de l'État, des Francs et de leurs Rois ;
C'est l'ennemi des Francs, c'est le chef des Gaulois,
C'est le chef des Romains, leur comte, leur patrice,
Et non pas mon rival qu'on dévoue au supplice.
S'il est dans nos désirs quelque férocité,
Rome en donna l'exemple ; il doit être imité.
Rome, qui dans ses jeux outrageait la nature,
Jetait à ses lions nos princes pour pâture,
Dans ses cirques sanglans allait avec transport
Applaudir de nos Francs l'agonie et la mort ;
Et d'un chef de Romains que la guerre nous livre,

Nous demandons en vain que Clovis nous délivre !
Que dis-je ! à ses guerriers les vôtres sont soumis.
Dans vos conseils secrets ses pareils sont admis.
Dans cette cour enfin où ce captif me brave,
On ne distingue plus le maître de l'esclave.

CLOVIS.

Je m'en fais gloire, Prince ; et, loin de m'insulter,
Vos reproches enfin viennent de me flatter.
Clodion, Mérovée et Childéric mon père,
S'ils avaient des Gaulois respecté la misère,
Les auraient tous comptés au rang de leurs sujets.
Je ne veux point comme eux rentrer dans les forêts.
Je veux d'autres destins que ces hordes sauvages
Dont le Nord à grands flots infecte ces rivages.
Du sang des nations voyez-les s'abreuver ;
Tout détruire en courant et ne rien élever ;
Venger Rome à son tour par leurs tristes querelles,
S'envier, se trahir, s'exterminer entre elles ;
Et ne laisser enfin au monde épouvanté
Que l'affreux souvenir de leur férocité.
Ces indignes lauriers sont-ils faits pour nos têtes ?
Vaut-il mieux dévaster que garder ses conquêtes ?
Est-ce tout que d'aller au milieu des hasards
Rompre des bataillons ou forcer des remparts ?
Je n'ai pas un soldat qui n'ait cet avantage ;
Et du trône à ce prix je lui dois le partage.
Le glaive fait les rois, agrandit les États,
Mais, s'il fonde un empire, il ne l'affermit pas.

CLODÉRIC.

Tous ces peuples courbés sous des chaînes nouvelles,

Sont toujours mécontens et près d'être rebelles.
Il faut s'en faire craindre.

CLOVIS.

Il faut s'en faire aimer,
Et leur cacher le fer qui les peut opprimer :
Qu'à peine terrassés notre main les caresse ;
Où la force échoûrait, substituons l'adresse.
Quelquefois à l'injure opposons des bienfaits.
Plaignons surtout les maux que nous leur avons faits.
D'un air de liberté voilons leur dépendance ;
Pour les Francs, les Gaulois, n'ayons qu'une balance,
Et qu'un même intérêt les unissant tous deux,
De deux peuples rivaux me fasse un peuple heureux.
Mais comment arriver à ce but ou j'aspire,
Quand les premiers soutiens de ce nouvel empire,
Ceux qu'a mis la naissance entre le peuple et moi,
Semblent fiers d'inspirer et la haine et l'effroi ?
Ce qu'élèvent mes mains, les vôtres le détruisent.
De vos propres fureurs mes soldats s'autorisent ;
Votre indocile orgueil les instruit à briser
Le frein sacré des lois qu'il faut leur imposer ;
Et la Gaule, ignorant le bien que je veux faire,
Rejette sur leur Roi les maux que je tolère.

CLODÉRIC.

Lorsque dans le tombeau mon père descendu
M'aura transmis, Seigneur, le sceptre qui m'est dû,
J'en croirai les conseils de votre expérience,
Et prendrai de Clovis des leçons de prudence.
Mais jusqu'à ce moment, je veux en liberté
N'en croire que mon cœur et que ma volonté,

De ma gloire offensée écouter les murmures,
Et toujours par le glaive effacer mes injures.

CLOVIS.

Cédez partout ailleurs à vos emportemens;
Mais sur mes lois ici réglez vos sentimens.
Je hais cette amitié dont l'orgueil tyrannique
Prétend à ses conseils plier ma politique,
Met au moindre service un prix exagéré,
Et veut pour m'obéir que je règne à son gré.

CLODÉRIC.

Régnez-y donc au vôtre; adoptez des maximes
Dont votre peuple et vous deviendrez les victimes.
Recevez mes adieux, et parmi vos Gaulois
Cherchez qui vous défende et soutienne vos droits.

SCÈNE III.

CLOVIS.

Laissez-m'en tout l'honneur et songez à vous-mêmes.
C'est en vous imitant qu'on perd les diadêmes.
Que m'a fait cette race, et que lui dois-je enfin?
Quand je voulus ma part de l'empire romain,
Les ingrats, en secret, enviant ma puissance,
Avec Syagrius étaient d'intelligence.
Quatre rois de mon sang, prêts à manquer de foi,
N'attendaient qu'un revers pour marcher contre moi;
Et lorsqu'à mes drapeaux mes succès les ramènent,
Leurs jalouses fureurs contre moi se déchaînent.

Allez, de Pharamond enfans dégénérés,
Dignes rois des forêts d'où je vous ai tirés,
Ma cause par les Dieux n'est point abandonnée;
Je saurai bien sans vous remplir ma destinée;
Et si ma race enfin me traite en étranger,
De ma race à mon tour je pourrai me venger.

SCÈNE IV.

CLOVIS, EUDOMIRE, MATHILDE.

EUDOMIRE.

Paraissez, roi des Francs; le soldat téméraire
Ose de Clodéric approuver la colère,
Se précipite en foule au-devant de ses pas,
Et de Syagrius lui promet le trépas.

CLOVIS.

Je vais à ces mutins apprendre à me connaître.

SCÈNE V.

EUDOMIRE, MATHILDE.

EUDOMIRE.

Cours à Syagrius, défends-lui de paraître;
Cache-lui ce tumulte; et par d'heureux détours
Cache-lui, s'il se peut, qu'on en veut à ses jours.

MATHILDE.

Il vient.

SCÈNE VI.

CÉSAIRE, SYAGRIUS, EUDOMIRE, MATHILDE.

SYAGRIUS.

Quel est ce bruit ? Quels cris se font entendre ?

EUDOMIRE.

Restez ; dans un instant je viendrai vous l'apprendre.
Ce tumulte n'a rien qui vous doive alarmer,
Et l'aspect de Clovis suffit pour le calmer.

SCÈNE VII.

CÉSAIRE, SYAGRIUS.

SYAGRIUS.

Souffrez que je la suive, et de ce qui se passe...

CÉSAIRE.

Eh ! ne le vois-tu pas ? c'est toi que l'on menace.
Les Francs à Clodéric s'unissent contre toi :
Leur avide fureur te demande à leur Roi.

SYAGRIUS.

Moi, Seigneur ! et Clovis a couru me défendre !

CÉSAIRE.

Qu'il les apaise ou non, garde-toi de l'attendre !
On accorde souvent à la soumission
Ce que l'orgueil refuse à la rebellion.
Chaque jour ces périls menaceront ta vie.
Leur haine ne mourra qu'après s'être assouvie.
Tu sais par quels chemins on peut les éviter.
Sortons de ce palais, viens, il faut se hâter.
Viens, mon fils ; laisse-là ces Francs qui te détestent.
Jette-toi dans les bras des amis qui te restent.
Leur zèle, avec la nuit, prêt à se signaler,
N'attend que les renforts que j'ai su rassembler :
A ta valeur enfin tout un peuple se livre.
Sous le joug du Sicambre il refuse de vivre.
Dans ce palais surpris il veut l'exterminer,
Et sur son corps sanglant il doit te couronner.

SYAGRIUS.

Juste ciel ! quel moment choisit votre vengeance ?
Eudomire et Clovis embrassent ma défense.
Ils protègent mes jours, vous proscrivez les leurs,
Et voulez que mon bras seconde vos fureurs ?
De mon sort, de ma foi, je ne suis plus le maître ;
J'acceptai des bienfaits, je dois les reconnaître.
Je serais criminel si j'osais l'oublier.

CÉSAIRE.

La couronne t'attend pour te justifier.

SYAGRIUS.

Des Césars d'Orient laissez-là les maximes.
Malheur à qui s'élève et règne par des crimes !
Si j'étais sur le trône, on m'y verrait mourir ;

Mais jamais à ce prix je n'en veux acquérir.

CÉSAIRE.

La Gaule te le donne, et ses peuples fidèles....

SYAGRIUS.

Mais l'intérêt du peuple est-il dans ces querelles ?
Sort affreux des États en proie aux factions !
Chacune a ses projets et ses opinions ;
Et, soit que le destin les élève ou les brise,
De l'intérêt public chacune s'autorise,
Égorge au nom du peuple un parti détrôné,
Ou poursuit dans sa gloire un parti couronné ;
Et de tous ces débats, dont le peuple est victime,
L'étranger seul profite et nous en fait un crime.
A peine sur mon front cinq lustres ont passé,
Et j'ai vu mon pays dix fois bouleversé.
Ce besoin de changer qu'en a produit l'usage,
Ce dégoût du présent est le triste héritage
Que lègue à l'Occident la chute des Romains.
Ils nous ont vers le trône ouvert tant de chemins,
Que tout ambitieux ose y marquer sa place,
Sans avoir ni vertu, ni droit que son audace.
Pensez-vous qu'abjurant complots et trahisons,
Les partis à mes pieds éteignent leurs brandons ?
L'objet de leur amour l'est bientôt de leur haine.
Laissez-moi leur fermer cette sanglante arène,
Près du trône aux Gaulois donner un protecteur,
Et, sans régner sur eux, veiller à leur bonheur.
C'est mon espoir du moins ; c'est ainsi qu'on les aime.
A leurs vrais intérêts je m'immole moi-même ;
Et l'honneur incertain d'un règne passager,
Ne vaut pas les malheurs où je peux les plonger.

CÉSAIRE.

Si leur zele est un crime, ils sont déjà coupables.
Si tu crains ces malheurs, ils sont inévitables.
La révolte a partout levé ses étendards;
Les Gaulois à ton nom marchent de toutes parts.
Sous tes murs, dans une heure, ils viendront t'en convaincre.
Il n'est tems que d'agir: il faut périr ou vaincre.
Le peuple sur ses pas ne saurait retourner;
Clovis va tout apprendre et ne rien pardonner.

SYAGRIUS.

Des complots sans effet, que le remords efface,
Ne sont plus criminels et doivent trouver grâce.

CÉSAIRE.

Ah! c'est trop me parler de crimes, de remords,
Quand des rois étrangers tu vas purger ces bords;
Quand, relevant l'éclat de ta gloire flétrie,
Aux Gaulois opprimés tu rends une patrie,
Oses-tu bien nommer de ces noms abhorrés
Les devoirs les plus saints, les droits les plus sacrés?
Le pardon d'un Sicambre est donc ton espérance!
Tu peux comme un bienfait mendier une offense!
Est-ce lui dont ces lieux ont été le berceau?
Ces murs de ses aïeux furent-ils le tombeau?
Ces murs, témoins muets de ta grandeur passée,
N'ont pas de tes devoirs accablé ta pensée?
Pour condamner l'amour dont ton cœur est souillé,
Ton père en son cercueil ne s'est pas réveillé?
Ton père, ce palais est plein de son image.
Là, des Francs sur un trône il a reçu l'hommage;
Là, vingt glaives rompus attestaient ses hauts faits.
Là, sa main généreuse a comblé de bienfaits

Un peuple malheureux que son fils abandonne,
Un peuple qui s'armait pour t'élever au trône.
Ton cœur, prêt à former ces détestables nœuds,
N'entend pas cette voix, ces accens généreux,
Par qui des immortels l'auguste prévoyance
Au bord du précipice arrête l'innocence!
Pour refuser ce trône, es-tu moins à l'État?
Tu n'y veux pas régner; eh bien! sers en soldat.
Ne va point à des Francs prostituer ton zèle.
Ce n'est point dans leurs bras que l'honneur te rappelle;
C'est au combat. Il faut que leur chef abattu
Signale ton réveil par la Gaule attendu,
Ou qu'une belle mort, relevant ta mémoire,
Fasse oublier ta chute ou pâlir sa victoire.

SYAGRIUS.

Ainsi donc le bonheur n'était pas fait pour moi,
Une fausse espérance avait surpris ma foi.
Pour me perdre avec vous mon destin vous ramène.
J'abhorre les complots où votre voix m'entraîne.
Je dois vous résister; je le veux, je ne puis.
Où sont vos conjurés? sont-ils prêts? je vous suis.
D'Eudomire pour moi redoutez la présence;
Son nom seul, son image ébranlent ma constance.
Tout, ma bouche, mon front, mes regards indiscrets,
Laisseraient de mon cœur échapper vos secrets.
Venez, votre ascendant me pousse dans le crime;
Je vous veux par le mien entraîner dans l'abîme.
Venez, allons combattre et nous sacrifier:
Au malheur qui me suit venez vous allier.

SCÈNE VIII.

CÉSAIRE, EUDOMIRE, SYAGRIUS.

EUDOMIRE.

Rassurez-vous, Seigneur, la révolte est calmée.
Je ne vous cache point qu'une foule animée
Aux portes du palais marchait insolemment,
Et menaçait Clovis de son ressentiment.
Ses cris tumultueux demandaient votre tête :
Clovis sort, et soudain cette foule s'arrête.
L'œil sombre et menaçant, une hache à la main,
Terrible, il se présente à ce peuple mutin.
L'air ne raisonne plus de plaintes ni d'injures ;
Les clameurs dans les rangs se perdent en murmures.
Un seul audacieux veut élever la voix :
Clovis le réconnaît; se souvient qu'autrefois
Ce Franc lui disputa quelque part d'un pillage ;
Il le frappe ; et d'un bras qu'appesantit la rage,
Fesant j'aillir le sang de son front écrasé,
« C'est ainsi que par toi le vase fut brisé, »
Dit-il. Chacun se tait ; il semble que la foudre
Va tomber en éclats et les réduire en poudre.
Du faible Childéric ce n'était plus le fils,
C'était l'impérieux, l'indomptable Clovis,
Un monarque absolu, qui, dès ce moment même
S'assurait sur les Francs un empire suprême.

CÉSAIRE.

Clodéric peut encore....

EUDOMIRE.

Il a fui sans retour.

CÉSAIRE.

Contre tant d'ennemis que pourra votre amour?
Laissez-moi leur ravir l'objet de leur vengeance,
Son unique refuge est la cour de Byzance.

EUDOMIRE.

Lui, Seigneur! lui ramper sous ces vils plébéiens,
Ces empereurs élus par des prétoriens,
Qui, d'une main servile acceptant la couronne,
Souillent de Constantin et la ville et le trône,
Coulent en paix des jours par leurs crimes comptés;
Et lâchement surpris au sein des voluptés,
Rendant à leurs pareils leur sceptre abominable,
Y laissent de leurs noms la tache ineffaçable!
Mais, Seigneur, c'est à lui de choisir entre nous.
D'un hommage forcé mon cœur n'est point jaloux;
Et sans lui rappeler des soins dont je l'acquitte,
Je lui rends sa parole et protége sa fuite.

SYAGRIUS.

Moi! vous abandonner! vous oublier! jamais!
Vous qui dans mes malheurs m'accablez de bienfaits,
Vous à qui je dois tout, vous ne pouvez le croire.
Douter de mon amour, c'est douter de ma gloire:
Tout mon cœur est à vous; tout mon sang vous est dû.

EUDOMIRE.

Viens donc, et prends conseil de ta seule vertu.

SCÈNE IX.

CÉSAIRE.

Va trouver ton Sicambre et l'adopter pour maître ;
Ramper aux pieds d'un Roi quand c'est à toi de l'être ;
Mais d'un peuple trahi redoute le courroux.

SCÈNE X.

CÉSAIRE, SINORIX.

SINORIX.

Les conjurés, Seigneur, me députent vers vous.
Que fait Syagrius ?

CÉSAIRE.

Sa tendresse ébranlée
Cédait au repentir dont je l'avais troublée,
Eudomire a rendu mes efforts superflus.

SINORIX.

Ce n'est pour les Gaulois qu'un ennemi de plus.

CÉSAIRE.

Que feront-ils alors ?

SINORIX.

Ils puniront le traître
Avant que leurs secrets soient livrés à son maître.
La peur du châtiment redouble leur valeur.
Ils veulent de Clovis prévenir la fureur,
Et dans le temple même où l'hymen se prépare,

Avez Syagrius immoler le barbare.
Déjà des bois épais qui cernent les remparts
La vaste profondeur cache vos étendards.

CÉSAIRE.

Se peut-il ?

SINORIX.

Vos Romains viennent de m'en instruire.
Mandez-leur qu'en ces murs on va les introduire.
Du fils d'Égidius cachez la trahison.
Feignez toujours d'agir, de parler en son nom.
L'injure qu'il nous fait permet ce stratagême ;
Et pour mieux l'en punir servons-nous de lui-même.
Le moment est propice, il le faut employer.
Les soldats de Clovis qu'il vient d'humilier,
Plus prêts à le trahir qu'à prendre sa défense,
Verront du moins sa mort avec indifférence.
Ils ont proscrit le père, ils proscriront le fils ;
Donnez aux révoltés cet important avis.
Le tems presse ; un moment peut causer notre perte.
L'armée en nos forêts peut être découverte.
Un caprice du sort peut en ce même jour,
De celle de Clovis avancer le retour.
Il nous échappe alors, et la Gaule est soumise.
C'est à lui seul que tient notre vaste entreprise ;
Cette foule de rois, qu'il traîne dans ses rangs,
Ne diffère à nos yeux du vulgaire des Francs
Que par le diadême et l'ample chevelure,
Dont leur orgueil grossier se fait une parure.
Il en est seul la gloire, il en est seul l'appui.
Peuple, empire, guerriers, tout s'écroule avec lui.
Marchons, et que les Francs, reployant leurs bannières,
De la Gaule, en tremblant, repassent les frontières ;

Nous laissent leur dépouille, et, comme leurs aïeux,
Reportent dans les bois leur peuplade et leurs Dieux.

CÉSAIRE.

Je cède à vos désirs et vous livre un perfide.
Pourquoi m'opposerais-je au transport qui vous guide?
Auriez-vous plus que moi le droit d'être vengés?
Quoi! deux peuples détruits, et leurs Rois égorgés,
Expiant des Romains la terrible disgrâce,
Auraient de mes projets justifié l'audace;
Et quand le Roi des Francs vient tomber dans mes mains;
Quand je touche au moment d'accomplir mes desseins,
J'en croirais les amours d'un esclave infidèle!
Il m'en coûte, il m'est cher, sa perte m'est cruelle;
Mais l'ingrat nous y force; et je venge à la fois
Ma gloire, mon pays, mon frère et les Gaulois.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

SYAGRIUS, CLOVIS, EUDOMIRE, GARDES.

CLOVIS.

Oui, Comte, je voulais que mon armée entière
Eût paré votre hymen de sa pompe guerrière,
Et montré dans son jour à mes nouveaux sujets,
L'amitié qui nous lie et le prix que j'y mets.
Mes vœux doivent céder à votre impatience.
Je m'empresse à former cette heureuse alliance;
Et rends grâce au destin qui, par des nœuds si doux,
Attache à ma couronne un guerrier tel que vous.
Oubliez près de moi que Zénon vous réclame,
Vous n'étiez pas formé pour cette cour infâme,
Pour ramper dans la foule aux pieds d'un empereur,
Jouet des factions, esclave d'un flatteur,
Qui des cochers du cirque ou des prêtres rebelles
S'abaisse, m'a-t-on dit, à juger les querelles;
Et laisse à qui voudra défendre ou renverser
Le trône ou son épouse a daigné le placer.

SYAGRIUS.

Byzance et l'univers n'ont plus rien que j'envie;
L'amour a disposé du reste de ma vie.

La chute des Romains a dégagé ma foi.
Je la donne à Clovis ; il peut compter sur moi.

SCÈNE II.

SYAGRIUS, HERMAN, CLOVIS, EUDOMIRE, GARDES.

HERMAN.

L'AUTEL est prêt, Seigneur, et la foule étonnée
Voit consumer en vain les flambeaux d'hyménée.
Les Francs et les Gaulois dans le temple assemblés
Se sont avec transport confusément mêlés.
Cet hymen n'en fait plus qu'un seul peuple de frères,
Et présage à l'État les jours les plus prospères.
Hâtez-vous de répondre aux vœux qu'avec ardeur
Ils font pour votre gloire et pour votre bonheur.

CLOVIS.

Venez, Comte ; à l'autel conduisons la princesse.
Des Francs et des Gaulois redoublons l'allégresse :
Venez, et qu'en tremblant nos communs ennemis
Apprennent de quels nœuds nos destins sont unis.

SCÈNE III.

SYAGRIUS, HERMAN, CLOVIS, EUDOMIRE, CLODÉRIC, GARDES.

CLODÉRIC.

VOTRE salut, Clovis, dans ces lieux me ramène.
Vos jours sont menacés.

EUDOMIRE, à Syagrius.

Que nous gardait sa haine ?

CLOVIS.

Quel péril les menace ? Expliquez-vous, Seigneur.

CLODÉRIC.

J'abandonnais ces lieux, la rage dans le cœur,
Maudissant vos projets et dévorant ma honte,
Et demandant aux Dieux une vengeance prompte ;
Quand d'un bruit imprévu d'armes et de chevaux,
De la forêt au loin résonnent les coteaux.
Je m'approche, et couvert par un épais feuillage,
J'aperçois vers le fleuve un bizarre assemblage
De coursiers, de soldats, d'échelles, d'étendards,
De Romains, de Gaulois, dont les groupes épars,
S'avancent en désordre, assurés de leur proie,
Remplissant l'air des cris d'une insolente joie ;
Et parmi ce fracas, ce tumulte confus,
J'entends de tout côté nommer Syagrius.

SYAGRIUS.

Moi !

CLOVIS.

Nous éclaircirons cette trame secrète.
Songeons à repousser l'assaut qu'on nous apprête.
Sur les remparts, Herman, rassemble mes soldats.
Dispose tout ; va, cours, je marche sur tes pas.
Achevez, Clodéric, de me faire connaître...

CLODÉRIC.

Eh ! que faut-il de plus pour accuser ce traître ?
Découvert par les siens, assailli par leurs coups,
J'ai pressé mon coursier et revolé vers vous ;

Et quand sur vos dangers mon retour vous éclaire,
Votre courroux muet hésite et délibère!
Hâtez-vous, le tems presse, et l'orage grossit.
Otez à la révolte un chef qui l'enhardit.
Prévenez, punissez ses trames criminelles,
Et, sa tête à la main, montrez-vous aux rebelles.

EUDOMIRE.

N'écoutez pas, mon frère, un injuste courroux.

CLODÉRIC.

Eh! Madame!

EUDOMIRE.

Seigneur, je défends mon époux.

SYAGRIUS.

Non, non; par mon silence on croirait me confondre,
Madame, c'est à moi qu'il convient de répondre,
Et d'écarter de vous l'injurieux soupçon
De céder à l'amour bien plus qu'à la raison.
Roi des Francs, vous savez quel fut mon esclavage.
J'étais ici, sans fers, sans gardes, sans ôtage;
Votre sœur sur ma foi daignait se reposer;
Et de ma liberté je pouvais abuser.
Si mon cœur eût nourri des projets de vengeance,
Eût-il laissé sans fruit écouler votre absence?
Cachant ses noirs complots sous un voile d'amour,
Eût-il pour éclater choisi ce même jour,
Ou, le front couronné d'une palme nouvelle,
Ou, suivi d'une armée à vos destins fidèle,
Vous revenez plus grand, plus puissant que jamais,
Combler votre captif d'honneurs et de bienfaits?
Non, Seigneur, envers moi vous fûtes magnanime,
Et je ne paîrai point vos bienfaits par un crime.

Je hais l'ingratitude autant que les détours,
Et mon cœur n'a jamais démenti mes discours.
Qu'à la foi d'un guerrier un guerrier se confie,
Je suis cher aux Gaulois; ils ont craint pour ma vie;
Un vain bruit contre vous a pu les soulever;
Et de ces murs, peut-être, ils croyaient m'enlever.
Permettez que ma voix aille éclairer leur zèle,
Leur apprendre à quel rang mon vainqueur me rappelle;
Pardonnez-leur enfin des complots avortés,
Et j'amène à vos pieds les chefs des révoltés.

CLOVIS.

Non, vos conseils ici feraient moins que mes armes.
De pareils ennemis me causent peu d'alarmes.
A leurs vaines fureurs laissez un libre cours.
Je rends grâce à vos soins et vous crois sans détours.
Vous n'êtes point l'auteur de cette indigne trame;
Mes yeux vous observaient et lisaient dans votre ame;
Et si quelque soupçon eût troublé mes esprits,
C'est en vous immolant que je vous l'eusse appris.
Mais vous devez aux Francs un plus grand témoignage.
A leur cause, à la mienne, un serment vous engage.
Des Romains au combat viennent nous défier;
Que l'époux de ma sœur n'y soit pas le dernier.

SCÈNE IV.

SYAGRIUS, EUDOMIRE.

SYAGRIUS, à part.

O PATRIE! ô devoir! ô serment parricide!
Non, je n'attendrai pas que le glaive en décide.

Il faut que les Gaulois à ma voix désarmés....

EUDOMIRE.

Quel désordre a saisi tes esprits alarmés?

SYAGRIUS.

Eh quoi ! ne vois-tu pas quel abîme effroyable
A creusé sous mes pieds le destin qui m'accable ;
A quel choix on me force, et qu'il faut désormais
Combattre mon pays ou te perdre à jamais?

EUDOMIRE.

Ton pays ! Des brigands...

SYAGRIUS.

Écoute, le tems presse.
Tu sais quel est pour toi l'excès de ma tendresse.
Par un dernier bienfait couronne tes bontés.

EUDOMIRE.

Que veux-tu ?

SYAGRIUS.

Ces Romains, ces Gaulois révoltés,
Ont dix ans sur mes pas défendu leur patrie.
C'est pour elle, pour moi qu'on arme leur furie.
J'ai blâmé ce complot ; et vois que mes refus,
Mon amour, mes désirs ne leur sont point connus.
On les trompe en mon nom.

EUDOMIRE.

Quel traître !

SYAGRIUS.

Je l'ignore.
Mais je puis seul calmer des fureurs que j'abhorre.
Notre hymen en dépend. N'attends point que mon bras

Egorge mes amis, mes vengeurs, mes soldats.

EUDOMIRE.

Que dois-je faire, ô Dieux! De quel trouble il m'agite!

SYAGRIUS.

Eudomire m'accuse! elle doute, elle hésite!
Clovis m'attend; je cours redemander mes fers.

EUDOMIRE.

Ah! Tu cours à la mort.

SYAGRIUS.

Et c'est toi qui me perds.

EUDOMIRE.

Moi, cruel! Tes périls confondent ma prudence.
Je vois ton embarras; je vois ton innocence;
Que ton cœur est à moi, que je n'en puis douter.
Je sens que dans le trouble où je te vois flotter,
Je ne puis t'exposer aux regards de mon frère;
Que je voudrais en vain arrêter sa colère.
Va, je cède à tes vœux; va remplir tes projets.
La forêt vient toucher aux murs de ce palais.
Une porte y conduit et j'en dispose encore.
Sauve tes jours; je tremble, et c'est moi qui t'implore.

SYAGRIUS.

Crois donc à ma tendresse et n'en redoute rien.
Je ne démentirai ni ton cœur ni le mien.
Adieu; quelque destin que ton frère m'apprête,
Je reviens triomphant ou lui porte ma tête.

SCÈNE V.

EUDOMIRE.

Veillez sur lui, grands Dieux! mon sort est dans ses mains;
Vous lisez mieux que moi dans le cœur des humains;
Et j'embrasse peut-être une erreur qui me flatte.
Mais non, Syagrius n'a point une ame ingrate.
Ce que j'ai fait pour lui me répond de sa foi;
Et, s'il me doit la vie, il ne vit que pour moi.

SCÈNE VI.

EUDOMIRE, MATHILDE.

MATHILDE.

Votre amant n'est qu'un traître, un ingrat, un parjure.

EUDOMIRE.

Que dis-tu, malheureuse? et quelle autre imposture?...

MATHILDE.

Un Gaulois, qu'ont surpris nos soldats irrités,
Apportait un billet au camp des révoltés;
Et ce billet, tracé par la main de Césaire,
Vient d'être en ce moment remis à votre frère.

EUDOMIRE.

Que dit-il?

MATHILDE.

D'un complot qui nous glace d'horreur,

Le fils d'Égidius est l'exécrable auteur.

EUDOMIRE.

Il en est incapable, et ta bouche l'offense.

SCÈNE VII.

MATHILDE, EUDOMIRE, CLOVIS, CLODÉRIC, GARDES.

CLOVIS.

Rendez Syagrius à ma juste vengeance.

EUDOMIRE.

Il n'est plus dans nos murs.

CLOVIS.

Qui l'aurait sauvé ?

EUDOMIRE.

Moi.

CLOVIS.

Téméraire, oses-tu ?....

EUDOMIRE.

Je réponds de sa foi.

CLOVIS, lui donnant une lettre.

Voilà d'autres garans.

EUDOMIRE.

Il viendra les confondre.

CLOVIS.

Lis cet écrit, perfide, avant que d'en répondre.

EUDOMIRE lit.

« L'étendard des Romains va flotter sur les tours.
» A vous livrer Soissons un parti se prépare.
» Clovis est revenu, mais seul, et le barbare
» N'a revu son palais que pour finir ses jours.
» Une criminelle tendresse
» Du fils d'Égidius égarait la jeunesse ;
» Je l'en ai fait rougir ; comptez sur son appui.
» C'est dans le même temple où devait aujourd'hui
» Se consommer cette indigne alliance,
» Que va sur le tyran tomber notre vengeance.
» Des Francs même avec nous conspirent contre lui.
» CÉSAIRE. »

CLOVIS, reprenant la lettre.

Eh bien ! vous rougissez ; vous gardez le silence ;
Vous voyez...

EUDOMIRE.

Que Césaire a flétri l'innocence.

CLOVIS.

Vous doutez d'un complot ?...

EUDOMIRE.

Non, Seigneur, j'en frémis ;
Je voudrais que les Dieux, de ma flamme ennemis,
En fesant sur moi seule éclater la tempête,
N'eussent point à ses coups exposé votre tête.
Je me plains à ces Dieux qui vous ont inspiré,
Quand de ses légions mon frère séparé,
A des Francs avec lui risqué les destinées.

CLOVIS.

Ne puis-je devancer mon camp de deux journées ?

Éloigné de ces murs, tandis que mes exploits
Sur la Gaule soumise affermissent mes droits,
Sais-je que sous vos yeux un agent de Byzance
Y porte impunément le trouble et la vengeance ?
Du jour où ce ministre a revu mes États,
Vos yeux ouverts sur lui devaient suivre ses pas;
Et le traître, bientôt pris dans ses artifices,
Ne devait en ces lieux trouver que des supplices.
Mais non : d'un fol amour se laissant occuper,
Votre esprit s'abandonne à qui veut le tromper.
Avec Syagrius le perfide conspire;
Et, par vos propres mains, ébranle mon empire.

EUDOMIRE.

Non, tout l'accuse en vain. Je ne croirai jamais
Que son cœur ait trempé dans ces lâches forfaits.
Contre Césaire et vous j'ose encor le défendre.
J'entrevois des horreurs que je ne puis comprendre;
J'oppose à vos raisons son amour, ses adieux,
Sa vertu, ses sermens...

CLOVIS.

Otez-vous de mes yeux.
Ce bras, impatient de venger son offense,
Méconnaîtrait le sang qui vous donna naissance.

SCÈNE VIII.

CLOVIS, CLODÉRIC, GARDES.

CLOVIS.

Vous l'avez entendu ce complot odieux,
Soldats! et parmi vous il est des factieux,

Qui, se laissant guider aux conseils d'un perfide,
Tournaient contre mon sein leur glaive parricide!
Quel si grand intérêt les a donc excités
A servir des Romains quand ils les ont domptés?
L'ennemi qui vous flatte a dessein de vous nuire.
Il ne vous désunit que pour mieux vous detruire.
C'est dans notre union, dans mon amour pour vous,
Dans votre amour pour moi qu'est le salut de tous.
Je pardonne aux ingrats, et, quels qu'ils puissent être,
Leur roi, qu'ils trahissaient, ne veut pas les connaitre.
Entouré d'ennemis, de traitres, d'assassins,
Je compte encor sur vous et me livre en vos mains.
Allez, de la cité parcourez l'étendue:
Que tout Gaulois s'enferme et tremble à votre vue.
Qu'on les désarme tous; et qu'au moindre refus,
La mort venge à l'instant mes ordres méconnus.

SCÈNE IX.

CLOVIS, CLODÉRIC.

CLOVIS.

PRINCE, je l'avoûrai, j'aurais dû vous en croire;
Mais le salut des Francs, leur intérêt, leur gloire
Veulent que, sans tarder, avant la fin du jour,
Vous joignez mes drapeaux et pressiez leur retour:
Je crains que tous ces bruits, répandus dans l'armée,
N'aillent glacer l'ardeur dont elle est animée,
Entraîner les Gaulois qui combattent pour nous;
Et dans ce grand péril je m'en remets à vous.
Vous savez quels détours de ces forêts obscures

Recèlent des brigands les phalanges impures.
Il faut les y surprendre et les envelopper.
Qu'à ma juste fureur rien ne puisse échapper.

CLODÉRIC.

Dans quel tems voulez-vous, Seigneur, que je vous laisse?
Ah ! si de mes conseils vous voyez la sagesse,
Croyez-en jusqu'au bout les avis d'un soldat
Qu'alarment vos dangers comme ceux de l'État.
Rassemblez vos guerriers et marchons aux rebelles ;
Surprenons dans leur camp ces hordes criminelles ;
Frayons-nous un chemin sur leurs débris épars,
Et, couverts de leur sang, joignons nos étendards.
Mais du peuple, en partant, châtions l'arrogance ;
Laissons dans ces remparts des traces de vengeance,
D'effroyables adieux, dignes d'épouvanter
Les traitres qui jamais voudraient les imiter.
Un exemple terrible est ici nécessaire :
L'indulgence enhardit un peuple téméraire.
Le captif, qu'au trépas dévouaient mes conseils,
Maintenant chez les morts attendrait ses pareils,
Si, moins lent à punir, moins sensible à des larmes,
Vous n'eussiez d'une amante écouté les alarmes.
Faut-il aux factieux des fers et des cachots?
C'est en les punissant qu'on prévient leurs complots.
Que le glaive au hasard les frappe et les foudroie ;
Dans les flots de leur sang que leur ville se noie ;
Et qu'avant de partir je les voie écrasés
Sous les débris fumans de leurs toits embrasés.

CLOVIS.

Embraser ces remparts ! il vaut mieux les défendre :
Je ne veux point régner sur des monceaux de cendre.

Dans ces mêmes remparts vous me retrouverez :
Les Francs me sont rendus, mes jours sont assurés.

CLODÉRIC.

Craignez d'un assassin la ténébreuse audace.

CLOVIS.

Vous viendrez me venger et régner à ma place.

SCÈNE X.

CLOVIS.

Tout le faix de l'empire est retombé sur moi.
La gloire de mes Francs est mon unique loi,
Et leurs rebellions sont toujours mon salaire.
Oui, j'allais éprouver le destin de mon père.
Oui, j'en crois cette lettre : amis, parens, soldats,
Clovis autour de lui ne voit que des ingrats.
Maître d'un ennemi, qu'un étranger me livre,
L'intérêt de mon trône est qu'il cesse de vivre ;
Et ma sœur méconnaît l'arrêt que j'ai porté,
Elle sauve ses jours, lui rend sa liberté ;
Et bientôt... Qu'est-ce donc ? est-ce à moi de le craindre ?
Pensons à le combattre, et non pas à nous plaindre.
Les lauriers que j'attends ne sont pas à vil prix,
Et le sort éprouva ses plus chers favoris.
Il faut pour l'enchaîner mépriser ses caprices.
Du même œil que ses dons voyons ses injustices.
Bravons les cris du sang, la voix de l'amitié :
Soyons roi sans faiblesse, et vainqueur sans pitié.
Oui, le ciel m'aime encor ; je tiens une victime.

SCÈNE XI.

CÉSAIRE, CLOVIS, GARDES.

CLOVIS.

Approche, malheureux ; viens, artisan du crime.
Connais-tu ce billet ? sais-tu quel est ton sort ?

CÉSAIRE.

Je sais quel est mon juge, et suis prêt à la mort.

CLOVIS.

La mort ! je te la dois ; c'est ton moindre supplice.
Tu n'as dans cet écrit désigné qu'un complice.
Le reste dans ton sein croit en vain se cacher ;
A force de tourmens je vais l'en arracher.

CÉSAIRE.

Fais venir tes bourreaux ; et qu'un barbare apprenne
Ce que font les tourmens sur une ame romaine.

CLOVIS.

Un barbare ! un Romain ! achève ; ose invoquer
Les droits des nations quand tu viens d'y manquer.
Tu n'es que l'envoyé d'un ramas de sicaires,
De brigands vagabonds, de vils incendiaires,
Dont ta rage perfide a su m'envelopper,
Et que mon seul aspect va bientôt dissiper.

CÉSAIRE.

Quels que soient les Romains dont les ordres m'envoient,
Partout où devant vous leurs aigles se déploient,

Ces rois de l'univers ont droit de commander.
Dans leurs camps, leurs conseils, Rome vient présider,
Et leur choix, respecté comme étaient leurs ancêtres,
Dispose de l'empire et vous donne des maîtres.

CLOVIS.

J'oubliais en effet que ceux dont vous sortez
N'étaient qu'un vil troupeau d'esclaves révoltés.
Quand Romulus fixant leur course vagabonde,
Sur ce mont, vide encor des dépouilles du monde,
Détournant de leurs fronts de justes châtimens,
Jeta du peuple roi les premiers fondemens.
Les Dieux, nous a-t-on dit, par d'éclatans présages,
Du monde à vos Romains promirent les hommages;
Mais les siècles de gloire à ce peuple prédits,
Les destins annoncés, ne sont-ils pas remplis?
L'étranger est monté sur le trône d'Octave.
L'Italie est aux fers, le Capitole esclave,
Le sénat fugitif; et les murs byzantins
Ont recueilli sa honte et non pas ses destins.
Nourrissez-y l'orgueil d'une grandeur passée;
Vivez des souvenirs d'une gloire effacée.
Ces champs, que trop long-tems ont souillés vos forfaits,
Aux fils de Romulus sont fermés pour jamais.
Voilà les héritiers des Césars et de Rome.
Ce sont eux, c'est Clovis que la victoire nomme;
Qu'à l'égal des Romains les dieux ont annoncés.
Nos destins glorieux sont aussi commencés.
Rome un jour à mon trône obéira peut-être:
Et les Francs, devant qui vous allez d'sparaître,
Les Francs qui l'ont fondé, qui vont le soutenir,
De leur nom glorieux rempliront l'avenir.

SCÈNE XII.

CÉSAIRE, CLOVIS, HERMAN, GARDES.

HERMAN.

Clodéric est tombé dans les mains du rebelle,

CLOVIS.

Clodéric!

HERMAN.

Un transfuge en porte la nouvelle;
Et Sinorix, suivi de quelques factieux,
Vient dans le même camp de passer à nos yeux.

CÉSAIRE.

O d'un plus beau succès infaillible présage!
O destin! je te laisse achever mon ouvrage.

CLOVIS.

Tu ne le verras point; et s'il doit t'exaucer,
C'est moi qui chez les morts irai te l'annoncer.

CÉSAIRE.

La mort ne m'est plus rien si ma chute t'entraîne.
Je n'aurai point perdu tout la fruit de ma haine;
J'aurai creusé ta tombe; et puissent, comme toi,
Tous les vainqueurs de Rome y descendre après moi!

CLOVIS.

(Les gardes emmènent Césaire.)

Qu'on l'entraîne; soldats, qu'on le livre aux tortures;

Qu'il nomme à ses bourreaux le reste des parjures.
Vengez par son trépas la majesté des Rois.
Qui trahit ses devoirs abjure tous ses droits ;
Et, sa lettre à la main, si Zénon s'en offense,
J'irai m'en expliquer sous les murs de Byzance.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Il est nuit.

SCÈNE I.

EUDOMIRE, seule.

Césaire, chez les morts, emportant son secret,
A gardé jusqu'au bout un courage muet;
Et Clovis ne sait plus où doit frapper sa haine,
Et je reste moi-même inquiète, incertaine.
Que fait Syagrius?... d'où viennent ses délais?
Les ombres de la nuit ont couvert ce palais.
On vient! c'est toi, Mathilde! ah! que vas-tu m'apprendre?

SCÈNE II.

EUDOMIRE, MATHILDE.

MATHILDE.

Une nouvelle heureuse, et qui doit vous surprendre:
Clodéric n'est point mort. Votre amant l'a sauvé,
Madame; et dans nos murs ce prince est arrivé.

EUDOMIRE.

Clodéric ! Que dit-il ? ah ! finis mes alarmes.

MATHILDE.

Dans le combat, Madame, il a perdu ses armes,
Et ne peut supporter l'éclatant déshonneur
Que la fierté des Francs attache à ce malheur.
Il fuit de nos guerriers et la vue et l'approche.
Chaque mot l'importune et lui semble un reproche.
Je l'entends, le voici !

EUDOMIRE.

Viens ; et, sans nous montrer,
Sachons par ses discours ce qu'il faut espérer.

SCÈNE III.

CLODÉRIC, CLOVIS, HERMAN, GARDES.

CLODÉRIC.

Non, je suis devant vous indigne de paraître.
C'est lui, c'est ce rival, cet esclave, ce traître,
Qui, pour m'humilier, me renvoie en ces lieux.
Dans quel indigne état il m'expose à vos yeux !
Sans bouclier, sans glaive ! un Franc ! et je respire !

CLOVIS.

Ce glaive...

CLODÉRIC.

Il s'est rompu.

CLOVIS.

Pouvait-il vous suffire
Contre un camp tout entier à vous perdre animé?

CLODÉRIC.

Un S'cambre au combat doit périr tout armé;
Mais ce glaive impuissant a trahi mon courage;
Et lorsque mes vainqueurs, poussant des cris de rage,
S'arrachaient leur captif, et m'allaient affranchir
Du jour que mon regard ne peut plus soutenir,
Syagrius arrive, et me condamne à vivre.
Aux genoux du superbe on me traîne, on me livre.
De joie à mon aspect je le vois rayonner,
Et ne sais quel forfait il allait ordonner,
Quand à nos yeux surpris Sinorix se présente,
Haletant de fatigue et pâle d'épouvante:
Vengeance, criait-il, Césaire est dans les fers;
Et Clovis punira nos projets découverts
Sur une ville entière au carnage livrée,
Si des murs un instant l'attaque est différée.
On l'écoute, on frémit de vengeance et d'effroi.
Tous les yeux sont fixés sur leur chef et sur moi.
Retournez à Clovis, me dit ce téméraire;
Qu'il épargne le peuple et respecte Césaire;
D'une injuste fureur qu'il suspende le cours;
Il y va de son trône, il y va de ses jours.
Il commande, à ces mots, qu'on brise mes entraves,
Et me fait ramener par trois de ses esclaves.

CLOVIS.

Ses efforts contre moi peuvent se rassembler;
Il faut d'autres périls pour me faire trembler:

Du chef des conjurés le glaive a fait justice.
Qu'ils viennent m'en punir et venger son supplice ;
Je les attends.

CLODÉRIC.

Seigneur, ils n'y sauraient manquer.
Rassurés par le nombre, ils vont nous attaquer :
Leurs clameurs invoquaient le démon des batailles ;
Ils insultaient les Francs, menaçaient vos murailles.
Mais ils sauront bientôt, fussent-ils plus nombreux,
Si vos Francs ont jamais reculé devant eux.
Ils me rendront mon glaive, et paîront mon injure.

CLOVIS.

Clovis sur les remparts vous rendra votre armure,
Prince ; je n'attends pas, pour observer nos lois,
Que vous la méritiez par de nouveaux exploits.
Le passé m'en répond ; et ce revers illustre
A votre gloire encore ajoute un nouveau lustre.

CLODÉRIC.

L'estime d'un héros me l'a fait oublier,
Et je n'aspire plus qu'à vous justifier.
Je jure par mon père et mes nobles ancêtres,
A la face des dieux qui punissent les traîtres,
De ne m'asseoir jamais à la table des rois,
De n'avoir pour palais que les champs et les bois,
De ne poser enfin mon armure guerrière,
Qu'un rival abhorré n'ait mordu la poussière.
Venez ; aux ennemis courons nous présenter.
Un Franc ne leur fait pas l'honneur de les compter.
A l'abri d'un rempart, honteux de se défendre,
Il attaque, il défie, et s'indigne d'attendre.

CLOVIS.

Quel tems pour un combat choisit votre valeur?
Attendez que le jour nous rende sa splendeur.
C'est alors qu'il est beau de triompher du nombre :
C'est voler ses lauriers que de vaincre dans l'ombre.
Allez, et prenez soin de faire exécuter
Les ordres importans que je vais vous dicter.
S'il faut venir aux mains, si l'ennemi nous presse,
Héristel défendra la porte de Lutèce,
Gontran celle du fleuve, Hugues celle de Reims.
C'est ici que les Francs ont vaincu les Romains.
Cinq mille combattans, rangés sous ma bannière,
Ont ici dans son vol arrêté l'aigle altière.
C'est nous qu'a vus l'Europe, au pied de ces remparts;
Porter les derniers coups au trône des Césars;
Et des guerriers sans nom, des phalanges sans gloire
Ne doivent point ici nous ravir la victoire.
Vainqueurs des légions, soyez dignes de vous,
Et que la Gaule apprenne à trembler devant vous.

CLODÉRIC.

Je les attendrai donc; mais mon impatience
Va compter les momens que perdra ma vengeance.

SCÈNE IV.

CLOVIS, HERMAN, GARDES.

CLOVIS.

Herman, de ce palais surveille les détours.
Tu sais que l'ennemi n'en peut gravir les tours,

Et qu'une porte seule, au pied des murs ouverte,
Peut tenter son audace et causer notre perte.
C'est par là qu'un perfide, échappé de mes mains,
Croit sans doute en nos murs se rouvrir des chemins;
Dans ses vœux criminels trompe le téméraire;
Et puisses-tu vivant le rendre à ma colère!

SCÈNE V.

CLOVIS, EUDOMIRE, GARDES.

EUDOMIRE.

Qu'ordonnez-vous, Seigneur? ah! daignez m'écouter.

CLOVIS.

Quelle autre perfidie oses-tu méditer?

EUDOMIRE.

Le fils d'Égidius vous est resté fidèle:
Qui vous rend Clodéric ne peut être un rebelle.
Souffrez que je l'attende; et, s'il m'ose tromper,
J'ai tout prévu, Seigneur, il ne peut m'échapper.
La porte des forêts; où ma garde est placée,
Ne peut être par lui surprise, ni forcée:
J'y combattrais moi-même; et ma juste fureur
Mettrait alors sa gloire à lui percer le cœur.
Les périls, les combats, le tumulte des armes
Aux femmes de mon sang n'inspirent point d'alarmes.
Du trône, par vos lois, mon sexe rejeté,
De la gloire des camps n'est point déshérité.
Les Francs ont vu souvent leurs épouses, leurs mères,

De leurs rangs dispersés rallier les bannières,
Et, dans les embarras d'un combat incertain,
Égaler leur audace et fixer le destin.
Du palais à mon bras confiez la défense;
Si l'ingrat nous trahit, comptez sur la vengeance.
Je veillerai pour vous en veillant sur ses pas;
Mais, s'il revient à moi, ne le repoussez pas.

CLOVIS.

Innocent ou coupable, il faudra qu'il périsse.
Plains-toi de ma rigueur ou de mon injustice:
Sa vie est désormais, pour les deux nations,
Une source de haine et de dissensions.
A d'éternels complots cette pitié m'expose.
Il en serait l'auteur, le prétexte ou la cause.
Trop de ressentimens l'élèvent entre nous;
Et je mettrai ma tête à l'abri de ses coups.
Il mourra.

SCÈNE VI.

SYAGRIUS, EUDOMIRE, CLOVIS.

SYAGRIUS.

Roi des Francs, songez à vous défendre.

EUDOMIRE.

Grands Dieux!

SYAGRIUS.

Les révoltés n'ont pas voulu m'entendre.
Je reviens à vos pieds dégager mon serment:

De clémence et de paix j'ai parlé vainement :
La raison n'y peut rien, la haine est la plus forte.
La voix de Sinorix sur la mienne l'emporte ;
Et dans ces murs bientôt, pressé de toutes parts...

SCÈNE VII.

SYAGRIUS, EUDOMIRE, CLOVIS, HERMAN.
GARDES.

HERMAN.

Les rebelles, Seigneur, attaquent les remparts.
On combat ; paraissez ; un retard peut vous nuire.

CLOVIS, levant la hache sur Syagrius.

Misérable !

EUDOMIRE, le retenant.

Seigneur, il vient vous en instruire.

CLOVIS.

Je vais combattre, Herman, et ta tete en répond.
Qu'on lui rende ses fers.

SCÈNE VIII.

SYAGRIUS, EUDOMIRE, GARDES.

SYAGRIUS, à part.

Cet accueil me confond.
De ma fidélité voilà donc le salaire!
Je ne m'informe point du destin de Césaire.
Le bras qui me frappait ne l'a point respecté.

EUDOMIRE.

Un billet de Césaire à Clovis apporté,
A révélé son crime et causé son supplice.
Ce funeste billet vous nommait son complice.
De traîtres, de périls, mon frère environné,
A cru cette imposture et vous a condamné.
Il n'avait pas mon cœur pour refuser d'y croire;
Mais je me fie au ciel du soin de votre gloire;
Il est juste; et Clovis, au gré de mes souhaits...

SYAGRIUS.

Va, j'ai servi sa cause et voilà mes forfaits.
C'est moi qu'instruit le ciel au bord du précipice:
Et c'est en me frappant qu'éclate sa justice.

EUDOMIRE.

Que dis-tu? Quel langage oses-tu me tenir?
As-tu de mon amour perdu le souvenir?
Me punis-tu, cruel, des transports de mon frère?

SYAGRIUS.

Eh! serais-je en ces lieux si tu ne m'étais chère?

Dois-je te rappeler ce que j'ai fait pour toi?
A qui dans ce discord ai-je gardé ma foi?
Pour qui, dégénérant du sang qui m'a fait naître,
Oubliant mon pays et mon devoir peut-être,
Ai-je osé de mon père outrager le malheur,
Et pardonner sa mort au fils de son vainqueur?
Pour qui, d'un étranger acceptant l'alliance,
Ai-je de mes Gaulois traversé l'espérance?
Repoussé les honneurs qu'ils m'avaient destinés?
C'est pour moi qu'ils s'armaient, je les ai condamnés.
J'ai sauvé Clodéric; j'aurais fléchi leur rage,
Si du fier Sinorix le superbe langage
N'avait contre ces murs entraîné leur valeur.
Ne songeant plus alors qu'aux sermens de l'honneur,
Protégé par la nuit, pressé par tes alarmes,
Je rejoins tes guerriers, je leur livre mes armes;
Et, ce palais enfin se fermant sur mes pas,
Je sauve mon bourreau de mes propres soldats.
Plains-toi de mon amour, de ma reconnaissance;
Voilà ce que j'ai fait, tu sais ma récompense.

EUDOMIRE.

Clovis, mieux éclairé, fléchira sa rigueur.
On est juste et clément alors qu'on est vainqueur.
Pardonne au trouble affreux où son ame est livrée,
Aux soupçons qu'excitait cette lettre abhorrée,
Un arrêt inhumain par la crainte dicté.
Tu recevras le prix de ta fidélité.

SYAGRIUS.

Laisse agir son courroux; sa clémence funeste
Me rendrait plus affreux le jour que je déteste.
Ils sont tombés sur moi les maux que j'ai prévus.
Les Gaulois sont aux mains, et Césaire n'est plus.

Veux-tu que je m'allie au bras qui l'assassine ?
Veux-tu que mon hymen insulte à leur ruine ?
Que ne puis-je obtenir d'un vainqueur généreux
L'honneur de les rejoindre et de mourir pour eux !

EUDOMIRE.

Toi, qui voulais fléchir leurs fureurs sanguinaires,
Qui blâmais leurs complots...

SYAGRIUS.

J'ignorais leurs misères.
C'est peu qu'au jour terrible où nous fûmes domtés,
Fondant comme un fléau sur nos champs dévastés,
Les Francs aient de nos biens, acquis par le pillage,
Au gré de leur caprice ordonné le partage.
Ces comtes et ces ducs, ces magistrats armés,
Qu'on donna pour refuge aux Gaulois opprimés,
Sont des tyrans nouveaux, dont l'impie avarice
Ne leur vend qu'à prix d'or une lente justice.
Ils défendent les champs qu'ils ont reçus des cieux,
Les forêts, les tombeaux, les toits de leurs aïeux,
Le sol qui les nourrit, l'air même qu'ils respirent,
Cette patrie enfin que les Francs leur ravirent.
Pardonne, Dieu de paix, si j'ai pu les trahir ;
En épargnant leur sang, je croyais t'obéir.
Aux cris des deux partis, à leur aveugle rage,
J'ai d'un médiateur opposé le langage.
J'espérais les fléchir ; et, pour prix de mes vœux,
J'ai recueilli la haine et le mépris des deux.

EUDOMIRE.

Non, non, tu n'as rien fait dont la vertu rougisse.
Des cœurs nés pour la gloire attends plus de justice.

Ouvre les yeux, reviens de ton égarement.
Que t'importe l'hommage ou le ressentiment
De quelques factieux, dont l'orgueil et l'audace
Sont venus se briser au pied de cette place?
Entends ces cris; les Dieux viennent de prononcer.
Clovis est triomphant; on court me l'annoncer.

SCÈNE IX.

SYAGRIUS, EUDOMIRE, MATHILDE, GARDES.

MATHILDE.

Oui, Madame, les Dieux couronnent sa vaillance;
Clovis, en paraissant, a fixé la balance.
Tandis qu'en ce palais vous arrêtiez ses pas,
Et que, rendant ailleurs les plus rudes combats,
Clodéric et les siens fesaient tête à l'orage,
En un lieu mal gardé se frayant un passage,
Sinorix pénétrait au sein de nos remparts,
Et chassait devant lui quelques guerriers épars.
Là, conduit par les Dieux à nos armées fidèles,
L'invincible Clovis rencontre les rebelles;
Il se nomme, il s'élance; il frappe, et dans leurs rangs
La fureur après lui précipite les Francs.
Du sang des ennemis ils abreuvent la terre.
Au cœur de Sinorix plongeant le cimeterre,
Clovis punit ainsi son infidélité,
Renverse et foule aux pieds son corps ensanglanté.
Ce triomphe, ou plutôt cet instant de carnage,

Enlève aux assaillans leur frivole avantage ;
Et chassés des remparts qu'ils ont jonchés de morts,
Ils font pour y rentrer d'inutiles efforts.
En vain contre les murs les échelles dressées
Reproduisent encor leurs bandes insensées :
La hache les attend, et, partout prévenus,
Ils sont du haut des murs l'un sur l'autre abattus.
Leurs assauts impuissans enfin se ralentissent ;
Des cris de leurs blessés les airs au loin gémissent ;
Et les bois reprenant leurs drapeaux fugitifs,
Il ne reste en ces lieux qu'un ramas de captifs,
Dont la mort, par les Francs, justement réclamée,
Doit servir dès demain de spectacle à l'armée.

SYAGRIUS.

Non, je cours me jeter aux pieds de leur vainqueur ;
Je vais offrir mon sang pour racheter le leur.

EUDOMIRE.

Où vas-tu, malheureux ?

SYAGRIUS.

Terminer ma misère.

EUDOMIRE.

Ah ! donne-moi le tems de fléchir sa colere.

SYAGRIUS.

L'honneur est inflexible.

EUDOMIRE.

Il ne veut point ta mort.
Permets que, devenant l'arbitre de ton sort,
Ton épouse t'arrache au coup qui te menace ;

Que je parle à Clovis, que j'obtienne ta grâce.
Tu vivras, je le veux, et tu vivras pour moi.

SYAGRIUS.

Je ne puis être à vous. Je vous rends votre foi.

(Des Gaulois enchaînés traversent le théâtre.)

Les voilà, ces captifs qu'a perdus ma faiblesse!
Voulez-vous qu'étouffant le remords qui m'oppresse,
Paré de leur défaite et bravant leurs mépris,
De mon lâche abandon je reçoive le prix;
Que je m'offre à leurs yeux sur les marches fumantes
D'un trône que ceindront leurs dépouilles sanglantes?
Leur présence m'accable, et je me fais horreur.
La patrie à jamais vous bannit de mon cœur.
Le malheur des Gaulois pour jamais nous sépare.
J'attends comme un bienfait la mort qu'on me prépare.
J'y cours; et si vos soins en détournaient les coups,
Ma main, ma propre main m'arracherait à vous.

SCÈNE X.

EUDOMIRE, MATHILDE.

EUDOMIRE.

Je reste confondue! Est-ce lui qui m'outrage?
Lui que j'ai retiré d'un honteux esclavage;
Lui que j'aimais, que j'aime, et qui me doit le jour!
Quel fruit de tant de soins! Quel prix de tant d'amour!
Mais que fais-je? Il périt si je tarde à le suivre;
Aux fureurs de Clovis mon absence le livre.

Viens, Mathilde, courons aux genoux de mon roi ;
Et qu'un dernier effort... Dieux ! qu'est-ce que je voi !

SCÈNE XI.

MATHILDE, EUDOMIRE, CLOVIS, CLODÉRIC, GARDES.

CLOVIS

Périssent comme lui les rivaux de ma gloire !

EUDOMIRE.

Quel lâche assassinat a souillé ta victoire ?

CLOVIS.

J'ai fait ce que ma sœur aurait dû m'épargner.

EUDOMIRE.

Dans le sang innocent tu viens de te baigner.
Il a servi ta cause, il venait te l'apprendre.
Il trahissait pour toi...

CLOVIS.

Je ne veux rien entendre,
Que me font désormais les vertus ou les torts
D'un esclave perdu dans la foule des morts ?
J'étais las des soupçons qu'excitait sa présence ;
J'assure mon repos, j'affermis ma puissance,
J'écrase qui me gêne, et poursuis mes desseins.

EUDOMIRE.

Par un autre forfait assure tes destins,
Barbare. A mon époux que ta rage m'unisse :
Le jour qu'il ne voit plus me devient un supplice.

CLOVIS.

Prenez soin de ma sœur, épargnez-moi ses cris. (*)
Et vous, dignes soutiens du trône de Clovis,
Au reste des captifs annoncez ma clémence;
Le sang qu'on a versé suffit à ma vengeance :
Mais que ce jour terrible apprenne aux factieux
Que l'ennemi des Francs est l'ennemi des Dieux.
Un agent des Césars a cru, dans son délire,
M'arrêter dans ma course et saper mon empire.
Que pouvaient contre nous ses impuissans efforts?
C'est à nous qu'est prédit l'empire de ces bords.
Que mon peuple, achevant ses hautes destinées,
Des Alpes aux deux mers, du Rhin aux Pyrénées,
Étende sa puissance, et commence à Clovis
Les siècles de splendeur qui lui furent promis!

(*) Des gardes emmènent Eudomire.

FIN DE CLOVIS.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages
NOTICE sur M. Liadières.	3
JEAN-SANS-PEUR, tragédie en cinq actes, par M. Liadières.	7
NOTE sur M. Mély-Janin.	81
ORESTE, tragédie en cinq actes, par M. Mély-Janin.	91
NOTICE sur M. Royou.	171
PHOCION, tragédie en cinq actes, par M. Royou. .	179
NOTICE sur M. Viennet.	244
CLOVIS, tragédie en cinq actes, par M. Viennet. . .	247

FIN DE LA TABLE.

tit la difficulté de l'emmener avec elle, et lui fit entendre qu'elle devait le laisser à son infidèle époux, comme un reproche continuel de sa perfidie; l'enfant qu'elle portait dans son sein, la dédommagerait de ce sacrifice.

Malvina souscrivit à tout ce que la perfide lui conseilla, il ne resta plus qu'à décider ce qu'elle ferait en s'éloignant d'Edouard. Elisa voulait l'emmener en France avec elle, elle ne put la faire consentir à ce projet. Milady Arthur, ne put se résoudre à mettre l'espace immense des mers entre elle et les objets de sa tendresse; mais entraînée par l'ascendant qu'elle lui avait laissé prendre sur elle, elle profita du départ de mademoiselle de Saint-Genets pour préparer le sien; elle résolut de se reti-